Un franc le volume
NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY
1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

ÉMILE SOUVESTRE
— ŒUVRES COMPLÈTES —

LE PASTEUR D'HOMMES



CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

ŒUVRES COMPLÈTES
D'ÉMILE SOUVESTRE

Parues dans la collection Michel Lévy

LES ANGES DU FOYER	1	vol.
AU BORD DU LAC	1	—
AU COIN DU FEU	1	—
CAUSERIES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES	3	—
CHRONIQUES DE LA MER	1	—
LES CLAIRIÈRES	1	—
CONFESSIONS D'UN OUVRIER	1	—
CONTES ET NOUVELLES	1	—
DANS LA PRAIRIE	1	—
LES DERNIERS BRETONS	2	—
LES DERNIERS PAYSANS	1	—
DEUX MISÈRES	1	—
LES DRAMES PARISIENS	1	—
L'ÉCHELLE DE FEMMES	1	—
EN FAMILLE	1	—
EN QUARANTAINE	1	—
LE FOYER BRETON	2	—
LA GOUTTE D'EAU	1	—
HISTOIRES D'AUTREFOIS	1	—
L'HOMME ET L'ARGENT	1	—
LA LUNE DE MIEL	1	—
LE MAT DE COCAGNE	1	—
LE MÉMORIAL DE FAMILLE	1	—
LE MENDIANT DE SAINT-ROCH	1	—
LE MONDE TEL QU'IL SERA	1	—
LE PASTEUR D'HOMMES	1	—
LES PÉCHÉS DE JEUNESSE	1	—
PENDANT LA MOISSON	1	—
UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS	1	—
PIERRE ET JEAN	1	—
RÉCITS ET SOUVENIRS	1	—
LES RÉPROUVÉS ET LES ÉLUS	2	—
RICHE ET PAUVRE	1	—
SCÈNES DE LA CHOUANNERIE	1	—
SCÈNES DE LA VIE INTIME	1	—
SCÈNES ET RÉCITS DES ALPES	1	—
LES SOIRÉES DE MEUDON	1	—
SOUS LA TONNELLE	1	—
SOUS LES FILETS	1	—
SOUS LES OMBRAGES	1	—
SOUVENIRS D'UN BAS-BRETON	2	—

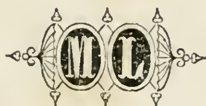
Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

LE

PASTEUR D'HOMMES

PAR

ÉMILE SOUVESTRE



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

LE

PASTEUR D'HOMMES

I

UNE RENCONTRE

Outre l'Allemagne comprise entre le Rhin et la Vistule, il en est une autre bien distincte et qui nous appartient aussi légitimement que les régions lunaires visitées par Cyrano de Bergerac, ou que l'Ile des Lanternes découverte par Rabelais. C'est l'Allemagne de nos romans, de nos poésies et de nos drames; l'Allemagne aux étudiants rêveurs, aux jeunes filles blondes cultivant des myosotis, aux Faust mystérieux et aux fantastiques docteurs Kreisler. Grâce à l'étude de quelques œuvres exclusivement connues, la vieille Germanie n'est pour nous qu'un commentaire vivant

d'Hoffmann et de Werther, un conte bleu mêlé de philosophie sentimentale ou d'églogue, tout au plus un poëme dont nous nous résignons à ne comprendre que les épisodes. Aussi jugez de la surprise quand, en arrivant au pays de Mignon et de Marguerite, on trouve un bon gros peuple qui valse, fume, chante la gaudriole et mange force petit salé, *pour mieux boire*, comme le conseille le joyeux curé de Meudon ! Vous vous imaginiez entrer dans la région des rêves, et vous êtes en plein pays de Cocagne. Non que le sentiment en soit banni ! Là, comme partout, il trouve sa place entre la choucroûte et l'écritoire, mais toujours après la théologie ; car, si la France a ses vins, l'Angleterre sa houille et ses machines, le Nord ses forêts, l'Allemagne a pour production spéciale la théologie : elle en vit, elle en met partout. Jamais peuple n'a pris, à la fois, tant de soin de bien nourrir son corps et tant de souci de ce que deviendrait son âme. La véritable Allemagne est toujours la patrie de ce grand Luther, qui semble l'avoir personnifiée tout entière dans ses sensualités naïves, ses ardentes aspirations et ses hardiesses incomplètes. Aussi n'est-ce point le pays conventionnel que décrivent nos mélancoliques pastorales ;

là vit une race bien venue qui, depuis cinq siècles, retourne avec patience le même problème et cherche une explication pratique à cette phrase de l'Oraison dominicale : *Que votre règne nous arrive.* Tandis que la France, acharnée à la même tâche, élève de tous côtés les simulacres de sociétés rêvées, et frappe toutes les pierres du chemin pour faire jaillir le feu qui doit les animer, l'Allemagne, comme Prométhée, cherche dans le ciel la flamme qui fera vivre la statue ! Entreprise lente, ardue, mais qui répond à des instincts particuliers qu'on ne saurait méconnaître. Aussi, l'un des premiers caractères qui frappe l'étranger au delà du Rhin est-il ce mélange de la question religieuse à toute chose. Vous l'entendez ramenée par tout le monde, en tout lieu et à toute occasion. L'étudiant, entre deux confidences sur ses amours; le campagnard, après l'annonce du prix des grains ou des fourrages ; le professeur, à propos d'une difficulté indiquée par Scaliger ; l'officier, au milieu d'un commentaire sur les différentes tactiques européennes; tous, enfin, ramènent invariablement la question théologique comme un refrain obligé.

Au moment où nous prenons notre récit, cette ten-

dance nationale venait d'être particulièrement réveillée parmi les habitués du Grand Café de la Concorde, à Cassel, grâce à un article de la *Gazette d'Augsbourg* relatif aux *Ashvériens.*

Ce nom avait été donné à une secte protestante longtemps obscure, mais qui, depuis trois années, avait fait en Saxe et en Bavière des progrès surprenants. La doctrine des ashvériens était celle du progrès accompli par l'interprétation plus intelligente de la parole de Dieu. En empruntant leur nom au juif maudit de la légende, ils avaient voulu exprimer, par une allusion figurée, la nature de leur doctrine, basée tout entière sur l'activité incessante des sociétés sous la main divine. Ashvérus n'avait point été, pour eux, le symbole de l'insensibilité éternellement punie, mais de l'aspiration humaine vers un bonheur toujours fuyant et toujours poursuivi.

D'abord sans éclat, cette Église devait ses récentes conquêtes à l'intervention d'un jeune pasteur d'Egra qui s'était placé, tout à coup, à la tête du mouvement. Ses prédications et ses écrits avaient eu un immense retentissement dans toute l'Allemagne, où beaucoup de gens l'avaient regardé comme un nouveau Luther appe-

lé à finir l'œuvre commencée. Cependant lui-même ne se donnait que pour *un avertissement*. A son nom de Jean il avait ajouté l'appellation mystique de *Précurseur*, et c'était sous ce titre qu'il avait écrit et prêché pendant trois années. Mais cette brillante carrière venait d'être brusquement interrompue. Les gazettes, après avoir annoncé son départ pour le Nord de l'Allemagne, publièrent tout à coup la nouvelle de sa mort, et la jeune Église, privée de chef, demeura comme frappée de stupeur. Quelques compagnons, quelques disciples de Jean essayèrent bien de continuer son œuvre et de remplacer le drapeau disparu ; mais aucun n'avait cette consécration du succès également indispensable contre les ennemis et contre les amis. Désormais sans chef, les soldats combattirent aisément, selon leur force et leur prudence. Il en résulta des troubles facilement réprimés, mais dont le pouvoir s'effraya. Tant que le Précurseur avait couvert les Ashvériens de sa gloire, on ne les avait point inquiétés. Les gouvernements absolus engagent difficilement la lutte contre ce qu'ils sentent vivant et fort ; leur rôle est plutôt d'achever les partis malades ou de les étouffer au berceau. Aussi, en voyant la discorde au camp des ashvériens, ils jugè-

rent l'occasion favorable. Sans en venir à aucune mesure violente, ils entravèrent par tous les moyens la propagation de leur doctrine, empêchèrent la fondation de nouveaux temples, défendirent la prédication dans les lieux où elle n'avait point encore pénétré et signalèrent les missionnaires de la nouvelle foi aux autorités chargées de maintenir le bon ordre, c'est-à-dire l'immobilité.

Ces mesures, bien que diversement appréciées par les habitués du café de la Concorde, n'y étaient nécessairement l'objet d'aucune récrimination. En Allemagne, on juge les actes du pouvoir comme ailleurs; mais une prudence naturelle, qu'entretient l'action d'une police assez forte pour ne point se cacher, impose silence à toute velléité de critique : on accepte les décisions souveraines comme les variations atmosphériques, sans prétendre y rien changer. Les plus hardis seulement en recherchent les motifs, et se hasardent à expliquer les intentions des maîtres; encore n'est-ce point partout chose sûre, et faut-il pour cela un caractère ou une position au-dessus du vulgaire. A la vérité, le diable n'y perd rien ni le maître non plus! Assis près de son poêle, et les portes bien closes, le bour-

geois allemand se dit à lui-même sa façon de penser aussi librement que nous la disons à tout venant; quelques hauts fonctionnaires même, quelques savants favorisés et quelques grands seigneurs osent critiquer, en petit comité, ce qu'ils aident publiquement à faire exécuter ; car là, comme partout, ce sont les puissants qui rient les premiers du pouvoir ; mais, en définitive, tout se renferme dans les pacifiques limites de la causerie, et le plus grand nombre se contente d'une protestation.

C'était à quoi se bornait sans doute un étranger attablé seul dans un des coins de la grande salle du café de la Concorde. Un coude appuyé sur le marbre, il jouait, de l'autre main, avec un journal qu'il venait de parcourir, et semblait écouter, avec une attention vague et pensive, la bruyante conversation engagée un peu plus loin. Il pouvait avoir environ trente-cinq ans, et son vêtement brun affectait une sévérité quelque peu négligée ; au soin qui avait été pris pour en simplifier les détails, il était facile de reconnaître l'homme de pensée s'efforçant d'échapper à tout ce qui peut diminuer pour lui le temps de l'étude.

Les traits de l'inconnu confirmaient d'ailleurs cette

croyance : ils avaient cette pâleur mate que donne le travail sédentaire ; l'œil bien fendu, mais seulement à demi ouvert, indiquait l'habitude de la réflexion ; les lèvres, serrées par une légère contraction, exprimaient la tension d'un esprit qui s'efforce plutôt qu'une ferme volonté, et les cheveux fins et bouclés, mais grisonnants sur les tempes, prouvaient la fatigue de cet effort. Du reste, l'expression générale du visage était noble et bienveillante ; des éclairs la traversaient parfois et lui donnaient une subite ardeur ; mais le plus souvent elle était précautionneuse et inquiète.

Bien qu'il eût semblé prendre un vif intérêt à la conversation engagée sur les ashvériens, il n'avait point quitté son immobilité ; un sourire triste errait sur ses lèvres, et ses doigts distraits roulaient, avec une certaine impatience, le coin du journal qu'il avait cessé de lire. Cependant, à la longue, son attention parut se ralentir ; sa tête se courba davantage, ses yeux se fermèrent à demi, et il tomba dans une de ces profondes méditations qui ne permettent plus ni de voir ni d'entendre.

La nuit était insensiblement venue : oublié dans le coin qu'il occupait, l'étranger se trouva entouré d'une

obscurité presque complète, tandis que le groupe d'habitués réunis vers l'autre extrémité de la salle continuait la conversation à la lueur des candélabres que l'on venait d'allumer.

Il demeura longtemps dans la même attitude, tout entier à sa rêverie. Mais plus il s'y enfonçait, plus son front devenait sombre. A quoi songeait-il pour que l'on vît frémir ainsi, par instants, les muscles de son visage? Par quel malheur ou par quelle faute se sentait-il oppressé pour ramener si souvent vers sa poitrine ses mains crispées? La suite pourra nous le faire connaître; pour le présent, nous croyons devoir ramener le lecteur à la discussion engagée un peu plus loin, et qui s'animait de plus en plus, grâce à un nouvel interlocuteur.

L'aspect de ce dernier, son costume et ses manières auraient pu le faire prendre pour un marchand de chevaux en tournée, s'il n'y avait eu dans sa parole quelque chose de dogmatique annonçant l'avocat ou le prédicateur. Du reste, bon compagnon, il recevait et rendait volontiers l'épigramme, vidait largement les chopes de bière et fumait comme trois professeurs d'Augsbourg.

La conversation roulait sur les nouvelles mesures prises par plusieurs des États de l'Allemagne contre les ashvériens.

— On a bien fait ! dit le nouveau venu avec une bonhomie si naturelle, que les honnêtes bourgeois qui l'écoutaient ne comprirent point sur-le-champ l'ironie ; comment donc ! des drôles qui voudraient prendre l'Évangile à la lettre ! qui prétendent que les hommes ne seront pas frères tant que les uns mourront de faim et les autres d'indigestion ! qui assurent que le Christ n'est pas seulement venu sur la terre pour fonder des paroisses et des cours de théologie, et qui prêchent la charité sans avoir reçu pour cela de diplômes ! A bas les brouillons, les impies, les mauvais patriotes ! Vivent les abus !... pourvu que nous en profitions. Préparons-nous tout doucement au règne de mille ans, en prenant du ventre, tandis que les maigres prendront patience.

— Monsieur a la parole singulièrement facile, fit observer un petit homme qui fumait tout seul dans un coin.

— J'ai pour cela une méthode, répondit le gros homme, une méthode infaillible.

— Et pourrait-on se permettre de la demander à monsieur ?

— Aussi aisément que je puis me permettre de ne pas répondre..... ou plutôt, attendez..... Je veux bien vous confier mon procédé... car vous semblez en avoir besoin.

Le petit bourgeois s'inclina, et le gros homme, qui avait vidé son verre, reprit :

— Avez-vous vu quelquefois entamer un bon tonneau de double bière ? On le perce juste au-dessous de la barre, et le breuvage arrive à flots. Eh bien, j'en fais autant quand je veux parler, compère : je place la clef au beau milieu du cœur, et la parole coule d'elle-même comme d'une source pleine ; essayez le moyen, si cela vous est possible, et vous verrez.

— En remerciant, monsieur, dit le fumeur solitaire humblement ; monsieur est, à ce qu'il me semble, étranger ?

— On n'est jamais étranger dans un pays où les hommes ont le même visage que vous et parlent votre langue ! répliqua le buveur jovial.

— Je veux dire que monsieur n'habite point Cassel.

— N'habite-t-on pas le lieu où l'on se trouve?

— Alors, monsieur est un de nos concitoyens ! Oserai-je demander le nom de monsieur ?

— Ah ! mon nom ? dit le gros homme en jetant à son interrogateur un regard de côté. J'en ai plusieurs, selon les occasions. Avec certaines gens je m'appelle *Défiance* ou *Mépris ;* c'est un nom que vous devez connaître ; mais il y en a d'autres qui m'appellent tout simplement Jorg Kaufman.

Ce dernier mot, prononcé d'un accent ferme et presque hautain, produisit sur l'inconnu dont nous avons déjà parlé, et qui était resté jusqu'alors plongé dans sa rêverie, l'effet du clairon d'alarme sur le soldat endormi. Il appuya la main à ses paupières comme s'il se fût cru le jouet d'un songe, se tourna vers le groupe des discuteurs et demeura immobile d'épouvante à la vue du personnage dont l'accent l'avait frappé. Les deux mains appuyées sur le marbre du guéridon, comme s'il eût voulu en faire un point d'appui pour se relever, il continuait à regarder Jorg avec l'hésitation éperdue de quelqu'un qui s'efforce de douter. Ses lèvres étaient entr'ouvertes et tremblantes, son œil arrondi, son visage livide. Il fut quelques instants sans oser faire un

mouvement ; puis, se redressant avec effort, il avança la main vers la porte entr'ouverte. Dans ce moment, Kaufman tourna les yeux de son côté ; il aperçut ce pâle visage qui se dérobait dans l'ombre et s'interrompit en poussant un cri.

— Lui ! balbutia-t-il avec un saisissement épouvanté... ici... Est-ce une vision ?...

Il se dégagea brusquement du cercle qui l'entourait, et courut au point obscur où le visage de l'étranger venait de se montrer ; mais l'étranger avait disparu et le coin était désert ! Jorg resta immobile devant le guéridon de marbre. Une émotion, dont il ne pouvait évidemment maîtriser la violence, avait remplacé la jovialité habituelle de ses traits ; il contemplait la place où son regard avait cru rencontrer cette apparition évanouie.

— Ce n'était point une illusion pourtant, répéta-t-il, je l'ai vu là ... j'en suis sûr !

Et, apercevant un volume oublié par l'étranger, il le saisit vivement et s'écria :

— C'est sa Bible, je la reconnais... Voilà le verset écrit de sa main en tête du livre... c'était lui... c'était lui !

Mais cette conviction sembla ébranler toutes les puissances de son être. Il s'assit, pencha la tête et joignit les mains sur ses genoux.

Il fallait que la vue de l'étranger fût quelque chose de bien singulier, car elle avait enlevé à cet homme si hardi toute son assurance. Les spectateurs stupéfaits n'avaient pas tardé à l'entourer et à lui faire des questions ; il fut longtemps sans pouvoir répondre. Enfin, s'adressant au maître du café lui-même, il l'interrogea sur l'homme qui venait de s'échapper en laissant le livre qu'il tenait; mais le maître ne le connaissait point ; il ne le voyait que de loin en loin, comme un voyageur qui s'arrête en passant. Une seule fois il était venu avec quelques amis, parmi lesquels se trouvait le comte Raphaël de Leuthold !

Jorg se fit indiquer la demeure de ce dernier et en prit aussitôt le chemin.

Raphaël de Leuthold occupait alors à Cassel une position aussi singulière que brillante. Né avec une grande fortune et un grand nom, il avait voulu joindre à ces avantages la royauté de l'intelligence. Doué de cette aptitude universelle accordée à quelques êtres d'exception, il avait pu plonger au fond de toutes les

connaissances humaines comme au fond de ces abîmes où les faibles s'engloutissent et d'où les forts rapportent des richesses cachées. Rien de ce que l'esprit peut comprendre ne lui était resté inconnu. Il avait épuisé, les unes après les autres, toutes les sciences, et était arrivé à les posséder en les méprisant ! Fatale et inévitable conséquence de tous les génies sans amour ! car de Leuthold ne connaissait point la science pour elle-même, mais pour lui ; il n'y cherchait, comme dans tout le reste, qu'un instrument. Connaître et jouir, telle était sa loi. Moitié Faust et moitié don Juan, il était puissant par l'intelligence, par la volonté, par les sens; mais il lui était resté un vide que rien ne pouvait remplir : il n'avait pas de cœur ! Aussi, après avoir approfondi toutes les études et traversé tous les plaisirs, se trouva-t-il à quarante ans, savant illustre sans aimer la science, grand médecin sans tenir à la médecine, et homme du monde sans se soumettre à la mode !

A la vérité, il se faisait fort de sa célébrité, de sa fortune ; il transformait le moindre caprice en règles pour le monde élégant, et la foule, toujours avide des servitudes qui ne lui sont pas imposées, avait accepté cette royauté avec enthousiasme. Les gens que l'on ap-

pelle raisonnables voyaient bien les dangers de cette influence, mais le moyen d'attaquer des vices que recommande le succès? Les fonctionnaires publics se rappelaient le crédit dont jouissait de Leuthold près du grand-électeur ; les marchands le ménageaient comme leur plus opulente pratique, et les mères de famille respectaient en lui l'homme à marier. Quant aux jeunes gens, ils l'avaient pris pour conseil et pour initiateur ; c'était lui qui leur montrait l'arbre du bien et du mal, en leur indiquant de quel côté on pouvait cueillir la pomme sans danger. Avec lui le vice n'avait ni épines, ni arrière-goût ; il accommodait les âmes à le recevoir comme on prépare les chevaux anglais à la course, et, après cette espèce d'entraînement des consciences, on eût pu fournir la carrière avec Satan lui-même. La méthode pour cela était, du reste, peu compliquée : il suffisait d'initier les débutants à cette philosophie transcendante qui prouve que l'homme est un instrument nerveux, et le bonheur un produit que l'on obtient à volonté par un certain nombre de procédés.

Le soir même où avait eu lieu, au café de la Concorde, la rencontre rapportée plus haut, de Leuthold réunissait ses intimes dans la petite maison connue sous

le nom de *die Vonnen* (les Délices). Chacun d'eux y avait amené une compagne de plaisir, afin de rendre la fête plus complète.

Après avoir erré quelque temps dans les mystérieuses allées du parc, les couples venaient de se rejoindre dans un kiosque éblouissant de glaces et de lumières, où quelques musiciens cachés se faisaient entendre. Le son de leurs instruments de cuivre aux vibrations voilées avaient bientôt agi sur les convives, qui s'étaient mis à tourbillonner au milieu de cette atmosphère de musique et de parfums ; car la valse est le vin de Champagne des Allemands. Complément obligé de toute réunion de plaisir, elle fait circuler leur sang un peu alourdi, établit la communication électrique qui naît ailleurs d'un seul regard et épanouit insensiblement dans les âmes troublées toutes les fleurs de la joie ou du désir. Voyez-les partir les bras enlacés, tranquilles encore et lentement bercés par la mesure. Les couples s'éloignent à petits pas, reviennent plus rapides, s'animent par degré; la musique fait couler jusqu'au cœur ses flots enivrants; les mains se pressent, les haleines se mêlent, le mouvement se précipite, et, emportés par l'ardent tourbillon, les valseurs passent, l'œil noyé, la tête flottante,

les cheveux épars, comme ces caressantes visions mythologiques dont le pinceau vénitien a embelli les voluptueux palais de l'Italie.

Raphaël de Leuthold et ses compagnons en étaient là quand plusieurs des valseuses s'arrêtèrent avec une exclamation et en montrant l'entrée du kiosque. Tous les regards se tournèrent de ce côté : il y eut un mouvement général de surprise, et la valse fut interrompue. Jorg Kaufman se trouvait sur le seuil, le front ironiquement sévère.

Encadré dans la baie de la porte qui laissait voir derrière lui les sombres allées du parc, dont les arbres se dessinaient sur un ciel étoilé, il rappelait ces portraits de Van Dyck, dont l'expression et la tournure fantastiques se détachent mystérieusement des ténèbres sans que l'on puisse en saisir les couleurs.

De Leuthold, qui avait d'abord partagé l'étonnement général, s'avança vers l'étrange visiteur et lui demanda ce qu'il souhaitait.

Avant de répondre, le vieillard promena autour de lui un regard sombre.

— Partout même folie, dit-il, comme s'il se parlait à lui-même ; à voir l'emploi que les hommes font de la

vie, qui ne les croirait immortels! Tous s'étourdissent dans le tourbillon du péché, et ils n'entendent pas la voix lugubre qui crie au dehors : Malheur à Jérusalem!

— Dieu me pardonne, c'est un sermon, dit de Leuthold. Monsieur est prédicateur et aura cru entrer dans la maison de Dieu, mais il s'est trompé de porte.

— En effet, interrompit Kaufman qui reprit brusquement le ton ironique ; je vois que je suis entré dans une maison de fous!... Mais c'est à l'un d'eux que j'ai affaire. Ne seriez-vous point, par hasard, le comte Raphaël de Leuthold?

— Pardieu ! vous êtes physionomiste, monsieur; c'est moi-même.

Jorg entra résolûment dans le kiosque.

— Alors je demande audience à monsieur le comte.

Cette familiarité un peu impérieuse indisposa évidemment de Leuthold.

— Je ne reçois que le matin les gens qui me sont inconnus, dit-il ; les soirées appartiennent à mes amis...

— Je m'en souviendrai une autre fois, répliqua le gros homme sans se déconcerter; mais, pour aujour-

d'hui, monsieur le comte voudra bien déroger à ses habitudes.

La réponse qu'allait faire Raphaël fut prévenue par l'entrée d'un valet annonçant qu'il était servi. Il se tourna vers Jorg.

— Monsieur le prédicateur voit qu'il n'y a point de ma faute, dit-il d'un ton railleur; il ne voudrait point exposer mes convives à un dîner refroidi, et à moins qu'il ne veuille les suivre...

— Si c'est le seul moyen d'être entendu, à la bonne heure! répliqua Kaufman tranquillement.

Le comte fit un mouvement de surprise involontaire. Ce sans-façon audacieux, qui l'avait choqué d'abord, commençait à l'amuser. C'était une sorte de défi jeté à sa présence d'esprit; il s'agissait de savoir qui de lui ou de Jorg céderait et aurait, en définitive, les rieurs de son côté; il accepta la lutte sur ce terrain, et, résolu à divertir ses invités aux dépens du singulier visiteur, il s'écria gaiement :

— Ce sera pour tout le monde une bonne fortune inattendue. La présence de M. le prédicateur sanctifiera notre fête profane! Wilhelmine, offrez donc le bras à notre hôte.

En parlant ainsi, Raphaël conduisait à Kaufman une jeune fille en costume de bal et d'une physionomie charmante, qui s'arrêta devant lui, embarrassée.

Kaufman la regarda avec une bonté compatissante.

— Pauvre créature, dit-il, si jeune, si belle et... si malheureuse !

Cette réflexion inattendue troubla Wilhelmine, elle changea de visage et fit un pas en arrière ; Jorg lui prit la main.

— Allons, dit-il, venez : la brebis doit avoir peur du loup et non du pasteur.

Il prit son bras et passa avec elle dans la salle voisine, où le souper avait été servi.

La table resplendissait d'orfévreries, de cristaux et de vases d'albâtre dans lesquels s'épanouissaient les fleurs les plus rares. Chaque convive prit place à sa fantaisie, et Kaufman se trouva en face de Raphaël.

— Maintenant, dit-il, j'espère que monsieur le comte n'aura plus d'objections à m'opposer et qu'il voudra bien écouter ma demande.

— Ah ! de grâce, n'épuisons point sitôt nos plaisirs, fit observer de Leuthold ; monsieur le prédicateur ne peut-il remettre son explication au dessert ?

— Parfaitement, répliqua Kaufman ; mais monsieur de Leuthold est-il sûr de pouvoir la comprendre?

— Si mon intelligence fait défaut, j'en appellerai à celle de mes amis.

— Cinquante raisons ivres feront difficilement l'office d'une raison à jeun.

— Monsieur le prédicateur pourra se mettre à l'unisson, et nous parlerons alors le même langage. Remplissez les verres, messieurs, et buvons d'abord aux dames.

Tous les convives répondirent par des acclamations joyeuses en élevant leurs verres et en les choquant contre ceux de leurs compagnons.

— Eh bien, et Wilhelmine? s'écrièrent plusieurs voix en montrant la jeune fille, dont le verre était resté immobile.

— Par le ciel, vous violez les règles du festin, notre hôte, dit le comte à Kaufman ; nous refuseriez-vous, par hasard, de vous associer à notre toast?

— Non, répondit le gros homme en tendant son verre ; mais je demanderai à le rectifier.

— Voyons.

Kaufman se leva, et, avançant le bras :

— Je bois, dit-il, aux femmes qui sont restées dignes d'être publiquement honorées et dont on ne déguise pas l'intimité comme une honte, aux femmes que nous pouvons accepter sans rougir pour sœurs, pour filles ou pour mères.

Il leva son verre et le vida d'un trait. Les amis du comte éclatèrent de rire, mais la plupart de leurs compagnes parurent troublées, et Wilhelmine plus que toutes les autres.

— Décidément, Dieu nous a favorisés au delà de toute espérance, dit de Leuthold légèrement ; il a envoyé vers nous un de ses apôtres dont les enseignements assureront notre salut avant la fin des trois services.

— Ce doit être au moins un missionnaire pour la propagation du saint Évangile, fit observer Frédéric de Wrangel, en buvant un verre de xérès à petits coups.

— Ou un membre de l'Église néo-protestante, continua le conseiller de Potter.

— Ou un promulgateur du piétisme, ajouta un major hanovrien.

— Ou quelque acteur en congé qui accomplit une gageure ! acheva le professeur d'esthétique Kropteff.

Jorg secouait les oreilles comme pour dire : « Vous n'y êtes pas. » Et il continua à manger et à boire.

La manière étrange dont il s'était présenté, son sang-froid, l'originalité de cette nature, demi-bouffonne, demi-sérieuse, avaient fini par exciter une curiosité générale. Chez Wilhelmine seulement, cette curiosité était mêlée d'une sorte de respect craintif. Elle ne pouvait oublier les mots prononcés par Jorg en lui prenant la main, et le regard d'affectueuse pitié dont il les avait accompagnées. Ce cœur était depuis longtemps gonflé par un abcès de larmes qui ne demandait qu'à s'ouvrir. Émue et silencieuse, elle suivait tous les mouvements de Kaufman, et veillait à ce qu'il fût servi.

Celui-ci comprit que le moment était venu de se faire écouter.

— Je ne voudrais pas que ces messieurs perdissent plus de temps en inutiles suppositions, dit-il; et, bien que nous ne soyons pas encore au dessert, je demanderai la permission de présenter enfin ma requête.

— On ne peut rien refuser à un convive tel que vous, répliqua le comte; voyons votre demande?

— Elle n'a rien d'obscur ni de compliqué, reprit Kaufman ; je prie seulement monsieur le comte d'y ré-

pondre sérieusement et sur l'honneur. Connaît-il l'homme auquel ce livre appartient ?

Il avait présenté à de Leuthold le volume laissé par l'étranger au café de la Concorde.

Raphaël le prit et l'ouvrit.

— Une Bible ! s'écria-t-il. Pardieu ! c'est l'ouvrage le plus répandu après l'almanach ; et, à moins que le propriétaire n'y ait écrit son nom...

— Il y a écrit ses pensées, reprit Jorg en montrant sur la première page du livre plusieurs lignes tracées d'une main rapide.

— En effet, dit le comte, qui examinait l'écriture ; ce sont des réflexions sur deux versets d'Isaïe... Quelqu'un de vous, messieurs, aurait-il entrepris secrètement un commentaire des prophètes ?

Un rire général répondit à cette supposition.

— Si ce n'est aucun de vous, reprit de Leuthold, je ne sais à qui pourrait appartenir ce précieux autographe que monsieur veut bien soumettre à mon jugement.

— Il est d'un homme entrevu tout à l'heure au café de la Concorde, dit Kaufman, et vous-même avez dû l'y accompagner il y a un mois. Rappelez vos souvenirs,

monsieur le comte; examinez encore l'écriture, cherchez tout ce qui peut vous mettre sur la voie; dites vos suppositions, vos doutes; ne négligez rien, car il y va pour moi plus que de la vie!

De Leuthold le regarda.

— Ah! je comprends enfin, dit-il; monsieur est un père ou un mari qui cherche des preuves! Le livre aura été oublié par quelque théologien en vacances, et la réputation des habitués de ma petite maison aura fait penser que c'était l'un d'eux?... Remerciez, messieurs! Ceci est un hommage rendu à votre célébrité galante. Voyons, Wrangel, le livre ne serait-il pas sorti de votre bibliothèque?

— Fi donc! s'écria Frédéric, un volume recouvert en parchemin!... Tous les miens ont une reliure de chevreau maroquiné! Cela ne peut avoir appartenu qu'à un étudiant ou à un professeur.

— Ainsi, vous ne reconnaissez ni le livre ni l'écriture? demanda Kaufman avec anxiété.

— Ni l'un ni l'autre, monsieur, répondit Raphaël.

Le vieillard resta pensif; il avait évidemment conçu un espoir dont la réalisation lui échappait et auquel il ne pouvait cependant renoncer.

— De sorte, reprit-il après un assez long silence, de sorte que monsieur le comte ne peut rien me dire de l'étranger aperçu tout à l'heure ; il n'a même pas un soupçon?... Dans ce cas, je ne le dérangerai pas plus longtemps.

Il s'était levé ; Raphaël fit un geste pour l'arrêter.

— Pardieu ! vous ne nous quitterez point ainsi, s'écria-t-il. Vous ne voudriez point laisser notre salut au rôti... c'est-à-dire aux trois quarts achevé ! De grâce, une petite prédication, monsieur ?

— Ou si monsieur n'est pas inspiré par le Saint-Esprit, fit observer Wrangel, qu'il nous accorde au moins une lecture dans le livre mystérieux.

— Par exemple, l'histoire de l'enlèvement de Sara par Abimélec, dit le comte avec intention.

— Ou celle de madame Putiphar et du chaste Joseph.

— J'aime mieux les filles de Loth travaillant à empêcher la fin du monde.

— Moi, le Cantique des cantiques.

— Allons, monsieur le prédicateur, une petite histoire édifiante avec commentaires ?

— Wilhelmine, passez donc le livre à monsieur.

La jeune fille, affligée de ces moqueries, s'efforçait de les arrêter et voulut refermer la Bible, que Wrangel venait de lui passer ouverte. Kaufman, qui avait compris son intention, posa une main sur la sienne avec tendresse et dit :

— Laissez... ces sarcasmes impies ne m'atteignent pas. Puisqu'ils veulent entendre la parole sainte, qu'ils écoutent!

Et, feuilletant le livre avec une rapidité qui prouvait combien il lui était familier, il s'arrêta tout à coup au chapitre VII de l'Évangile selon saint Luc, et il se mit à lire d'une voix ferme :

« Un des pharisiens pria Jésus de manger chez lui, et il entra dans la maison de ce pharisien et il se mit à table.

» Et il y avait dans la ville une pécheresse qui, ayant vu que le Christ était à table dans la maison du pharisien, apporta un vase d'albâtre plein d'une huile odoriférante.

» Et se tenant derrière, à ses pieds, elle se mit à les arroser de ses larmes et elle les essuyait avec ses propres cheveux, puis les baisait et les parfumait de cette huile odoriférante.

» Le pharisien qui l'avait convié, voyant cela, dit en lui-même : « Si celui-ci était un prophète, certes il » saurait que cette femme est une pécheresse. »

» Alors Jésus, prenant la parole, lui dit : « Simon, j'ai » quelque chose à te dire ; » et il répondit : « Parle, » maître. »

« Simon, vois-tu cette femme? Je suis entré dans ta » maison, et tu ne m'as point donné d'eau pour laver » mes pieds; mais elle les a arrosés de ses larmes » et les a essuyés avec ses propres cheveux.

» Tu ne m'as point donné un baiser; mais elle, » depuis que je suis entré, n'a point cessé de baiser » mes pieds.

» Tu n'as point parfumé ma tête d'huile ; mais elle » a parfumé mes pieds d'une huile odoriférante. » C'est pourquoi je te dis que ses péchés, qui sont » grands, lui sont pardonnés, car elle a beaucoup » aimé. »

A mesure que Kaufman lisait, sa voix devenait plus vibrante et plus élevée ; sa bonhomie vulgaire faisait place à une certaine dignité émue. Les amis du comte, qui avaient commencé par ricaner, étaient insensiblement redevenus sérieux. Quant à Wilhelmine, l'appli-

cation était si directe, elle frappait si juste dans ce cœur gros d'attendrissement, qu'elle fondit en larmes, se leva de table toute honteuse et voulut fuir ; mais Jorg la retint.

— N'aie pas honte de ces pleurs, dit-il avec autorité; c'est la source vive qui lave toutes les souillures.

— Bravo ! bravo, le prédicateur ! crièrent plusieurs voix.

— C'est un succès de larmes, ajouta Wrangel.

— Apportez de l'éther à mademoiselle Wilhelmine, dit de Leuthold.

— Et un verre de champagne, reprit le major, il n'y a rien de meilleur pour les nerfs.

La jeune fille voulut échapper à ces empressements ironiques.

— Allons, calmez-vous, ma chère, reprit le comte en riant, il faut de la modération en tout, même dans les larmes ; tout à l'heure vous ne pourrez valser...

— Laissez-moi. laissez-moi, bégaya Wilhelmine en se rapprochant de Jorg. Je ne veux point rester ici.

— Et où voulez-vous aller, ma belle? répliqua Raphaël. Songeriez-vous, par hasard, à suivre monsieur comme Madeleine suivit le Christ?

— Pourquoi non? interrompit Kaufman avec son assurance ordinaire... Si je l'avais retirée des eaux de la Fulda, balancerais-je à l'emmener pour lui réchauffer le cœur ? Qui sait si notre rencontre n'est point dans les desseins de Dieu ? Ah ! il ne sera point dit que Jorg aura jamais repoussé le naufragé qui lui tendait la main du fond de l'abîme... Si sa honte lui pèse, si elle est sans conseil, sans protecteur, me voici : qu'elle s'appuie sur moi sans crainte; tant que la mort me laissera debout, je ne lui manquerai point.

Il avait présenté le bras à la jeune fille ; elle y passa le sien sans savoir ce qu'elle faisait, cacha sa tête sur son épaule et l'entraîna vers la porte. Kaufman n'hésita pas un instant. Il salua avec gravité les convives stupéfaits, traversa le salon, le jardin, et atteignit la grille d'entrée, qui donnait sur le chemin de Cassel.

II

JORG ET HERMAN

Lorsque Kaufman et Wilhelmine se trouvèrent tous deux seuls, le premier regarda sa compagne de route, qui était en souliers de satin, les épaules nues, les cheveux enroulés de perles, et il eut un moment d'embarras. En l'emmenant, il avait obéi à son élan plutôt qu'à la réflexion ; mais une fois loin de ceux qui l'avaient pour ainsi dire forcé à cette démarche, il reprit son sang-froid et se demanda ce qu'il allait faire de cette jeune fille qui s'était confiée à sa protection. Elle marchait près de lui, pleurant encore, mais seulement par intervalle et avec ces sanglots interrompus qui suivent toute crise de larmes.

Après avoir ralenti le pas, Jorg s'arrêta court :

— Après tout, dit-il, avant d'aller plus loin, il est nécessaire de nous expliquer : la parole de Dieu vous

a touchée, ce qui prouve que le cœur est encore ouvert chez vous aux bonnes semences, et que vous pouvez retrouver le chemin de la nouvelle Jérusalem; mais il faudrait auparavant que vous pussiez m'indiquer celui de votre logement.

— Hélas! je n'en ai point, répondit Wilhelmine, dont cette question redoubla les pleurs. Celui que j'habitais appartient à M. de Leuthold, et... après ce qui s'est passé... je n'oserais... je ne veux point y retourner.

— Pauvre enfant! reprit Jorg touché, vous n'avez ni amis ni famille?

— Il me reste une tante qui m'avait mise en apprentissage, mais que j'ai cessé de voir depuis...

— Très-bien! interrompit Kaufman. Où demeure-t-elle?

— Dans la rue des Trois-Rois.

— Et vous la nommez?

— Madame Rieffel.

— Nous verrons madame Rieffel, dit Jorg qui se remit en marche.

Wilhelmine parut inquiète du projet de son guide et s'efforça de l'en dissuader. Sa tante, qui faisait profes-

sion d'une piété exemplaire, avait juré de ne jamais la revoir ; elle regarderait toute démarche de sa nièce comme une audacieuse effronterie ; elle refuserait de croire à son repentir. A tout cela Kaufman répondait, avec sa résolution ordinaire, qu'il fallait voir.

— Si l'on songeait aux innombrables chances d'accidents qui nous menacent, dit-il, on n'oserait sortir ni marcher. Le rôle des hommes est d'essayer, celui de la Providence de régler l'insuccès ou la réussite. Qui sait d'ailleurs si nous ne trouverons pas la mère Rieffel dans de meilleures dispositions que vous ne le supposez? Il en est d'un cœur fermé par la colère comme de la dame-jeanne la mieux bouchée ; un seul coup bien frappé peut y faire une fente par laquelle tout s'enfuit. Prenez donc courage, évitez les ornières et essuyez vos yeux.

Il jeta son manteau de gros drap sur les épaules de la jeune fille, l'engagea à s'appuyer sur lui, et prit la route de Cassel en continuant à l'interroger sur son passé.

L'histoire de Wilhelmine, longuement racontée, pouvait se résumer en quelques mots : comme tant d'autres, elle n'avait pu résister à la fois aux privations de la pauvreté et aux tentations de la richesse. La curio-

sité l'avait livrée à la séduction, la honte l'y avait enchaînée ; non qu'elle trouvât la joie dans ce luxe d'emprunt, dans ces plaisirs frauduleux, dans toute cette vie de prospérités passagères, que chaque jour remettait en question : Wilhelmine n'y avait point place aux instincts naïfs de son cœur; mais comment en sortir, quelle route prendre? que devenir? Une fois descendue au fond de ce puits que nous appelons le déshonneur, la femme y demeure par désespoir ; et si la corde du hasard ne descend pas pour l'en retirer, elle s'y arrange comme dans le seul asile qui lui reste.

Wilhelmine raconta tout à son compagnon sans ordre et en entremêlant successivement son récit de rires et de pleurs, car tout était fugitif dans cette sincère nature, qui allait de l'affliction à la gaieté, sans songer à la transition, ce grand art de déguiser l'inconséquence.

Tout en parlant, elle était arrivée, sans s'en apercevoir, dans la rue des Trois-Rois ; mais lorsque son compagnon l'en avertit en la priant de lui montrer la maison de sa tante, elle s'arrêta saisie, et toutes ses terreurs lui revinrent. Jorg ne lui laissa pas le temps de s'y arrêter et l'entraîna, malgré elle, vers la demeure de la veuve Rieffel.

A peine eut-il frappé que la porte s'ouvrit ; mais à sa vue la servante laissa échapper une exclamation de désappointement.

— Seigneur ! ce n'est pas M. Arnulf, s'écria-t-elle ; comme madame et le pasteur sont là qui l'attendent, j'ai cru...

— Que c'était lui ? acheva Jorg, il n'y a pas de mal, brave fille, annoncez M. Kaufman.

La servante ouvrit la porte du salon et répéta le nom indiqué.

La veuve et le ministre firent un mouvement de surprise.

— Kaufman, dit la veuve, qu'est-ce que c'est ?

— C'est moi, interrompit Jorg en se présentant à la porte avec Wilhelmine qu'il tirait après lui ; je viens pour vous rendre un service.

— Comment cela, monsieur ?

— En vous ramenant votre nièce.

Wilhelmine ! s'écrièrent à la fois la veuve et le pasteur.

— Malheureuse ! tu oses reparaître ici ! ajouta la première.

— Ne la grondez pas, c'est moi qui l'ai amenée, interrompit Kaufman.

— Qu'elle sorte ! qu'elle sorte sur-le-champ ! s'écria madame Angélica Rieffel en se levant ; sa présence est une honte pour une maison honnête, et je vous trouve bien hardi, monsieur, d'oser frapper à ma porte avec cette créature.

— L'Évangile a dit : « Frappez, on vous ouvrira, » répliqua tranquillement Jorg ; cette créature, d'ailleurs, comme vous l'appelez, est une pauvre Madeleine qui ne demande qu'à faire pénitence. Je me porte garant de sa bonne volonté.

— Vous? répéta la vieille bourgeoise avec une défiance dédaigneuse ; et qui êtes-vous, monsieur ? Comment vous trouvez-vous le protecteur de cette fille ?

— Sur mon âme, vous avez raison, et voilà par où j'aurais dû commencer, dit le gros homme ; je m'appelle Jorg Kaufman, madame, et je vous ramène cette enfant des *Vonnen* où je l'ai trouvée.

Alors il se mit à raconter rapidement, avec sa liberté un peu triviale, mais animée, tout ce qui s'était passé à la campagne du comte, et comment Wilhelmine l'a-

vait suivi. Pendant ce récit, le pasteur levait les yeux au ciel, et la veuve poussait des exclamations de dévote scandalisée.

— Et c'est après l'avoir trouvée dans un lieu pareil que vous me la ramenez, monsieur? dit-elle quand il eut achevé.

— Fallait-il donc l'y laisser? demanda Jorg brusquement ; quand l'un de vos semblables demande à sortir de la boue, doit-on regarder avant de l'en retirer si l'on a du linge blanc ? Le Christ n'a-t-il pas accueilli Madeleine et défendu la femme adultère ? Loin de m'en vouloir, remerciez-moi de vous donner l'occasion d'une bonne œuvre, et pardonnez à cette pauvre fille, qui n'a besoin que d'appui.

— Jamais ! s'écria madame Rieffel en repoussant durement Wilhelmine, qui pleurait et voulait baiser ses mains. Emmenez votre protégée, monsieur, elle ne m'est plus rien ; je ne veux plus en entendre parler : je ne suis point dupe de ses comédies !...

— Des comédies! interrompit Kaufman vivement, par le ciel ! on les ferait plus gaies, madame! Voyez les pleurs de cette enfant, ses mains tremblantes, ses yeux rougis !... Tout ce que j'ai dit est aussi vrai que la pa-

role de Dieu; et la preuve, c'est que votre nièce est encore telle que je l'ai trouvée : voyez !

A ces mots, il retira le manteau qui enveloppait la jeune fille, et la montra en toilette de bal.

Le pasteur et la tante reculèrent.

— Quelle indécence ! s'écria le premier.

— Alors, faites comme saint Georges, monsieur le ministre, dit Jorg ironiquement, et donnez, pour couvrir cette nudité, la moitié de votre habit.

— Je ne répondrai point à des expressions aussi peu convenables, répliqua le prêtre d'une voix aigre.

— Ce qui est peu convenable, monsieur, reprit Kaufman avec chaleur, c'est qu'un ministre de Dieu demeure muet quand on exhorte une de ses pénitentes à la charité; c'est qu'il ne trouve pas un mot à dire en faveur de la créature repentante et abandonnée; c'est qu'il s'occupe de battre les cartes quand il y a une âme humaine à sauver.

Le pasteur, qui tenait, en effet, un jeu de cartes, le replaça sur la table en rougissant et prit un air de dignité blessée.

— Je n'ai point été appelé à donner mon avis, monsieur, dit-il sèchement, et je n'ai point l'habitude d'im-

poser mon intervention. Au reste, si ma respectable amie, madame Rieffel, m'avait fait l'honneur de me consulter, je n'aurais pu qu'appuyer ses justes répugnances. Le divin maître lui-même a dit que le bon grain devait être séparé de l'ivraie... le juste du réprouvé.

— Ah ! pharisiens ! s'écria Jorg avec indignation : ils imitent les Romains du temps de César, qui forgeaient en épées les socs de charrues. Cette parole de Dieu pour féconder et nourrir, devient entre leurs mains un arrêt qui tue.

— Des injures! interrompit la veuve en se levant... Et c'est toi, malheureuse, qui nous les attires! fille éhontée, misérable, perdue.....

— Assez ! interrompit Kaufman, qui étendit les deux bras vers Wilhelmine éplorée. Ce n'est point elle, madame, c'est moi qui parle, et c'est à moi qu'il faut répondre... Ou plutôt ne répondez rien... Je vous connais maintenant. J'avais espéré trouver un reste de cœur dans ce vieux corps ; je croyais m'adresser à une femme! il n'y avait qu'une morte ! Rentre dans ta tombe, cadavre! il y a encore des vivants pour nous comprendre et nous réchauffer.

En parlant ainsi, il rejeta le manteau sur Wilhelmine et sortit avec elle.

La pauvre fille s'était remise à sangloter; il lui prit brusquement le bras :

— Pourquoi pleures-tu ? dit-il avec cette brusque familiarité qui n'était point sans puissance. As-tu peur que je t'abandonne aussi, moi? Ne t'ai-je pas promis de te protéger ? Tu n'as plus de réputation à ménager ; c'est un malheur qui devient presqu'un avantage. Je puis t'emmener chez moi ; tu vivras comme ma fille, en attendant que je t'aie trouvé une autre retraite, peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi : Dieu fait bien ce qu'il fait. Viens et ne pleure plus.

Wilhelmine essuya ses yeux et suivit Kaufman.

Tous deux se dirigèrent vers l'un des faubourgs bâti aux bords de la Fulda. La nuit était déjà avancée, de lourds nuages glissaient sur l'azur sombre du ciel comme des vaisseaux gigantesques sur l'Océan ; un vent orageux gémissait sourdement à travers les hautes cheminées du faubourg. Jorg et sa compagne s'arrêtèrent devant une petite maison de pauvre apparence dont le premier avait la clef ; ils montèrent un escalier vermoulu et arrivèrent à une grande pièce qui lui faisait

face. Elle n'était éclairée que par la lueur des étoiles, qui la traversait d'un sillon argenté ; mais quelque faible que fût cette clarté, elle suffisait pour faire distinguer nettement un jeune homme appuyé à la fenêtre, et dont l'attitude exprimait l'abattement.

Au bruit qu'avaient fait Jorg et Wilhelmine, il se retourna lentement sans se lever, et la lueur stellaire éclaira ses traits. Ils avaient cette fraîcheur lymphatique et ces contours arrondis que l'on prendrait au premier aspect pour l'expression de la force. Ses yeux bleus, à pupilles dilatées, regardaient longtemps sans voir, et sa chevelure blonde tombait en boucles soyeuses, mais rares, jusque sur ses épaules.

Il jeta un coup d'œil aux deux arrivants, puis reprit son attitude pensive.

— Je t'amène de la compagnie, Herman, dit Jorg en s'arrêtant avec Wilhelmine devant le jeune homme.

Herman ne répondit pas.

— Est-ce ainsi que tu reçois tes hôtes? reprit le vieillard d'une voix plus haute. Voyons, debout ; c'est une pauvre fille qui n'a point d'asile et à qui il faut faire place.

Le jeune homme se retourna lentement vers la com-

pagne de Kaufman. Ainsi éclairée par la lune, avec ses cheveux en désordre, ses yeux rendus plus brillants par les larmes et les couleurs qu'une longue course avait appelées sur ses joues, Wilhelmine était charmante. Herman ne put échapper lui-même à l'effet de cette beauté; il se leva en répondant :

— La grande chambre est libre, ma sœur peut l'occuper.

— Voyons, dit Jorg, qui avait allumé une lampe.

Et, précédant la jeune fille, il lui fit traverser deux pièces vides, et arriva enfin à une troisième pièce garnie de meubles antiques et mal rangés.

— Ceci est bien pauvre et bien sombre près de vos logements à la mode, dit-il; mais demain le soleil fera étinceler vos croisées, et les oiseaux chanteront sur les toits. Si vos désirs sont sincères, vous ne regretterez point ce que vous avez quitté. Pour ce soir ne pensez à rien et dormez.

Il appuya une main sur les cheveux de la jeune fille avec une familiarité paternelle, lui fit de la tête un salut amical et sortit.

En entrant dans la première pièce, il retrouva Herman à la même place et dans la même attitude. Son

front se rembrunit. Il s'approcha du jeune homme et lui dit d'une voix sérieuse :

— Que faites-vous là, Herman ?

Celui-ci releva ses yeux doux et vagues :

— Je regardais les nuages passer sur les étoiles, dit-il d'une voix sans accent.

— Songez plutôt à ceux qui passent sur les lumières de votre âme, reprit Jorg sévèrement ; ne sortirez-vous jamais de ces lâches abattements qui font de vous un mort assistant à la vie des autres ?... Rappelez-vous la tâche que vous avez à remplir.

Le jeune homme demeura immobile.

— Il ne m'entend même pas, murmura Kaufman en pliant les épaules. Ah ! folle et débile créature ! j'avais cru que c'était un homme, et ce n'est qu'un instrument sonore. Tant que celui qui savait en jouer s'est trouvé là, la harpe a chanté ; aujourd'hui que nous l'avons perdu, elle reste muette.

Et, haussant tout à coup la voix :

— Ainsi, tu ne sortiras pas de cette torpeur ! continua-t-il avec impatience ; tu ne te rappelles ni tes projets ni tes promesses ; tu as tout oublié... même le 25 juillet.

Herman avait écouté les premiers mots de Jorg sans paraître y prendre garde ; mais l'effet du dernier fut aussi prompt que puissant. Il se redressa pâle, l'œil animé, et ses mains pressèrent convulsivement l'appui de la fenêtre.

— Qui parle du 25 juillet? répéta-t-il d'une voix précipitée... Est-ce donc pour me rendre l'espoir et la force que vous me citez le jour qui les a tués ? Ah! vous ressemblez aux médecins qui s'assurent de la vie du mourant avec la pierre qui brûle ou avec l'acier qui déchire. Quel est votre but en me rappelant cette date terrible?... Qu'attendez-vous?... Que voulez-vous ?...

— Je veux être sûr que tu l'as vu mourir, LUI ! dit Jorg avec une énergie qui fit tressaillir le jeune homme.

— Ne vous l'ai-je point dit? répliqua-t-il agité. Quand les deux barques se sont rencontrées... que la nôtre s'est brisée... je l'ai vu disparaître dans les eaux... disparaître avant moi!... et quand j'ai repris mes sens sur la rive... j'étais seul !

— Mais son cadavre a été retrouvé? tu l'as vu? tu l'as touché? demanda Kaufman avec une insistance singulière.

— J'avais promis une récompense, dit Herman : huit jours après, des bateliers sont venus avec des restes défigurés dans lesquels j'ai pu le reconnaître ! Vous-même avez visité la tombe où ces restes ont été déposés. Pourquoi donc ce retour aux souvenirs d'un malheur accompli ? Faut-il vous répéter qu'il y a aujourd'hui huit mois que je l'ai vu mort ?

— Eh bien, moi, il y a seulement quelques heures, je l'ai vu vivant, s'écria Jorg avec impétuosité.

Et comme Herman reculait saisi.

— Vivant ! répéta le vieillard, et en voici la preuve !

Il montrait le livre, qu'Herman reconnut au premier coup d'œil, et il lui raconta rapidement ce qui est déjà connu du lecteur.

A mesure qu'il parlait, l'enveloppe glacée du jeune homme semblait se fondre, le sang montait à ses joues, son œil s'ouvrait davantage, le bleu de sa prunelle devenait plus foncé : une exaltation croissante illuminait son visage agrandi. Enfin, aux derniers mots de Jorg, il saisit ses deux mains en poussant un cri : la croyance de Kaufman était passée en lui ; il ne pouvait comprendre, mais il ne doutait plus : la mort était sortie de la tombe ; Dieu avait fait pour eux un miracle.

Dominé par cette persuasion, il tomba à genoux près de Jorg, qui commença à haute voix une de ces prières improvisées dont les réformés allemands ont l'habitude, et qui ne sont qu'un libre épanchement de leurs émotions vers Dieu.

Quand il eut achevé, tous deux se levèrent joyeux et raffermis ; la foi avait donné à leurs soupçons la force de l'évidence, et ils ne songèrent plus qu'aux moyens de retrouver celui qu'un prodige leur avait rendu.

III

LES SENNHUTTEN

Le lendemain des événements rapportés dans le chapitre qui précède, une jeune femme était assise seule dans le parloir d'une maison située près de Münden, sur la rive gauche de la Werra. Son costume avait cette élégance sans éclat qui annonce la femme jalouse de plaire, non de briller. Elle était petite, un peu pâle, et

tous ses mouvements avaient une souplesse nerveuse qui la rendait séduisante plutôt que belle.

Elle travaillait à une tapisserie commencée; mais la marche de son aiguille, tantôt lente, tantôt précipitée, ses regards sans cesse tournés vers la pendule, et les tressaillements qu'elle ne pouvait réprimer au moindre bruit, témoignaient suffisamment de son impatience.

Un homme d'environ soixante ans, qui portait le costume de garde forestier, parut tout à coup à l'une des portes intérieures; mais la jeune femme avait reconnu le pas : ce n'était pas celui qu'elle attendait. Elle releva à peine la tête.

— Rudolphe n'est point encore de retour? demanda le forestier.

— Pas encore, mon oncle, répliqua-t-elle brièvement.

— Il t'a pourtant bien promis d'être ici ce matin?

— Il l'a promis.

— Alors nous ne pouvons tarder à le voir.

— Qui sait? dit-elle avec un peu d'amertume; Cassel a des charmes qui lui font oublier tout le reste. Le moyen de lutter contre les soixante-et-dix mille volumes de la bibliothèque!

— Allez-vous être jalouse de livres, par hasard ? demanda l'oncle en souriant.

— Pourquoi non ? répliqua la jeune femme vivement ; qu'importe l'objet de la passion de Rudolphe, si cette passion le détourne de moi ? Toute sa vie ne doit-elle pas m'appartenir comme la mienne lui appartient ? Pourquoi me laisser seule à mes inquiétudes, à mes tristesses ?

— Pourquoi, Lina ? reprit le forestier doucement : parce que son mariage ne l'a point dégagé de ses devoirs d'homme et de ministre. Vous regrettez le temps qu'il donne à ses études, à la prière, aux bonnes œuvres ! aimeriez-vous donc mieux le voir oisif et inutile ? Les heures qu'il vous dérobe ne sont-elles pas employées à agrandir son âme ou à soulager quelque affliction ? Pouvez-vous lui reprocher une conduite qui doit l'élever à vos yeux ?

— Oh ! vous me prouverez que j'ai tort, mon oncle, je le sais, interrompit Lina vivement ; je parle avec mon cœur, vous me répondez avec votre raison, nous ne pouvons nous entendre !

Le forestier la regarda, puis secoua la tête.

— Toujours exaltée, dit-il à demi-voix ; quand donc

cesserez-vous de demander à la vie plus qu'elle ne peut donner?

Il y eut une pause. Lina continuait de broder avec une rapidité nerveuse; son oncle, qui avait décroché une grande pipe d'écume de mer suspendue près du poêle, la chargeait silencieusement. Enfin, il parut secouer l'impression de tristesse qui avait assombri son front, et reprit plus gaîment :

— Où est donc votre cousine?

— Elle vient de remonter, répondit Lina.

Le forestier fit un geste de ravissement.

— Ah! j'oubliais, dit-il, c'est l'heure où elle quitte son négligé du matin pour se mettre sous les armes; car elle n'a pu accepter encore les habitudes de notre petite ville de Münden ; elle fait trois toilettes comme à Vienne.

La jeune femme ne put s'empêcher de sourire.

— Mon Dieu! vous lui en voulez, à cette pauvre Dorothée, dit-elle; vous l'accablez de brusqueries, d'épigrammes, presque de duretés, et l'égalité de son humeur ne peut vous adoucir.

— Je n'aime pas les gens qui ont l'humeur égale, répliqua l'oncle, d'un ton bourru : cela prouve leur

insensibilité ou leur hypocrisie. Pour votre cousine, il y a chez elle de l'un et de l'autre : tout ce qu'elle sent, elle le dissimule, et quand elle ne le dissimule pas, c'est qu'elle n'a rien senti. L'usage du monde a poli son cœur comme un caillou roulé dans les flots. Encore si ses conversations ne vous troublaient point!

— Moi?

— Vous, Lina. Je ne suis qu'un vieux soldat ignorant, sorti des camps pour vivre dans les bois ; mais il est des cas où la tendresse tient lieu de science. Je vois en vous mieux qu'en moi-même.

— Et que voyez-vous donc, mon oncle?

— L'avidité d'une nature mobile, et toujours en recherche de l'inconnu. Élevée dans la retraite, vous ignorez les plaisirs du monde ; vous n'y auriez jamais songé, si cette femme n'était venue vous les vanter et réveiller en vous de dangereuses curiosités.

Lina tressaillit, son aiguille s'arrêta, et elle leva les yeux sur le major.

— Peut-être avez vous raison, dit-elle pensivement... Oui... quand madame Dalchid me parle de cette société où une femme se trouve entourée de tout ce que le luxe et les arts ont de charmant, prévenue dans tous ses ca-

prices, étourdie d'hommages caressants, où la vie vous emporte enfin au milieu de flots parfumés sans que vous ayez même la fatigue de désirer, malgré moi ces récits me fascinent, je les écoute comme tout enfant j'écoutais les féeries qui me transportaient dans une autre existence pleine de splendeurs et de merveilles !

— Et vous voulez que je ne déplore pas l'arrivée de cette femme à Münden ! reprit le vieux soldat avec une sorte d'emportement. Ah ! maudit soit le jour qui l'a amenée ! c'est à elle à qui nous devons le retour de votre cousin Frédéric de Wrangel, et surtout ce nouvel ami, le comte de Leuthold..... Tous trois sont autant de mauvais génies introduits dans notre foyer.

Lina l'interrompit par un geste ; sa cousine descendait l'escalier.

Le forestier alla s'asseoir près du poêle, rentra sa tête dans ses épaules comme une tortue effarouchée, et ranima sa pipe par quelques fortes aspirations.

Dans ce moment, madame Dalchid fit son entrée. Elle était en grande toilette d'après-midi : robe de soie avec volants, bonnet de blonde orné de fleurs, bracelets d'or bruni, gants glacés sortant de l'étui. Le tout

formait un ensemble qui était le sublme de l'élégance commune.

La personne ressemblait au costume : elle était blanche, rose, régulière, parfaite enfin pour prendre sa place parmi les femmes dont nul ne conteste la beauté, parce que nul n'y porte envie.

— Eh bien, pauvre enfant, vous attendez toujours? dit-elle à Lina de cette voix plaintive et mignarde adoptée dans un certain monde ; votre Rudolphe n'a point encore paru ! Mais savez-vous que c'est affreux de nous tenir ainsi inquiètes..... car, en vérité, je commence à l'être comme vous..... un accident est si vite arrivé dans ces voitures publiques..... Ah ! si j'avais encore mon équipage, je ferais atteler et nous irions à sa rencontre ; mais il n'y faut plus penser.

Ici madame Dalchid, qui s'était arrêtée devant le miroir, poussa un soupir en défripant les plis de sa robe ; le forestier serra sa pipe entre ses lèvres et fuma plus vite.

— Je vous plains, chère, reprit la cousine, qui s'efforçait de donner plus de caprice à sa coiffure ; voir à peine son mari quand on n'a point d'autre distraction... car vous vivez ici comme dans un pays sauvage ! pas un concert, pas un bal, pas une soirée !

L'oncle poussa deux énormes bouffées de tabac qui l'enveloppèrent d'un nuage.

— Vous savez que Rudolphe craint toute visite et fuit le monde, fit observer Lina.

— C'est précisément ce dont je me plains, répliqua Dorothée plus vivement ; on dirait qu'il se cache! Cependant il me semble que la porte d'un ministre du saint Évangile devrait être ouverte pour tout le monde.

— Plût à Dieu qu'elle eût été toujours fermée! murmura le forestier entre ses dents.

Madame Dalchid se retourna.

— Ah! pardon, major, dit-elle d'un ton aimable, je ne vous avais point aperçu.

— Je vous avais aperçue, moi, répliqua-t-il brusquement.

Lina voulut couper court à une explication en demandant à sa cousine si elle avait reçu des lettres de Vienne.

— Rien encore, répondit Dorothée ; mes amis m'oublient! je le prévoyais, du reste : quand le malheur vient, il faut s'attendre à l'abandon! et cependant, Dieu sait que de protestations d'attachement avant la ruine de M. Dalchid!

Elle poussa un nouveau soupir, et vint prendre un fauteuil près de Lina.

— Nous menions une vie si joyeuse! reprit-elle. Vous ne pouvez comprendre mes regrets, chère belle; vous n'avez pas vu notre habitation de Vienne! M. Dalchid l'avait fait orner d'après ses propres dessins.

— Des dessins de banquier! dit l'oncle à demi-voix.

— On venait de tout meubler en laque et en vieux Saxe, continua Dorothée; les vestibules avaient été transformés en serres, et j'avais trois attelages, un pour le matin, un pour les grandes visites, un pour la nuit. Ah! l'heureux temps, l'heureux temps!... Hélas! qu'êtes-vous devenu, mon bel hôtel, mon paradis terrestre!...

— Parbleu! votre paradis terrestre a été vendu à l'encan, interrompit le forestier à bout de patience; vendu à des juifs qui en feront une auberge ou une salle de bals masqués! car voilà où conduisent ces existences charmantes! On fait le prince en attendant que l'on fasse banqueroute.

— Major! s'écria Dorothée blessée.

— Est-ce vrai ou faux? reprit celui-ci durement. M. Dalchid n'a-t-il pas été obligé de se sauver en An-

gleterre, et, vous, de vous réfugier aux Sennhutten !

— Ah ! je vous remercie d'avoir pensé à vos amis de Münden, reprit Lina, qui, voulant adoucir l'effet produit par la sortie de son oncle, tendit la main à sa cousine.

Dorothée la saisit avec un de ces attendrissements que les femmes du monde ont à leur disposition comme l'éventail.

— J'étais sûre de vous, chère aimée, dit-elle ; c'est pourquoi j'ai choisi les Sennhutten pour asile.....

— Et aussi parce que madame n'en avait point d'autre ! fit observer le major.

— Je savais que Lina me recevrait avec plaisir, maintenant qu'elle habite *chez elle*, dit Dorothée en appuyant sur ce dernier mot.

— Vous aviez donc appris mon mariage ? demanda la jeune femme, qui eût voulu à tout prix placer la conversation sur un autre terrain.

— Par hasard, répliqua madame Dalchid ; seulement, je puis vous l'avouer maintenant, je me trompais... sur le mari !

— Comment cela ?

— On m'avait assuré que vous étiez fiancée à notre cousin, Frédéric de Wrangel.

— On vous a dit vrai.

— Oui, dit Stankar en haussant les épaules, c'était un de ces sages projets formés par les parents à la suite d'un souper de baptême et dans l'attendrissement que produit le vin du Rhin.

— Mais le cousin Frédéric était un parti tout à fait convenable ! objecta Dorothée.

— Comment donc, admirable ! acheva le major ironiquement ; n'est-ce pas un de nos hommes à la mode? sachant danser, monter à cheval ! Aussi vient-on de le nommer conseiller ! Du reste, aussi incapable de réunir deux idées que...

Il s'arrêta, mais son regard avait achevé la phrase, car Dorothée ajouta avec un rire un peu forcé :

— Que moi, n'est-ce pas, major ? Ne vous gênez donc pas, je vous en prie, continuez !

— C'est inutile, puisque vous avez compris, dit simplement le forestier.

— Mais comment, enfin, ces premiers projets de mariage ont-ils été abandonnés? demanda madame Dalchid, qui s'adressa de nouveau à Lina.

— Mon Dieu, rien de plus simple, répondit celle-ci ; il y a quelques mois, un étranger arriva à Münden et

loua un appartement dans cette maison; il sortait peu, ne recevait personne et ne quittait le travail que pour descendre au jardin, où il nous rencontrait.

— C'était M. Rudolphe Müller.

— Oui.

— Ah ! je comprends. A force de se rencontrer, on finit par se plaire l'un à l'autre, et le mariage fut convenu. Mais comment Frédéric prit-il la chose?

— Parfaitement, dit Stankar, il se fâcha.

— Vraiment !

— Il jura que nous ne le reverrions jamais, et j'en avais accepté l'espérance, mais quand vous êtes arrivée...

— Il est revenu pour moi ? s'écria Dorothée ; eh bien, je l'en remercie..... Mais, qu'avez-vous donc, Lina ?

— J'ai entendu ouvrir la porte du jardin, dit la jeune femme, qui prêtait l'oreille ; si c'était.....

Mais elle s'interrompit en ajoutant :

— Non, ce n'est point son pas.

— Pauvre enfant! dit madame Dalchid en la baisant au front ; aime-t-elle son mari !

Et elle fit de la tête un petit geste capable qui ajoutait :

— Comme ça lui passera!

Cependant, Lina ne s'était point trompée; quelqu'un venait en effet d'arriver : c'était Frédéric de Wrangel.

Il entra chargé de deux bouquets de fleurs rares destinés à ses cousines; Lina se contenta de le remercier affectueusement, tandis que Dorothée poussait des cris d'admiration et de reconnaissance. De Wrangel ne put se dérober à ses remercîments qu'en allant saluer le major, qui répondit assez sèchement à sa politesse. Mais le jeune conseiller n'était pas homme à s'en inquiéter; c'était un de ces caractères faciles faute de volonté et gais par légèreté, qui se laissent emporter au courant des choses sans jamais y résister. Il acceptait la mauvaise humeur de son oncle comme on accepte le soleil d'Afrique et le brouillard d'Angleterre.

— Eh bien, major, dit-il étourdiment, vous êtes donc toujours à votre poste, près du poêle, au mois de juillet?...

— J'ai l'avantage d'y être seul, répliqua Stankar.

— Et vous fumez toujours?

— Quand je m'ennuie.

— Pardieu! voilà qui est aimable pour ces dames,

s'écria Frédéric en riant; mais savez-vous, major, que vous pouvez faire le plus grand tort à notre pays? Si un touriste français vous voyait ainsi, il ne manquerait pas d'écrire, dans quelque feuilleton, que les Allemands ont l'habitude de fumer devant les dames; et voilà, par votre faute, l'élégance de toute une nation compromise.

— Cela serait moins grave que de compromettre sa réputation de bon sens, dit le forestier en jetant un regard significatif sur la toilette follement recherchée de Frédéric.

— Ah! vous dites cela à cause de mon nouvel habit de cheval, s'écria Wrangel; mais d'Arberg, qui arrive de Vienne, l'a rapporté comme tout ce qu'il y a de plus nouveau. Vous savez bien, le président d'Arberg, un de nos meilleurs poëtes?

— Et sans doute votre condisciple, acheva le major ironiquement, car tous les hommes illustres de l'Allemagne ont été vos compagnons de gymnase ou d'université.

— C'est la vérité, répliqua de Wrangel, qui ne sentait point la raillerie; nous étions une classe d'hommes célèbres... et, ce qu'il y a de merveilleux, c'est qu'à

cette époque je passais pour meilleur écolier qu'eux tous. Vrai ! j'étais toujours le premier.

— Mais depuis, objecta Stankar, on a vu arriver les temps prédits par l'Écriture.

— Où les premiers deviennent les derniers? interrompit Frédéric. Ah! j'ai saisi l'épigramme, major ; j'ai parfaitement saisi ! Diable ! je ne vous savais pas si méchant ! Mais quoi qu'il en soit, il y a toujours plaisir à avoir des amis illustres... c'est presque comme si on l'était soi-même. On vous demande leur âge, leur figure ; vous pouvez raconter leurs habitudes, parler de leurs caractères... Cela fait des sujets de conversation. Ainsi, par exemple, en quelque lieu que je me trouve, on a mille questions à m'adresser sur le compte de Raphaël.

J'avoue que sa rencontre à Münden m'a singulièrement étonnée, reprit madame Dalchid; je l'avais vu à Vienne, où il n'est pas moins connu qu'à Cassel, mais j'ignorais qu'il fût lié avec ma cousine, et je m'estime heureuse d'avoir pu continuer une relation aussi charmante.

— Et qui tend à devenir chaque jour plus intime, dit Frédéric d'un ton malin ; car depuis votre arrivée les visites du comte sont des assiduités.

— Et vous pensez que c'est pour moi ? s'écria Doro-

thée, évidemment flattée. Quelle folie! M. de Leuthold vient ici pour mon cousin.

— Qu'il ne voit presque jamais, fit observer Frédéric, par la raison que Müller travaille aux heures où vous le recevez... Ah ! prenez garde ! cousine, prenez garde ! ce diable de comte est terriblement dangereux ! il y a en lui un charme, une fascination!...

— Oui, dit sérieusement Lina, qui avait jusqu'alors écouté en silence; tout son être a quelque chose qui captive, qui attire. Puis il vous comprend si bien ! Jamais une parole qui heurte votre cœur ; il devine les pensées que vous n'avez pas su découvrir vous-même; il caresse vos fantaisies les plus cachées; tout son esprit enfin semble être perpétuellement au service de vos désirs...

— Et voilà précisément ce qui fait que je le déteste ! s'écria le major, qui avait écouté Lina avec impatience; oui, je le déteste, répéta-t-il en voyant le mouvement de ses trois auditeurs, et ce n'est point seulement parce que ses principes me repoussent ; je le hais d'instinct, comme on hait le serpent.

— Prenez garde, interrompit vivement Lina, le voici avec Rudolphe.

Des pas venaient en effet de retentir dans le corridor; la jeune femme s'élança vers la porte et se trouva dans les bras de celui qu'elle attendait.

C'était l'étranger aperçu par Jorg au café de la Concorde, et qui, à la vue du vieillard, avait pris la fuite.

IV

LE SERPENT DANS L'ÉDEN

Le premier mouvement de Lina fut tout de joie, le second de confusion. Elle se dégagea doucement des bras de Rudolphe et salua de Leuthold.

Les yeux de celui-ci étaient restés attachés sur les deux époux pendant leur étreinte avec une expression ardente, mais singulière. Il rendit à Lina son salut d'un air contraint, s'inclina devant le major, serra la main à Wrangel et s'approcha de Dorothée.

Celle-ci venait reprocher à Müller son retard. Il s'ex-

cusa sur des recherches commencées à la bibliothèque du musée.

— Est-ce là que vous avez trouvé de Leuthold? demanda Frédéric.

— Non, dit Rudolphe, mais à la porte de cette pauvre femme qui demeure ici près, la protégée de Lina.

— Dont l'enfant était mourant il y a quelques jours, ajouta Stankar.

— Et dont l'enfant est aujourd'hui guéri, acheva Rudolphe.

— Guéri ! répéta Lina en se tournant vers Raphaël ; et c'est vous, monsieur le comte… ?

De Leuthold sourit.

— Ne le croyez point, madame, dit-il avec une certaine noblesse mélancolique ; j'ai donné mes soins ; mais que peut la science ? L'enfant doit son retour à la vie à un docteur plus sûr, au soleil, qui a reparu, aux caresses de sa mère, peut-être !

— Et à Dieu ! acheva Müller avec intention.

— C'est le seul médecin dont monsieur le comte ne parle jamais ! fit observer Stankar sourdement.

Raphaël sourit.

Le major voit peut-être dans mon silence une jalousie de profession, dit-il ironiquement.

— Non, répliqua le forestier en le regardant en face, mais une insensibilité de cœur.

De Leuthold fit un mouvement.

— Ah ! n'accusez que vous de cette erreur, Raphaël, dit vivement Rudolphe ; le major vous a toujours vu sceptique et railleur ; il vous a entendu appeler la vertu une victoire de l'orgueil sur nos instincts, prendre le hasard pour le maître du monde ; comment saurait-il que vos actions contredisent vos paroles ?

— Vous-même, qu'en savez-vous ?

— Rudolphe appuya un bras sur son épaule.

— Moi ? dit-il avec une chaleur affectueuse. Vous oubliez que je vous connais depuis longtemps, de Leuthold. Le major ne vous a point vu quand cette maladie terrible ravagea Leipsick, il y a quinze années !...

Le comte voulut l'interrompre.

— Ah ! laissez-moi tout dire, continua-t-il vivement. Je veux que tout le monde sache ici ce que vous êtes et comment nous nous sommes connus. Le major ne peut avoir oublié cette redoutable épidémie qui épouvanta

l'Allemagne entière. Rien n'avait pu arrêter le fléau ; hommes d'étude et hommes de débauche étaient également frappés ; les médecins, effrayés devant cet ennemi inconnu, avaient fui pour la plupart. Le mal m'atteignit à mon tour ; pauvre étudiant sans famille, j'avais été bien vite abandonné. Ce fut alors qu'il vint, lui, déjà célèbre ! Il s'établit près de mon lit ; il prodigua pour moi tous les trésors de la science ; il multiplia les soins, les efforts, les veilles !... Enfin, je fus sauvé.

— Grâce à lui ! dit Lina, dont les regards ardents d'admiration restaient attachés sur le comte.

— Ah ! le joli trait ! s'écria madame Dalchid, qui remonta son bracelet.

— Voilà, j'espère, un dévouement désintéressé ? ajouta de Wrangel en guignant le major.

— Qui sait ? dit Raphaël dont l'accent avait une nuance de tristesse, je voulais peut-être étudier la maladie de Müller !

— Ah ! ne vous calomniez pas vous-même, interrompit vivement ce dernier, et laissez-moi le bonheur de la reconnaissance. Avec la différence de nos goûts et de nos croyances, on s'étonne quelquefois que nous puissions être amis ; mais près de vous je ne suis plus

le ministre qui juge et condamne! je suis toujours l'étudiant de Leipsick.

— Et je vous en remercie, dit le comte en lui serrant la main, d'autant que depuis ce temps nous ne nous étions plus retrouvés. J'ignorais ce que vous étiez devenu, lorsque le hasard nous a remis en présence chez de Wrangel, il y a quelques mois, le jour de notre grande chasse.

— A propos de chasse, interrompit madame Dalchid, vous aviez promis de nous en faire voir une.

— Tout est prêt, répondit Raphaël, et je venais prendre vos ordres pour le jour.

— Que ce soit le plus tôt possible ; ma cousine n'est pas moins pressée que moi.

— Se peut-il ?

— C'est une idée de madame Dalchid, dit Lina, parce que l'autre jour, en lisant Gœthe, j'ai parlé du plaisir qu'il y aurait à voir une de ces belles chasses du moyen âge décrites par le poëte...

— Mais ce sera précisément cela, fit observer Frédéric; Raphaël doit reproduire exactement la description de Gœthe. Tous les chasseurs auront le costume

gothique et seront suivis de valets portant l'émérillon sur le poing.

— Oh ! ce sera délicieux ! s'écria Dorothée.

— C'est-à-dire que c'est le carnaval déplacé, objecta le major ; vous aurez une mascarade dans les bois.

— Entendez-vous, Rudolphe ? Quel blasphème ! s'écria de Wrangel ; nier la poésie du moyen âge !... ce qu'il y a de plus nouveau ! En tout cas, major, notre mascarade, comme vous l'appelez, sera brillante. On ouvrira la journée par un vol de faucon, puis on chassera le cerf au grand courre, et, le soir, il y aura curée aux flambeaux.

— Et qui donc fait les frais de cette fête royale ? demanda Rudolphe.

— Pardieu ! Raphaël.

— Quoi ! M. de Leuthold ? dit vivement Lina.

— Vous l'aviez désirée ? répondit le comte de manière à n'être entendu que d'elle.

La jeune femme rougit et s'éloigna.

— Ah ! ce sera du moins une bonne journée, reprit Dorothée, qui jetait un regard de côté sur le miroir afin d'étudier son attitude ; on a tant besoin de s'étourdir quand on est dans le chagrin !

— J'espère que madame me permettra de renouveler ces distractions, répliqua avec grâce de Leuthold ; je m'estimerai trop heureux d'aider vos amis à consoler une infortune aussi peu méritée.

Madame Dalchid remercia en s'inclinant.

— Est-ce clair? murmura Frédéric à son oreille.

— Taisez-vous donc, répliqua-t-elle en lui frappant le bras de son éventail fermé.

La chasse aura lieu dans le bois de Wilhelms-Heche, reprit le comte. J'ai obtenu l'autorisation du grand-électeur ; tout Cassel y sera, et Rudolphe lui-même nous a promis de sortir ce jour-là de sa solitude.

— Le jeune ministre parut embarrassé.

— Vous avez en effet exigé de moi une promesse, balbutia-t-il ; mais j'ai réfléchi... Ce bruit et cette affluence me font peur. Lina peut aller seule avec madame Dalchid, avec le major; moi j'aime mieux... je désire rester.

Il y eut un moment de surprise générale.

— D'où vient ce changement de résolution? s'écria Lina ; que craignez-vous donc de la foule qu'attirera cette fête ? Pourquoi refuser un plaisir dont l'occasion ne se retrouvera plus ?

— Qu'importe! dit Rudolphe en posant une main sur celle de la jeune femme ; les véritables plaisirs pour moi sont ici, dans notre intimité de toutes les heures, dans cette certitude de vous trouver toujours, de vivre à portée de votre voix et de votre regard.

Lina retira sa main.

— Alors vous blâmez ma curiosité? dit-elle contrariée.

— Je demande seulement la liberté de ne point la partager.

— Mais si je vous en prie, Rudolphe; si je l'exige comme un témoignage de tendresse ? Vous absent, vous n'ignorez pas que toute joie me sera impossible ; ne pouvez-vous donc vaincre en ma faveur une répugnance qui est sans motif ?

— Qu'en savez-vous ? interrompit Müller, visiblement mécontent d'une persistance qui donnait à son refus l'air du caprice; pour résister à l'invitation du comte et à vos prières, je dois avoir quelques raisons sans doute ? Ne pouvez-vous m'accorder assez de confiance pour les croire sérieuses ? Raphaël me pardonnera, ne soyez pas moins indulgente.

En prononçant ces derniers mots, il serra la main du comte et quitta le salon.

Après son départ, il y eut un silence. Le major, qui avait hésité un instant, se décida enfin à suivre Rudolphe ; Dorothée et Frédéric se regardaient sans comprendre ; de Leuthold était devenu pensif. Quant à Lina, le cœur froissé, elle s'était jetée sur le canapé et tordait convulsivement le cordon qui lui servait de ceinture.

Madame Dalchid s'approcha d'elle.

— En définitive, chère petite, vous pouvez venir sans votre mari, dit-elle.

— Non, répliqua Lina, qui retenait avec peine ses larmes. Tout le plaisir de cette fête est perdu pour moi désormais ! Je n irai pas.

Frédéric fit une exclamation de désespoir.

— Mais c'est impossible ! reprit vivement Dorothée. Songez donc, ma belle, que tout a été préparé en notre intention par M. de Leuthold.

— Oh ! ne pensez point à moi, interrompit celui-ci d'un accent de triste soumission ; mes projets ni mes espérances ne doivent enchaîner votre liberté.

Madame Dalchid se mordit les lèvres et frappa de son éventail le bras du canapé. La pensée qu'elle pourrait manquer une fête donnée pour elle (car elle était de

l'avis de son cousin), et perdre ainsi l'occasion de montrer à la population de Hesse-Cassel sa grande toilette de Vienne, avait mis à bout sa résignation. Généralement patiente par indifférence, madame Dalchid était, comme toutes les femmes douces, intraitable sur ce qui l'intéressait.

— C'est une chose inouïe! s'écria-t-elle; nous faire manquer une occasion unique par caprice, par bizarrerie, par mauvaise humeur!... car le refus de M. Rudolphe n'est point autre chose!...

— Encore, s'il donnait une raison! fit observer de Wrangel.

— Il en a sans doute, dit le comte.

— Oh! vous le défendez toujours, reprit Dorothée aigrement; mais moi, je suis révoltée! Et voyons, vous-même, monsieur de Leuthold, en feriez-vous autant?

— Je ne suis point de ceux que l'on peut citer en exemple, madame, dit Raphaël avec humilité.

— Ce n'est pas répondre, cela; je vous demande ce que vous feriez si une femme qui vous aime vous priait comme Lina l'a prié tout à l'heure?

— Une femme qui m'aime! répéta de Leuthold dont

l'œil s'enflamma ; oh ! vous touchez là, madame, à mon rêve le plus secret et le plus triste !...

— Je ne comprends pas !...

— Mon Dieu ! comme tout le monde, sans doute, vous me croyez seulement avide de succès, de plaisirs; vous ne soupçonnez pas ce que laisse d'amertume au fond du cœur la vie agitée et stérile que j'ai menée jusqu'à ce jour ; vous ne connaissez point mes secrètes aspirations vers un autre bonheur !

— Comment ?

— Une femme qui m'aimerait, disiez-vous tout à l'heure !... Ah ! si je rencontrais ce trésor, j'oublierais tout le reste ! le monde entier ne renfermerait plus, à mes yeux, que cette femme ; mon intelligence, mes passions, ma volonté, tout lui serait soumis ; ma force serait à ses pieds comme un lion couché ! elle n'aurait qu'à me montrer du doigt ce qu'elle voudrait défendre ou frapper et j'irais... j'irais le cœur joyeux, les yeux fermés, sans autre loi que son désir !

De Leuthold s'adressait à madame Dalchid ; mais je ne sais quelle inflexion de sa voix, quel élan de son regard, portait sa parole à l'oreille de Lina ; celle-ci, d'abord ensevelie dans sa tristesse irritée, en avait été in-

sensiblement retirée par l'accent profond du comte. A mesure qu'il parlait, les couleurs montaient à son visage ; son regard redevenait plus brillant, sa respiration plus pressée. On eût dit qu'elle aspirait ces paroles brûlantes comme le malade glacé aspire les brises chaudes de l'été ; elle se sentait enflammée à cette parole ; elle y reconnaissait ses désirs confus ; elle se disait :

— Voilà comment je voulais être aimée !

Et troublée, palpitante, elle demeurait la tête penchée, et l'âme suspendue aux lèvres du comte.

Celui-ci avait suivi et deviné cette émotion ; il continua avec une ardeur plus expansive :

— Et ce ne serait pas moi seulement qui me ferais l'esclave de la femme aimée ! Je voudrais que tout fût occupé de son bonheur ! Je la garantirais du plus léger froissement, de la moindre souillure. Devant les pas de sa reine, l'Écossais Raleigh ne jeta que son manteau, moi je jetterais mon âme devant ceux de la femme choisie ! Je ne lui montrerais du monde que ses enchantements. Le luxe, la puissance, le plaisir, lui en feraient tour à tour les honneurs ; je briserais toutes les chaînes que le devoir impose pour n'être qu'à ses ordres. Je

voudrais avoir du génie à force d'amour, et que ce génie ne fût employé qu'à l'aimer.

— Ah ! heureuse cette femme ! s'écria Lina dans un élan involontaire.

— Surtout si elle sait à quoi s'en tenir, ajouta malignement de Wrangel, qui observait madame Dalchid du coin de l'œil.

Cette dernière, ayant tout pris pour elle, jouait la confusion aussi bien qu'il lui était possible ; elle leva et baissa les yeux deux ou trois fois, arrangea ses cheveux, déplissa sa robe, et, pour sortir d'embarras, finit par ne rien trouver de mieux qu'un éclat de rire qui montra la blancheur de ses dents.

— Allons, j'ai été indiscrète, dit-elle d'un ton mignard ; il ne fallait point demander à M. de Leuthold des confidences... qu'il ne nous doit pas.

— En êtes-vous sûre ? objecta Frédéric.

Dorothée se leva.

— De grâce, passons au jardin, dit-elle, il fait une chaleur étouffante dans ce salon...

— Quand M. de Leuthold parle, acheva le cousin toujours à demi-voix.

— Vous êtes insupportable, murmura madame Dalchid, qui lui prit le bras.

Frédéric baissa la tête d'un air de repentir moqueur, et voulut s'excuser. La femme du banquier l'entraîna sous la charmille sans l'écouter, et la sortie de Lina, qui prétexta des ordres à donner, força de Leuthold à la suivre.

L'idée de la séduction qu'il poursuivait ne lui était venue que progressivement. En voyant, pour la première fois, cet intérieur si doucement éclairé par les molles lueurs de la lune de miel, un doute railleur s'était élevé dans son esprit ; il s'était dit intérieurement :

— Si l'on voulait !...

Puis, après quelques réflexions, il avait ajouté :

— Je veux.

Alors encore ce n'était qu'un essai curieux, une sorte d'expérience tentée dans l'intérêt d'une théorie ; mais des difficultés inattendues l'avaient arrêté ; il s'était vu forcé d'étudier avec attention le cœur de Lina, d'en chercher d'abord les issues cachées ; de commencer enfin une guerre là où il n'avait vu d'abord qu'une expédition. Ces difficultés l'alléchèrent. Le mal lui plaisait toujours par lui-même, mais le mal difficile avait une

saveur particulière à laquelle il n'avait jamais su résister. C'était comme ces ruineuses primeurs auxquelles la rareté donne tant de prix. Il mit dans cette entreprise son orgueil et sa passion, car l'attente avait fini par aiguiser ses désirs ; lui-même se donna cette tâche pour mesure de son habileté. Jusqu'alors il n'avait travaillé qu'afin d'obtenir l'approbation des autres ; aujourd'hui il travaillait pour sa propre approbation : Lucullus soupait chez Lucullus.

Nous ne dirons point ce qu'il déploya d'adresse pour jeter, peu à peu, la défiance et le mécontentement dans l'âme de Lina. Qui pourrait raconter ces mille ruses de la séduction se glissant dans un bonheur conquis, à la manière du serpent dans l'Éden, et soufflant peu à peu la révolte? Arrivé à détacher les premiers anneaux de cette chaîne de tendresse, il lui restait à en éloigner les deux bouts toujours prêts à se rejoindre. Ah! s'il eût pu séparer Lina de Rudolphe, fût-ce même pour peu de temps! Mais il en cherchait vainement les moyens. Il y employait vainement la patience, l'ardeur, la corruption, le mensonge : tout échouait successivement ; et cependant il persistait dans son projet, il y mettait chaque jour plus de volonté et se laissait emporter

malgré lui au charme de la tâche. Car que sont, en comparaison, les attractions de la fortune, de l'ambition, de la gloire? Vers ces trois buts la route est connue, tandis que, pour la séduction, il faut deviner et découvrir la voie. C'est un jeu dont les chances dépendent entièrement de notre adresse, dont le prix est un bonheur immédiat et sans égal. Vous ne conquérez point seulement de l'or, de l'autorité, un nom; vous soumettez une âme à votre pouvoir, vous devenez le roi absolu d'une existence qui n'attend plus rien que de vous! puissance alléchante qui tente toutes les intelligences curieuses et sans frein. Le plaisir lui-même n'est qu'une excitation secondaire; que serait-il sans la poursuite et la lutte? Don Juan ne personnifie point la sensualité grossière cherchant seulement la jouissance, mais le raisonnement voluptueux qui appelle l'esprit au secours des sens, et qui veut ajouter aux enivrements du plaisir les joies de l'orgueil et du mal victorieux.

Le comte rejoignit au jardin Wrangel, qui parlait à Dorothée de la fête donnée la veille.

— On me raconte des merveilles de votre petite maison, dit-elle en se tournant vers Raphaël avec un sourire.

— Il faut être en défiance contre l'imagination de Frédéric, fit observer de Leuthold ; mais quel que soit mon ermitage de Vonnen, je serai trop heureux de vous le faire connaître.

— C'est cela ! s'écria Wrangel, qui ne comprenait la vie que comme une série de parties de campagne, de cavalcades, de bals et de soupers ; il faut que nous arrangions une promenade à Vonnen. Raphaël vous prêtera son poney, un vrai mouton bridé ; on fera de la musique sur la pièce d'eau, et l'on soupera dans un bosquet de mimosas. Je me charge de tout ; vous verrez comme j'improvise une fête ! C'est moi qui avais donné l'idée de la fête d'hier.

— Et c'est M. de Leuthold qui l'a exécutée.

— Avec mon secours ; je lui ai amené, pour ma part, au moins vingt convives de tout sexe. C'était charmant à voir dans le kiosque éclairé de verres de couleurs.

— Et l'on a dansé toute la nuit, sans interruption ?

— Sauf une, objecta Raphaël.

— Ah ! oui, reprit Wrangel, j'oubliais... quelque chose de bizarre... d'inouï !... Figurez-vous qu'au milieu d'une valse, il nous est arrivé un vieil homme noir... une sorte d'anabaptiste, de quaker, un être antédiluvien.

— Et que venait-il chercher?

— Voilà le fabuleux! il demandait à Raphaël l'adresse d'un inconnu qu'il venait d'apercevoir au café de la Concorde.

— Et qu'il désignait?

— En montrant une Bible oubliée par lui, et sur laquelle se trouvait de son écriture.

— Vous l'avez vue? interrompit vivement une voix.

Le comte releva la tête et aperçut Rudolphe à l'entrée de la charmille.

— Tiens, vous étiez là? dit de Wrangel étonné.

— Vous l'avez vue? répéta le pasteur avec précipitation.

— Quoi! la Bible?... Comme je vous vois.

— Et... vous avez reconnu... sans doute... l'écriture?...

— J'ai seulement reconnu que c'était une main d'homme... ce qui m'a ôté tout de suite ma curiosité...

— Mais Raphaël?...

— Il a deviné qu'il s'agissait de quelque père de famille dépisté ou de quelque mari malheureux en quête de l'*auteur de ses maux*... de sorte qu'il a congédié le vieil homme.

— Sans lui rien dire?

— Par l'excellente raison qu'il ne savait rien.

Les couleurs remontèrent au visage de Rudolphe, et il respira plus librement.

Mais de Leuthold avait tout vu, tout observé : un doute subit venait de surgir en lui ; retenant, pour ainsi dire, l'entretien qui allait prendre une autre direction, il releva le dernier mot prononcé par Wrangel.

— Si je ne savais rien, dit-il, les yeux fixés sur Rudolphe, c'est que je n'avais rien désiré savoir ; car les détails fournis par le vieillard pouvaient suffire, et si je voulais encore...

— A quoi bon? interrompit le jeune ministre avec un sourire forcé, que vous importe le secret de deux inconnus?

— L'un d'eux au moins ne mérite pas ce nom, fit observer de Leuthold, car il a été vu en ma compagnie à ce café même où nous sommes entrés ensemble il y a un mois.

Müller tressaillit.

— Quelque ressemblance aura pu tromper... balbutia-t-il.

— En tout cas, le livre et l'écriture amèneraient un éclaircissement, répliqua de Leuthold.

— Vous les avez ? demanda le pasteur, dont l'accent trahit une angoisse que Frédéric lui-même remarqua.

— Rassurez-vous, dit-il en riant, l'homme noir n'a rien laissé... et les recherches de Raphaël ne peuvent compromettre ni sa femme ni sa fille... car je maintiens qu'il s'agit de l'une ou de l'autre. Le vieux avait un air de fureur sournoise qui sentait le mélodrame d'une lieue. Au reste, il est parti comme il était venu, sans dire qui il était, d'où il venait, où il allait ; de sorte qu'on pourrait le prendre au besoin pour quelqu'un des héros fantastiques d'Hoffmann... A propos, j'ai un autographe de lui...

— D'Hoffman? demanda Dorothée.

— Un autographe personnel.

— Vous n'avez pourtant pas fait vos classes avec celui-là?

— Non, mais il manquait à ma collection. Je tenais à voir une de ses lettres ; je lui ai écrit.

— Et il vous a répondu ?

— On me répond toujours, dit Wrangel d'un air

capable; j'ai pour cela un procédé infaillible et de mon invention.

— Que vous tenez secret?

— A vous je veux bien le confier, mais à la condition que vous n'en direz rien.

— C'est convenu.

— Eh bien, quand je veux avoir une lettre de quelque auteur illustre, je ne lui adresse ni panier de vin du Rhin, qu'il boirait sans m'en remercier, ni pâté de Mayence avec une carte sous la croûte, ni épître louangeuse sur papier satiné et franche de port; je me contente de lui envoyer la lettre suivante lisiblement écrite :

« Monsieur,

» Désirant traiter pour l'achat de vos œuvres complètes, je vous prie de vouloir bien me faire connaître à quel prix je pourrais les acquérir.

» Le payement se fera comptant et en espèces.

» Frédéric de Wrangel. »

J'expédie ma circulaire et, poste pour poste, je reçois une réponse plus ou moins détaillée dans laquelle

le grand homme me fait connaître le prix auquel il s'estime lui-même.

— Pardieu! je ne vous croyais pas une si profonde connaissance de l'espèce humaine, dit le comte en riant; vous avez perfectionné la fable de Danaé : pour réussir près des femmes, Jupiter faisait tomber une pluie d'or; vous, pour réussir près des hommes de lettres, vous n'avez qu'à la leur montrer en perspective.

L'arrivée de Dina et de Stankar, qui annonçait le dîner, interrompit la conversation. De Leuthold s'excusa de ne pouvoir rester, remonta en voiture et reprit la route de Cassel; mais à mi-chemin, il tira brusquement le cordon et cria au cocher :

— A Kleinigheit, chez le prince de Barkman.

Le prince de Barkman remplissait les fonctions de président de la police du Hanovre, et se trouvait pour le moment en vacance dans un beau domaine situé sur les pentes ombreuses du Westerwald.

V

UN HELLÉNISTE

Le château du prince de Barkman n'avait rien qui pût le faire remarquer, mais le jardin était cité dans tout l'électorat, même après ceux de la résidence princière de Wilhems-Hoehe ; on avait habilement profité des beautés naturelles de Westerwald, qui s'y trouvaient pour ainsi dire réunies et encadrées : forêts, rochers, chute d'eau, rien ne manquait à ce beau parc, dont l'enceinte immense renfermait trois villages. Tout en l'entretenant par tradition et par vanité, le propriétaire attachait pourtant peu de prix à ces merveilles de la création. S'il aimait la solitude du Westerwald et s'il venait y chercher, tous les ans, quelques jours de repos, ce n'était ni pour y respirer l'air embaumé des prairies ni pour errer parmi les cascades et les ombrages ; le prince de Barkman ne venait à Kleinigheit que pour con-

tinuer une traduction de Sophocle commencée au collége. Cette traduction avait été le rêve de sa vie entière. Elle l'avait empêché de veiller à ses biens, de fréquenter ses amis, de se marier. Il negligeait, en sa faveur, ses fonctions, qu'il avait pour ainsi dire reléguées aux mains de son secrétaire, M. Worms.

De Leuthold le trouva dans sa bibliothèque, entouré de piles d'in-folio grecs et assis devant un bureau couvert du manuscrit du *Philoctète.*

A la vue du comte, il s'écria :

— Je l'ai trouvé, je l'ai trouvé !

— Qui cela ? demanda Raphaël.

— Le mot de Philoctète au quatre cent vingt et unième vers !... Vous savez bien, ce *ti d' os palaios* dont je vous avais parlé ? une difficulté énorme, mon cher comte, bien qu'il ne s'agisse que de deux mots.

— Ils sont sans doute importants pour le sens?

— Du tout ; on pourrait s'en passer... c'est une sorte de proposition copulative ; c'est là précisément ce qui en fait la difficulté... et l'intérêt ; Philoctète dit-il : « Eh quoi ! le vieux et brave Nestor de Pylos, mon ami, existe-t-il encore ? » ou bien :

« Et le vieux et brave Nestor de Pylos, mon ami,

existe-t-il toujours ? » Voilà ce qui partage, depuis trois siècles, l'opinion des commentateurs ! Vous comprenez l'importance ! Il s'agit de savoir si l'on doit mettre un point d'interrogation après *ti, d'* comme le propose Brunck, ou seulement à la fin de la phrase !

— Eh bien ? demanda Raphaël.

— Eh bien, reprit le conseiller avec une lenteur majestueuse, il n'y a point d'interrogation ! non, monsieur, pas de point d'interrogation ! La phrase n'en demande pas. Il n'est pas même nécessaire de donner à *esti* le sens d'exister, comme le veulent Brunck et Boissonade, et la preuve, c'est que voici littéralement la traduction du grec : « Et que est le vieux et brave et mon ami Nestor le Pylien ! car il éloignait les maux d'eux, conseillant sagement ! »

— Il me semble que cela est clair, complet, correct.

— Et surtout poétique, dit de Leathold gravement ; j'aime beaucoup *le vieux et brave et mon ami.*

— Et cette épithète *le Pylien !* ajouta Barkman ; il n'y a que les Grecs, voyez vous, pour savoir mêler ainsi les détails géographiques au dialogue. Du reste, je suis en veine de bonheur ces jours-ci ! J'ai également

éclairci le quatre cent vingt-cinquième vers, où se trouve cette fameuse difficulté relative au fils de Nestor. Bothe lit *gonos* (enfant) et Brunck *monos* (seul), mais cette dernière version est évidemment contraire à l'histoire, puisque nous voyons dans Homère que Nestor avait emmené avec lui deux fils au siége de Troie. Aussi, je me suis décidé pour le texte des anciennes éditions, et je traduis...

On frappa à la porte de la bibliothèque. Le conseiller s'interrompit.

— Entrez ! s'écria-t-il avec impatience.

La porte s'entr'ouvrit doucement, et un homme, tout vêtu de brun, grand, flegmatique et maigre, se glissa sans bruit. C'était le secrétaire Worms.

— Qu'y a-t-il ? Je suis occupé ! dit Barkman mécontent.

— Pardon, répliqua Worms sans s'émouvoir ; mais monseigneur le baron doit se rappeler que c'est aujourd'hui jour de signatures.

— Encore ! s'écria Barkman ; impossible d'avoir un moment à soi. Être interrompu dans les occupations les plus importantes !... Voyons, monsieur Worms.

Le secrétaire salua et ouvrit un immense portefeuille

en maroquin rempli de pièces officielles. Le conseiller se retourna vers de Leuthold.

— Vous voyez, dit-il en soupirant, les affaires me poursuivent même ici ! Le moyen de traduire Sophocle en assurant la tranquillité du Hanovre ? et cependant j'avance, mon cher comte ; j'ai déjà vu huit cents vers du *Philoctète*... outre quelques morceaux traduits çà et là... les adieux à l'île de Lemnos, par exemple.

Et Barkman, élevant la voix jusqu'au ton tragique, se mit à répéter :

— « Adieu, retraite qui me servis d'abri, nymphes humides des prairies, voix mâle de la mer, et toi, promontoire où ma tête abritée fut souvent mouillée par le souffle du notus ! »

— Ceci, dit Worms, profitant d'une pause du conseiller, est un ordre d'emprisonnement contre des braconniers du Hartz.

— Vous remarquerez, mon cher comte, continua Barkman en signant, que j'ai suivi la leçon Schaeffer pour le mot *probolès*.

Et, reprenant sa voix de rapsode, il ajouta :

— « Adieu, montagne consacrée à Mercure, qui, lors-

que j'étais le jouet du malheur, me renvoya souvent l'écho de ma plainte. »

— Rejet de demande en grâce d'un condamné politique, reprit le secrétaire en présentant un second papier.

— Que de sensibilité dans tous ces souvenirs ! dit Barkman qui signait toujours.

— « Montagne qui me renvoyas souvent l'écho de ma plainte ! » Comme on se sent attendri malgré soi à la pensée des longues douleurs du héros dans la solitude de Lemnos.

— Confiscation de marchandises, reprit Worms qui passait de nouvelles pièces ; bannissement de condamnés compromis dans les derniers troubles.

— « Adieu, fontaines, » reprit le baron, qui multipliait les visas et paraphes avec une indifférence stoïque, « sources sacrées que je n'espérais jamais quitter ! »

Et, s'arrêtant tout à coup en retirant ses lunettes :

— Je ne sais pas si vous êtes comme moi, dit-il, mais je n'ai jamais pu lire cette tirade de Philoctète sans me sentir l'esprit plus élevé, le cœur plus tendre, il n'y a que Sophocle pour vous faire aimer ainsi l'humanité !

Il essuya ses lunettes humides d'attendrissement et

signa une douzaine d'ordres d'emprisonnement en murmurant d'un accent ému :

— « Adieu, campagne de Lemnos, que la mer baigne de tous côtés ! »

— En vérité, quand on vous entend, on s'en veut d'avoir étudié autre chose que le grec, dit Raphaël avec un sérieux qui ne permettait point de soupçonner l'ironie ; je donnerais tout ce que je sais en physique, en chimie et en médecine pour comprendre comme vous les tragiques.

— Mon Dieu ! c'est facile, répliqua Barkman avec une modestie souriante ; il suffit d'avoir quelque aptitude, du loisir, de la patience !...

— Encore faut-il en faire un sage emploi, objecta le comte ; nous voyons tant de gens qui s'acharnent à l'approfondissement de connaissances inutiles et fâcheuses.

— Les orientalistes, par exemple, fit observer le conseiller ; conçoit-on qu'il y ait des gens occupés de chinois ?

— Ou de métaphysique ? ajouta Raphaël.

— Ou de théologie ? repartit Barkman, et c'est pour-

tant une fureur de nos jours. L'Allemagne est inondée d'ergoteurs religieux, de missionnaires...

— Pardieu ! le hasard m'en a fait rencontrer un des plus extraordinaires, reprit Raphaël : un gros vieillard à physionomie de brasseur, qui est venu à un de nos soupers pour nous lire la Bible, et qui a fini par m'enlever une petite fille charmante.

— Bah ! s'écria l'helléniste en riant : *le sage augure a donc troublé mon esprit,* comme dit Sophocle dans le quatre cent quatre-vingt-deuxième vers d'*Œdipe roi.*

— Et savez-vous ce qu'il venait chercher aux Vonnen ? reprit de Leuthold : un inconnu, aperçu au café de la Concorde, et dont il voulait que je lui apprisse la demeure sur l'examen d'une vieille Bible.

Le secrétaire du baron fit un mouvement.

— Je ne serais point étonné, continua Raphaël d'un air d'indifférence, que le gros apôtre en question fût un de ces bavards qui révolutionnent l'Allemagne.

— Oserai-je demander à monsieur le comte s'il portait un vêtement brun de forme antique? demanda Worms.

— Précisément, répondit Raphaël.

— Avec un manteau de montagnes?

— Et des guêtres de voyageur.

— C'est bien l'homme signalé, dit Worms; il s'est en effet présenté au café de la Concorde, où il a tenu certains discours suspects... La police de Cassel en a été avertie ; mais il a quitté l'électorat, et on vient de nous avertir qu'il était parti pour le Hanovre.

— Alors le comte peut dire de lui ce qu'Électre dit d'Égiste, reprit Barkman : « Il est absent, n'en doutez pas. »

— Oh ! s'il ne s'agit que de le retrouver, fit observer de Leuthold, la chose me paraît facile.

— Comment cela ?

— Ne vous ai-je pas dit qu'il avait emmené une de mes connaissances... la petite Wilhelmine Koffel ?... Si elle n'habite point avec lui, elle connaît au moins sa retraite... Une jolie fille, cela doit se retrouver. Elle aura d'ailleurs vu quelqu'un. Si la conversion a tenu, elle doit fréquenter le temple ; que sais-je, moi ! Je ne suis pas du métier, mon cher baron, mais il me semble qu'avec un peu de diligence on découvrirait les fugitifs.

— En effet, dit le secrétaire, les renseignements de

monsieur le comte doivent suffire. Je partirai moi-même ce soir.

— Ah! pardieu! si vous réussissez, je vous demande d'en profiter pour ma part, reprit de Leuthold. Je tiens à ravoir Wilhelmine, ne fût-ce que par amour-propre.

— C'est bien, c'est bien! dit le conseiller en riant, on vous la rendra, mauvais sujet. Mon secrétaire se chargera lui-même de vous la faire reconduire; et il pourra s'écrier comme Chrysothémis dans *Électre :* « Je vous apporte le bonheur et la fin des peines qui vous ont fait tant gémir. »

— Ainsi, reprit Raphaël avec légèreté, vous m'autorisez à m'entendre avec votre lieutenant?

— Positivement.

— Vous entendez, monsieur Worms, je m'associe à votre entreprise et je deviens, pour cette fois, votre auxiliaire; les portes de vos prisons s'ouvriront au besoin devant moi; mon excellent ami le baron m'a donné le talisman magique; je n'aurai qu'à dire, comme dans les *Mille et une Nuits :* Sésame, ouvre-toi!

Le secrétaire s'inclina.

— Je serai aux ordres de monsieur le comte, dit-il.

Raphaël se leva en s'excusant d'avoir détourné Barkman de ses importants travaux.

— Il n'y a point de mal, il n'y a point de mal, dit le conseiller ; on trouve toujours plaisir et avantage à parler aux hommes qui peuvent vous comprendre. Si vous étiez seulement venu demain, je m'en serais retourné à Cassel dans votre équipage. Je vous aurais dit, comme Philoctète à Néoptolème : « Mettez-moi dans quelque coin de votre navire ; jetez-moi où vous voudrez, à la proue, à la poupe, partout où je courrai moins risque d'incommoder vos compagnons ! » Mais j'ai à faire un dépouillement du scoliaste. Adieu, mon cher comte, adieu, et, si vous m'en croyez, mettez-vous à l'étude du grec.

Barkman avait reconduit de Leuthold jusqu'à la porte de sa bibliothèque ; il le salua plusieurs fois de la main et ne rentra qu'après l'avoir vu disparaître.

Les recherches faites à Cassel par le secrétaire furent d'abord sans résultat ; enfin on apprit qu'un vieillard, accompagné d'un jeune homme et d'une jeune fille, avait quitté la ville en se dirigeant vers Münden. M. Worms partit aussitôt et ne tarda pas à découvrir les trois voyageurs, qui s'étaient logés à l'une des plus humbles

hôtelleries des faubourgs. Le soir même, les hommes de la police s'y présentèrent avec un mandat et les y arrêtèrent sans bruit.

VI

LA DÉCOUVERTE

Quelques jours s'écoulèrent après l'arrestation de Kaufman et de ses compagnons, sans rien changer dans la situation respective des différents personnages de notre histoire. Le vieillard, interrogé par Worms, avait répondu avec fermeté. Il justifiait sa présence à Münden par le désir de retrouver un ami dont il avait perdu les traces, et, gardant du reste un silence prudent sur ses projets, il répondait aux questions, mais sans jamais en dépasser les limites, et se disculpait sans rien expliquer. M. Worms se décida à prévenir le comte, qu'il supposait, avec raison, intéressé à cette affaire.

Cependant la captivité avait été funeste à Herman.

Son exaltation maladive s'était transformée en une fièvre délirante qui semblait augmenter d'instant en instant. Tous les efforts de Jorg pour calmer ses transports demeuraient inutiles. La voix du vieillard avait trop de rudesse pour cette organisation délicate. Loin d'endormir la souffrance, elle l'aigrissait. Herman était un de ces hommes-enfants que l'on guérit avec des caresses et des chants. Comme Jean, il devait rester assis aux pieds du maître, la tête appuyée sur sa poitrine et l'âme perpétuellement fortifiée par l'allaitement de l'amour et de la foi. A cette condition, tout rayonnait en lui ; la parole coulait de ses lèvres comme une source harmonieuse, il captivait par cette grâce du bonheur qui fait la force des femmes et des enfants ; mais, une une fois arraché à son soutien, tout vacillait dans son cœur ! Pauvre plante qui pouvait prospérer à l'appui d'un chêne et qui, livrée à elle-même, devenait le jouet de toutes les folles brises.

Assis sur le lit de sa prison, il s'abandonnait aux transports de la fièvre qui le dévorait ; il murmurait des phrases précipitées et confuses ; il voulait se relever, et s'écriait sans cesse :

— Pourquoi nous arrêter ici ? *il* nous attend ! je

veux partir : venez, nous ne *le* retrouverons plus.

Et il demandait sa cape de cuir, sa gourde, son bâton de voyage.

Au pied du lit se tenait Jorg, les bras croisés sur la poitrine, et, près du chevet, le comte de Leuthold, dont la main consultait le pouls du malade.

Profitant d'une des pauses auxquelles la fatigue obligeait ce dernier, Raphaël tâcha de l'apaiser par quelques consolantes paroles; il entra dans ses idées, et, l'engageant à un repos qui pouvait seul lui rendre les forces nécessaires pour se mettre en route, il lui promit que le lendemain il se trouverait mieux, et l'exhorta à la résignation dans l'intérêt même de son impatience.

Soit persuasion, soit accablement, Herman parut se calmer ; il balbutia encore quelques mots entrecoupés, puis tomba dans une somnolence agitée.

De Leuthold quitta la cellule et Jorg le suivit.

— Pardieu ! quand le hasard m'a conduit ce matin chez le directeur de la prison, j'étais loin de m'attendre à vous y rencontrer, dit le comte.

— Je devrai estimer la rencontre heureuse si elle peut hâter la guérison de cet enfant, répliqua Jorg avec son austérité habituelle.

De Leuthold, qui était arrivé devant une fenêtre du corridor donnant sur la cour de l'entrée, s'arrêta comme pour réfléchir.

— Le mal est grave, reprit-il lentement... on peut craindre une encéphalite, outre les accidents nerveux qui peuvent prendre à chaque instant une forme redoutable; il faudrait avant tout agir sur cette folle imagination, la bercer et l'endormir !

— Dieu seul est maître de nos âmes, fit observer Jorg.

— Sans doute, reprit Raphaël avec un peu d'ironie; mais Dieu ne pouvant venir, il faut avoir recours à ses serviteurs. J'y ai pensé ce matin, en vous quittant, et un pasteur de mes amis a promis de visiter aujourd'hui le malade.

Jorg fit un mouvement.

— Nous devons vous savoir gré de l'intention, dit-il; mais les consolations d'un étranger seraient utiles; les croyances de votre ami ne sont point les nôtres; nous ne pourrions nous comprendre.

— Qu'en savez-vous?

— Non, dit Jorg plus vivement, je connais les vulgaires encouragements de ces hommes inspirés par

l'habitude, non par la foi. Ouvriers en consolation, toujours pressés de finir leur tâche, ils appliquent le même remède à toutes les âmes ; leur intervention ne ferait qu'aigrir celle d'Herman.

— Peut-être jugez-vous trop sévèrement celui que je vous annonce , reprit de Leuthold dont les yeux restaient fixés sur la cour d'entrée; quelques instants d'entretien pourront faire évanouir toutes vos préventions, et vous ne voudrez point, en tout cas, lui avoir fait prendre une peine inutile.

— Aussi désirerais-je la lui épargner, dit Jorg, et prévenir une visite sans motif.

— Il est trop tard, interrompit le comte, le voici !

La porte de la cour venait en effet de s'ouvrir, et Müller entra suivi d'un gardien.

Le vieillard, averti par de Leuthold, jeta d'abord, de leur côté, un regard indifférent; mais à la vue du jeune pasteur il tressaillit, s'élança vers la fenêtre, et se penchant pour mieux voir :

— C'est lui ! c'est Rudolphe ! s'écria-t-il éperdu.

— Ainsi, vous le connaissez ? demanda vivement Raphaël.

— Ah ! je veux le voir de plus près, lui parler ! re-

prit le vieillard, qui s'élança vers l'entrée du corridor.

De Leuthold le regarda aller sans quitter l'embrasure à laquelle il s'appuyait ; puis il secoua la tête avec un sourire, et se dirigea vers une porte particulière à laquelle il frappa rapidement trois coups. La porte s'ouvrit aussitôt comme si l'on eût attendu ce signal, laissa passer le comte et se referma silencieusement.

Mais le court espace de temps ainsi employé avait suffi à Jorg pour arriver au parloir où Rudolphe l'attendait. Appelé par le comte, ce dernier croyait venir consoler un prisonnier malade ; à l'aspect de Jorg, il recula avec un cri jusqu'au mur, et ses deux mains s'y appuyèrent.

Un éclair passa sur le visage du vieillard.

— Est-ce toi ? est-ce bien moi ? répéta-t-il l'œil enflammé et les bras en avant.

— Jorg ! répéta Müller éperdu.

— Mon nom... sa voix... balbutia le vieillard.

Et courant à l'époux de Lina, il lui saisit les deux mains, le ramena brusquement vers la lumière et s'écria de nouveau :

— Parle encore, dis que je ne me trompe pas, que

Dieu a fait un miracle pour les ahsvériens, et que Jean le Précurseur leur est rendu ?

— Vous ne vous trompez pas, mon père, dit le jeune pasteur, dont tous les traits s'étaient couverts d'une pâleur mortelle.

Jorg leva les mains au ciel, se découvrit et plia le genou pour prier : mais Müller demeura immobile à la même place.

— Ne veux-tu point remercier Dieu du miracle qui t'a retiré de la tombe? dit le vieillard étonné.

Et, remarquant tout à coup le trouble de Rudolphe :

— Pourquoi rester ainsi muet et tremblant ? continua-t-il ; ma vue n'est-elle donc pour toi qu'une cause d'épouvante? Tu ne réponds rien... tu baisses la tête! Rudolphe, parle, je veux tout savoir... il le faut : parle, parle !

Il s'était relevé, et son visage, un instant épanoui, avait déjà repris son expression sévère. Rudolphe fit un effort.

— Oui, dit-il, avec agitation... Mais avant. . laissez-moi le temps de me reconnaître... Cette rencontre a été si inattendue... et cependant j'aurais dû la prévoir après celle de Cassel...

— Au café de la Concorde! Ainsi tu m'as vu... et tu avais gardé le silence... tu avais fui! Ah! j'essaye en vain de comprendre! Que s'est-il donc passé depuis notre séparation?

— Vous le saurez, dit le pasteur, qui tâchait de reprendre possession de lui-même; vous saurez tout, mon père; mais écoutez-moi sans interruption, avec patience; j'ai besoin que vous soyez indulgent. Ce que j'ai à vous dire devra vous paraître si étrange!...

— J'attends, dit Jorg, les yeux fixés sur Rudolphe.

Ce dernier lui montra une chaise, s'assit et parut se recueillir. Le vieillard demeura debout, les bras croisés. Sa première émotion était déjà calmée; il avait repris son impassibilité. Rudolphe passa plusieurs fois la main sur son front, comme s'il eût voulu retrouver des pensées qui lui échappaient.

— J'ai tant à vous apprendre, reprit-il enfin avec une sorte de désordre, que je cherche en vain ce que je dois dire.

— Dis comment nous avons pu croire à ta mort, quand Dieu t'avait conservé la vie, répondit Jorg; ce naufrage, ce cadavre recueilli par Herman, tout cela n'est-il donc qu'un mensonge?

— Le naufrage fut réel, dit Müller; le cadavre était celui d'un autre. Quelque ressemblance de taille et de vêtements a causé l'erreur.

— Mais toi?...

— Recueilli par miracle dans une barque qui descendait le fleuve, j'arrivai à Münden, où je demeurai plus d'une semaine mourant; enfin, quand je fus hors de danger et que je pus recouvrer mes sens, un numéro de la *Gazette de Leipsick*, tombé sous ma main, me fit connaître l'erreur d'Herman.

— Et tu ne l'as point démentie?

— Je le voulus d'abord; je vous écrivis à Freyberg, où vous deviez rester; quand la lettre y arriva, vous veniez d'en partir; elle me revint un mois après, au moment où, sorti de ma convalescence, je reprenais toutes les joies de la vie.

— Et tu ne te mis point à ma recherche? Tu laissas croire à ceux qui t'aiment que tu étais perdu pour eux; tu les abandonnas volontairement?

Rudolphe baissa les yeux.

— Ah! vous ne pouvez comprendre une telle résolution, Jorg, dit-il plus bas, mais le mois qui venait de s'écouler avait amené tant de changements dans mon

âme ! Ma convalescence s'était écoulée aux *Sennhullen*, chez le major Stankar. Sa bienveillance et celle de sa nièce avaient insensiblement apprivoisé mon humeur sauvage. Celle de Lina surtout avait une tendresse caressante toute nouvelle pour moi. Aucune femme ne m'avait jamais aimé ni comme sœur ni comme mère. Orphelin nourri sans bercements, sans sourire et trempé, dès ma naissance, dans le Styx du devoir, je connaissais pour la première fois cette affection continue de la famille ; je voyais s'entr'ouvrir mille perspectives charmantes : c'était tout un côté de la vie qui se révélait à mes yeux. Celle-ci n'avait été jusqu'alors pour moi qu'un combat, une marche ou un bivac ; il y avait toujours eu l'ennemi à surveiller, le drapeau à défendre !... Maintenant enfin j'étais sorti des rangs, je me retrouvais maître de moi-même, seul, libre, tranquille !... Auparavant je n'avais connu que les passions de l'intelligence, je sentis tout à coup que mon cœur s'ouvrait, que je devenais capable de goûter d'autres plaisirs : mes regards s'abaissèrent du ciel sur le foyer domestique... J'étais homme enfin... j'aimais !

— Ah ! je comprends, dit Jorg, dont le front était devenu de plus en plus sombre ; et ce fut pour mieux

jouir de cet amour que tu renonças à ta mission, que tu laissas s'affermir la croyance à ta mort?...

— Elle seule pouvait me permettre d'épouser Lina, reprit Muller; pour entrer dans cette nouvelle existence d'amour et de paix, il me fallait renoncer à celle que j'avais menée jusqu'alors. Jean le Précurseur avait cessé de vivre; je le laissai dans sa tombe. En échange de sa bruyante mission, j'acceptai l'humble et douce destinée qui m'était offerte, et afin d'être plus sûr du secret, je cachai la vérité au major, à Lina elle-même, et pour tous deux je restai le pauvre et obscur pasteur Rudolphe Müller.

— Ainsi, dit Kaufman, dont le front s'était plissé, tu n'as pas rougi de te renier toi-même, imitant ces lâches qui échappent à la douleur par le suicide : tu as égorgé ta gloire, parce qu'elle te semblait trop lourde à porter.

— Oui, répliqua Rudolphe en s'animant, trop lourde pour qui veut vivre, pour qui attend sa part des bonheurs que Dieu a mis sur la terre. Quand j'acceptai cette mission de précurseur, je ne connaissais pas le sort réservé à l'homme qui s'est voué à une croyance. Je ne savais pas qu'il devenait l'ennemi de tous ceux dont il n'était pas le soutien. Oh! Jorg, vous ne soup-

çonnez point ce que j'ai souffert ! Vivre toujours armé, toujours repoussant le mensonge ou subissant l'injure ! Et, si votre énergie se lasse, si votre foi chancelle, malheur ! car vous ne pouvez plus rentrer dans l'obscurité ! Les disciples sont là qui vous pressent, qui vous tiennent dans leurs mains comme un étendard que l'on porte toujours en avant et aux premiers coups !... Mes dix plus belles années ne se sont-elles pas écoulées ainsi?... pendant dix années, n'ai-je pas dû vivre pour une idée, jamais pour moi ! Enfin, la lassitude est venue, la force m'a manqué...

— Dis le courage, Rudolphe, dis l'honneur !

— Jorg !

— Oui, l'honneur ! car au moment de la bataille tu as abandonné l'armée que tu commandais ! Il te fallait du repos, dis-tu ? Mais, malheureux, qui en donnera aux consciences que tu as ébranlées en renouvelant leur foi ? qui soutiendra toutes ces âmes que tu avais prises à ta charge ? Si Jean le Précurseur est mort, le pasteur Müller n'a-t-il plus de devoirs à remplir ? Quel service rend-il à sa croyance ? depuis qu'il est époux, qu'est devenu le prêtre ? Chacun de nous ne doit-il donc rien à ses frères ? Le soldat combat, le savant découvre, le

médecin guérit, et toi, ministre de Dieu, qui as juré de consacrer tes jours à instruire les hommes et à les consoler, tu crois avoir rempli ta tâche quand tu as trouvé la joie et le repos!

Une rougeur rapide traversa les traits de Rudolphe ; il voulut interrompre le vieillard ; mais celui-ci continua plus vivement :

— Crois-tu donc qu'il n'y ait plus dans le monde de passions à réprimer, de cœurs malades à guérir?... Quand le doute, la douleur et le vice s'étendent partout comme une inondation, toi, qui devrais la combattre, tu prends la fuite!... Et sais-tu, malheureux, quel trouble cette fuite a jeté parmi ceux qui t'avaient pris pour guide? Les plus faibles, privés de conseils, sont retournés aux passions du monde; d'autres ont cru que tu les avais trompés et sont devenus les ennemis de notre foi; Herman enfin, ton disciple préféré, Herman, cet esprit d'ange et ce cœur d'enfant!...

— Eh bien? demanda Rudolphe palpitant.

— Ballotté entre l'espérance et le doute, privé de sa lumière, il est ici mourant!

— Herman! s'écria Müller saisi, ah! je veux le voir!

— Et que lui diras-tu? Que celui en qui il avait mis sa confiance ne la méritait pas? que la cause dont il était le soldat a été trahie par son chef? Ah! laisse-lui plutôt ses illusions jusqu'au dernier instant ; qu'il ne quitte pas la vie, comme Walter, en criant qu'il va chercher la vérité ; comme Rokar et Gorten qui, désespérant de tout, se sont frappés eux-mêmes.

— Ciel !

— Caché ici dans ton bonheur égoïste, tu n'as pas entendu ces douloureux retentissements de ta fuite.

Rudolphe joignit les mains.

— Rokar, Gorten, répéta-t-il avec accablement, quoi !... morts tous deux !

— Penses-tu que ce soient les seuls? reprit Kaufman avec plus de force; dois-tu t'étonner de trouver le deuil dans un camp que tu as déserté? Ah! quoi qu'il arrive, désormais tout cela sera à ta charge. Les désespérés qui meurent et que tu aurais pu consoler, c'est toi qui les tues ; les criminels qui succombent et que tu aurais pu éclairer, c'est toi qui les perds. Dieu te demandera compte de tout le mal que tu pouvais empêcher et de tout le bien que tu pouvais faire.

— Ne dites pas cela ! s'écria Rudolphe, que l'annonce

de tant de malheurs avait jeté hors de lui-même, et qui serrait sur son front ses mains jointes. Pourquoi aurais-je une tâche plus rude que les autres hommes? Pourquoi ne me serait-il point permis, comme à eux, de vivre dans l'obscurité?

Jorg sourit amèrement ; son regard, où brillait une colère contenue, s'appuya sur le mari de Lina avec un dédain sombre.

— Tu le demandes! dit-il lentement ; ne te souviens-tu donc plus de ce que Dieu t'a accordé de faveurs particulières? as-tu déjà oublié où sa bonté est allée te prendre et où elle t'a conduit? Rudolphe, rappelle-toi cette soirée d'hiver où un enfant pleurait seul sur une tombe dans le cimetière de Buweis. Un homme, que Dieu avait amené là pour l'accomplissement de ses desseins, s'arrêta devant cette douleur sincère ; il interrogea longtemps l'enfant, qui était désormais seul au monde ; son cœur fut touché, et, le prenant par le bras, il lui dit : « Viens avec moi, je serai ton père. »

— Et vous l'avez été, Jorg, interrompit Rudolphe, qui saisit la main du vieillard avec attendrissement ; à partir de ce jour, rien ne vous a coûté pour moi : pauvre, vous m'avez ouvert tous les trésors du savoir, qui

ne s'ouvrent habituellement que pour le fils du riche ; vous m'avez enseigné la vérité, vous avez soutenu mes premiers efforts pour la défendre ; vous vous êtes fait humblement le disciple de celui dont vous aviez été le maître... Ah ! je n'ai rien oublié, mon père.

— Prouve-le donc, reprit Jorg avec autorité. Ne rends pas inutile ce qui a été fait pour toi. Rudolphe, je t'ai recueilli tout enfant, dans la misère et dans l'abandon ; aujourd'hui que tu es homme, je viens te chercher dans l'abattement et dans la honte ; je te tends la main en te disant comme autrefois : « Je serai ton père ; veux-tu me suivre ? »

Müller, que le vieillard avait attiré à lui avec une domination mêlée de tendresse, tressaillit et se dégagea.

— Ne me tentez pas, dit-il précipitamment ; ne remettez point en question ce que j'ai décidé avec tant de peine..... Pour rentrer dans la lutte, il faudrait la liberté et la force ; j'aurais besoin de tous mes instants, de toute ma pensée, et ma pensée ni mes instants ne m'appartiennent plus : ils sont à la femme que j'ai choisie. Là est désormais mon devoir, je le sens. Accablez-moi de vos reproches, de votre mépris, je subirai tout avec patience, mais sans rien changer à mes réso-

lutions. L'épitaphe que vous avez écrite sur la tombe de Jean le Précurseur ne sera point effacée.

Jorg n'eut point le temps de répondre. Une sorte de clameur venait de retentir au dehors, un coup de feu partit et fut suivi d'un cri perçant. Le vieillard et Rudolphe tressaillirent au son de cette voix en détresse, et coururent ensemble vers la porte du parloir.

Au moment où ils l'ouvrirent, Herman s'y précipita à demi vêtu, égaré et couvert de sang ; mais il trébucha contre le seuil et tomba à leurs pieds. Tous deux venaient de le relever avec une exclamation de douleur et d'épouvante quand Wilhelmine parut.

— Il a voulu fuir, s'écria-t-elle, je me suis en vain élancée à sa poursuite... la sentinelle de la première cour l'a aperçu et a tiré...

— Un médecin, vite un médecin ! interrompit Müller, qui s'était mis à genoux pour soutenir le blessé et s'efforçait d'arrêter son sang avec un mouchoir.

Mais cet accent connu fit tressaillir Herman jusque dans son agonie ; sa tête flottante se releva, les nuages qui voilaient son regard se dissipèrent, il regarda le jeune pasteur en face et jeta un faible cri.

— Jean ! bégaya-t-il, est-ce bien vrai ?...

Et, avançant les mains comme s'il eût voulu s'assurer de la réalité de l'apparition, il ajouta avec un élan de joie :

— C'est lui... vivant... Ah ! je puis mourir maintenant, la vérité a retrouvé son apôtre.

— La vérité l'a perdu sans retour, dit Jorg dont la douleur ressemblait à l'emportement. Herman, celui auquel tu avais donné le nom de nouveau Christ, a renoncé à sa royauté, à sa foi ; il est ici l'esclave d'une femme !

Les yeux d'Herman s'allumèrent ; il se redressa sur son séant.

— Cela est faux ! s'écria-t-il d'une voix forte. Lui... esclave... traître à la foi ?... Dites qu'il a menti, maître...

Et, voyant que Rudolphe détournait la tête en silence :

— Vous ne répondez pas ? continua-t-il avec saisissement... Serait-il donc vrai ?... Vous, apostat... Ah ! loin de moi, alors... Je ne crois plus à aucun homme, je ne crois plus à Dieu ! Je veux mourir.

Il avait repoussé convulsivement Rudolphe et arraché le mouchoir qui recouvrait sa blessure ; le sang, un instant arrêté, jaillit sur les mains du jeune pasteur

éperdu. Il voulut en vain envelopper Herman dans ses bras ; celui-ci, égaré par le désespoir, ne répondait que par des sanglots et des malédictions ! Müller, enfin vaincu, s'écria qu'il cédait, qu'il reprendrait sa mission ! mais Herman ne pouvait plus l'entendre ; le froid de la mort engourdissait déjà ses sens. Il murmura encore quelques mots inarticulés, poussa un soupir profond et ferma les yeux pour ne plus les rouvrir.

Le moment qui suivit eut quelque chose de terrible et de suprême. Müller, à genoux près du cadavre, qu'il avait laissé retomber, ne pouvait croire encore à une fin si prompte ; Jorg, debout à quelques pas, regardait d'un œil immobile et farouche.

Il s'avança enfin vers le jeune pasteur, lui prit la main, et, le forçant à se relever :

— Il a emporté à Dieu votre promesse, dit-il avec un calme impassible. Herman n'est plus, mais Jean le Précurseur est ressuscité, et c'est à lui de glorifier la mort du premier martyr de notre croyance.

— Vous voudrez bien signer d'abord le procès-verbal qui la constate, dit M. de Worms en paraissant à l'entrée du parloir avec le directeur de la prison, plusieurs gardiens et Raphaël.

— Ah! venez, venez! s'écria Rudolphe à la vue de ce dernier; peut-être tout espoir n'est-il pas perdu.

De Leuthold, qui avait posé la main sur le cœur d'Herman, secoua la tête.

— La blessure était mortelle, dit-il, et les émotions de tout à l'heure en ont hâté l'effet.

— Ainsi on nous écoutait, reprit Kaufman avec mépris.

— Les prisonniers ne peuvent avoir de secret pour nous, fit observer le directeur avec une satisfaction souriante.

— Et d'où vient que nous soyons vos prisonniers? reprit le vieillard plus vivement. De quoi nous accuse-t-on? quel crime avons-nous commis?

— Aucun, interrompit froidement M. Worms.

— Pourquoi nous enlever alors notre liberté?

— Elle va vous être rendue, monsieur. Seulement, l'entrée du Hanovre étant interdite aux prédicateurs ashvériens, vous partirez sur-le-champ; une chaise de poste fermée va vous conduire aux frontières.

— Seul? demanda Kaufman.

— Nous ne voudrions point séparer le maître du disciple, répliqua Worms avec une nuance d'ironie.

Un espoir de joie passa sur les traits du vieillard. Rudolphe fit un mouvement de surprise.

— Ainsi c'est une proscription! s'écria-t-il vivement ; mais qu'ai-je fait, monsieur, pour la mériter? Mon séjour à Münden a-t-il amené quelque désordre? n'y ai-je point vécu dans le silence et la solitude?

— Monsieur Rudolphe Müller pouvait accepter une inaction interdite à Jean le Précurseur, répondit Worms toujours immobile.

— A la bonne heure, interrompit Jorg, ravi d'une mesure qui replaçait le jeune pasteur sous son influence, rien ne manquera à l'église nouvelle! Après le baptême de sang la persécution... nous les accepterons sans fléchir.

— Au moins pourrai-je retourner chez moi avertir ma famille, mes amis? reprit Rudolphe.

— Vous devez partir sur-le-champ, et nul ne doit connaître votre départ, répliqua le secrétaire ; dans un instant la chaise de poste sera ici. Veuillez signer le procès-verbal dressé par monsieur.

A ces mots, il s'approcha du directeur de la prison, qui venait d'écrire l'acte constatant la mort d'Herman. Müller fit un mouvement vers lui ; mais de Leuthold,

qui avait jusqu'alors gardé le silence, l'arrêta par le bras.

— N'essayez ni objections ni prières, dit-il rapidement, les ordres sont formels ; rien ne pourrait les faire changer... Cédez à la nécessité ; vos amis ne vous oublieront pas.

— Mais le major !... mais Lina !... répondit Rudolphe, sur le même ton.

— Ils seront avertis par moi.

— Si je pouvais écrire ?

— Un billet ? soit.

Rudolphe chercha son portefeuille, traça à la hâte, et au crayon, quelques mots sur une feuille qu'il arracha ensuite et glissa au comte.

Worms, occupé de faire signer Jorg, n'avait rien vu.

Le jeune pasteur s'approcha et signa à son tour. Comme il achevait, un gardien entra en annonçant que la chaise de poste était à la porte de la prison.

Müller prit congé de Raphaël par un dernier serrement de main, et monta en voiture avec le vieillard; Wilhelmine, et les affidés de Worms les y avaient précédés; les portières, garnies de verres dépolis, fu-

rent ensuite fermées à clef, et la voiture disparut, suivie de quatre cavaliers.

Le comte la regarda tourner la rue, puis, faisant un signe de tête triomphant, il prit le chemin des Sennhutten.

VII

LA NOUVELLE ÈVE

L'automne était venu ; les ombrages des Sennhutten allaient se dépouillant ; d'épaisses brumes enveloppaient les rives de la Werra, et les veillées commençaient à remplacer les promenades du soir.

Le major, assis près du poêle, dont le ronflement annonçait le retour du froid, paraissait plongé dans une sombre rêverie et continuait à bourrer machinalement, avec le pouce, sa pipe depuis longtemps remplie. Le domestique entra tout à coup portant une lampe.

L'éclat de la lumière arracha le forestier à sa méditation ; il releva la tête en tressaillant et mit la main

devant ses yeux, qu'avait blessés cette lueur subite.

— Qui vous a appelé, que voulez-vous, pourquoi cette lampe?. demanda-t-il coup sur coup, d'un ton de mauvaise humeur.

— C'est l'heure où M. le comte doit arriver, objecta le domestique.

— Qui vous l'a dit?

— Monsieur le major sait qu'il vient tous les soirs.

— Et on vous a ordonné d'allumer?

— Oui, monsieur.

— Madame Dalchid, sans doute?

— Non; madame votre nièce.

Le forestier ne répondit rien; le domestique posa la lampe sur le socle, redressa l'abat-jour et sortit.

Stankar le suivit de l'œil, puis remua la tête d'un air mécontent.

Placé par le comte près de Lina, Andréas lui déplaisait pour cela seul; mais son exactitude ne laissait aucun prétexte de reproches, et, tout en le soupçonnant, le major était condamné à le subir.

Il venait d'allumer enfin sa pipe, qu'il tenait depuis longtemps inutile, lorsque sa nièce entra avec madame Dalchid.

Les trois mois qui venaient de s'écouler n'avaient apporté aucun changement chez cette dernière, mais ils avaient laissé une trace profonde sur le visage de Lina. Non qu'elle fût moins belle, loin de là : ses yeux, entourés d'un cercle bruni, étaient plus doux, et la mate blancheur de ses traits en augmentait encore le charme touchant. Ses cheveux, au lieu de descendre en boucles, comme autrefois, jusque sur le cou, étaient négligemment tordus et relevés par un peigne sans ornements; un châle plié très-court enveloppait sa taille, et sa robe de laine noire tombait jusqu'à terre. C'était à la fois le négligé de la femme qui renonce à elle-même et de la malade que tout soin irrite ou fatigue.

Mais, sans qu'elle le soupçonnât, cet abandon lui donnait je ne sais quel attrait tendre : sa beauté, ainsi dépouillée d'atours, avait quelque chose de plus intime et de plus excitant; elle attirait le regard par sa négligence même.

En la voyant paraître, Stankar ne fut frappé que de sa pâleur.

— Êtes-vous plus souffrante, Lina? demanda-t-il avec inquiétude.

— Non, répliqua Dorothée ; mais je l'ai forcée à rentrer ; l'air du soir est humide et froid.

— Il me soulageait, dit la jeune femme en portant les deux mains à son front brûlant. Ici je me sens étouffée, il me faut de l'air, du mouvement, de la fatigue.

Stankar la regarda.

— Ce qu'il vous faudrait, surtout, ma chère enfant, dit-il, ce sont des distractions.

Madame Dalchid fit un geste de surprise.

— Est-ce bien vous qui dites cela, major ? s'écria-t-elle ; comment, vous seriez une fois de mon avis ?

— Par hasard, répliqua le forestier, parce que vous avez raison.

— Mais alors pourquoi vous opposer aux plaisirs qui se présentent pour ma cousine ? reprit Dorothée ; hier, par exemple, cette promenade en bateau...

— Que lui offrait M. de Leuthold ? interrompit le major.

— C'est vous qui l'avez refusée ! acheva madame Dalchid.

Stankar lâcha une énorme bouffée de tabac et plia les épaules.

— Je n'aime pas les bateaux, dit-il sèchement.

— Vous n'aimez qu'à fumer ! murmura Dorothée d'un ton boudeur et en allant prendre sur un guéridon sa corbeille à ouvrage.

Mais tout à coup elle poussa une exclamation.

— Ah ! votre Bible, Lina ! s'écria-t-elle en retirant un livre du milieu de ses laines à tapisserie.

Lina le saisit vivement.

— Je la croyais perdue, dit-elle.

— Et vous y tenez beaucoup ? demanda Stankar d'un accent marqué.

— Si elle y tient ! répliqua sa cousine : un souvenir de M. de Leuthold... notre meilleur ami !... Croyez-vous que je ne tienne pas aux bracelets qu'il m'a offerts à mon jour de naissance ?... sans compter que la Bible donnée à Lina est un chef-d'œuvre d'élégance ?

— Qui ne s'ouvre jamais ! fit observer le major en posant le doigt avec intention sur le fermoir de vermeil.

— Pourquoi cela ? répliqua Dorothée ; ma cousine a la clef, un vrai bijou ! Montrez-la donc, ma belle, que je force le major à admirer le bon goût de M. de Leuthold.

— Je crains que ce ne soit une prétention inutile,

fit observer Lina avec un sourire embarrassé ; mon oncle est tellement sévère pour le comte...

— Dites injuste, s'écria Dorothée ; oui, injuste, major, je maintiens l'expression. Vous blâmez, de parti pris, tout ce qui vient de M. Raphaël, parce qu'il n'a pas vos opinions.

Un éclair traversa le rude visage du forestier.

— En effet, dit il ironiquement, je ne crois point comme lui que l'homme soit une machine nerveuse destinée seulement à percevoir le plaisir.

— Mon Dieu, major, c'est un philosophe.

— Précisément un de ces philosophes qui font de leur système un hôpital pour leurs vices ! penseurs égoïstes qui se croient forts parce qu'ils sont durs, et pour lesquels la joie des autres n'est qu'un épi à égrener ou une fleur à cueillir ! Ah ! vous avez raison, madame, ces hommes je les hais; car j'ai appris comment leurs sophismes pouvaient égarer des âmes malades ou trop ardentes ; je les méprise, car je connais l'audace hypocrite avec laquelle ils se présentent au foyer d'un ami dans un espoir infâme.

Lina devint plus pâle et ses lèvres tremblèrent, mais Dorothée éclata de rire.

— Allons ! voilà le major comme mon cousin Frédéric, dit-elle ; en vérité je ne conçois point cette persistance à vouloir que le comte vienne ici pour me faire la cour.

Stankar étonné la regarda.

— A vous ? répéta-t-il.

— Mon Dieu ! vous croyez peut-être que je ne comprends pas vos allusions, reprit madame Dalchid qui s'efforça de prendre un air blessé ; comme si les assiduités de M. Raphaël n'étaient pas une chose toute naturelle dans une ville où nous sommes ses plus anciennes connaissances !... Mais vous ne comprenez pas, major, qu'on puisse être aimable !

Stankar ne répondit rien et se remit à fumer.

— En tout cas, reprit Dorothée, ma cousine et moi nous devons nous estimer heureuses d'avoir trouvé quelqu'un pour nous tenir compagnie et nous distraire, pauvres femmes que nous sommes ! abandonnées par ceux qui devraient s'occuper de nous.

Le forestier s'agita sur son fauteuil avec impatience.

— Oui, abandonnées, répéta Dorothée, qui se sentait forte sur ce terrain. Je ne parle pas de M. Dalchid ; il est dans une position particulière...

— En fuite pour banqueroute, dit Stankar à demi-voix; vous appelez cela une position ?

— J'aurais dû dire un malheur, reprit madame Dalchid.

— Son troisième malheur, fit observer le major.

— Soit, continua Dorothée; en tout cas son absence est justifiée; mais celle de mon cousin Rudolphe... ou Jean le Précurseur... puisque c'est son nom de grand homme ! voilà trois mois qu'il est parti.

— Malgré lui, interrompit Stankar, vous le savez...

— Nous le savons par M. Raphaël; car si le hasard ne l'avait conduit à la prison, nous en serions encore aux conjectures. Conçoit-on que mon cousin ait disparu sans écrire? que, depuis son départ, il n'ait donné aucune nouvelle? Un silence de trois mois!...

— Savez-vous si ce silence ne lui est point imposé ?

— Pour moi seule, alors, interrompit Lina avec une vivacité amère ; car partout ailleurs sa parole pénètre librement; l'écho de ses prédications retentit dans toute l'Allemagne; les journaux nous les apportent chaque jour ; et, quand il ne trouve aucun obstacle pour faire parvenir ici l'expression de sa doctrine, il en trouverait pour faire parvenir celle de son amour ?

Vous ne le croyez pas, vous ne pouvez le croire.

Le major secoua les restes de sa pipe d'un air pensif.

— En effet, murmura-t-il... il y a là un mystère... que j'éclaircirai.

— Je le connais, moi, reprit Lina rapidement. Rudolphe a retrouvé là-bas les enivrements de la gloire, et, emporté sur son char de triomphe, il oublie ceux qu'il a laissés derrière lui.

— Non, dit Stankar, mais les devoirs d'un chef de parti sont impérieux et difficiles. Pour soutenir la lutte, il a besoin de tous ses instants, de toute sa réflexion.

— Pourquoi ne m'avoir pas avertie, alors ? s'écria impétueusement la jeune femme ; quand je lui donnai mon âme entière, savais-je que la sienne était déjà enchaînée ailleurs ? que cet amour dans lequel je mettais ma vie n'était pour lui qu'une expérience ? Il fallait donc ne m'offrir le bonheur que comme un prêt passager ! mon cœur eût pris garde ; il eût hésité ! Mais on le laisse sans défiance, et quand il a pris l'habitude d'une affection unique, on la lui retire brusquement !... Oh ! ce changement n'aura point été difficile pour lui,

je le sais; il a trouvé là-bas la fièvre du combat, les applaudissements de la foule ; mais moi, comment ferai-je pour repeupler la solitude que lui seul remplissait ? N'était-ce pas de lui que me venaient toute joie, toute espérance et toute lumière ? Que m'importent les doctrines qu'il défend ? Puisqu'elles nous séparent, je les hais.

— Mon Dieu, il ne faut pas non plus exagérer les choses, reprit Dorothée, qui passait de l'accusation à l'apologie sans s'en apercevoir et seulement pour dire quelque chose ; vous parlez comme une femme, chère belle ; pour nous le cœur est tout ! mais les hommes ont leurs affaires. Si vous aviez vécu dans le monde, vous sauriez qu'un mari ne peut penser à nous qu'à ses heures de loisir, quand il n'a rien de plus pressé. J'étais quelquefois six semaines sans que M. Dalchid eût le temps de me parler... ce qui n'empêchait pas de le citer comme le modèle des maris. Dans sa position nouvelle, Rudolphe ne s'appartient plus.

— Oh ! je le sais, dit Lina avec tristesse, il est désormais la propriété de ses disciples, l'esclave de sa croyance ! Quand on a accepté ces royautés terribles, on ne peut prendre garde aux douleurs de la

famille. Le jour où Jésus reçut le nom de Christ, il dut détourner les yeux des pleurs de sa mère. Je ne puis plus être pour Müller le but de sa vie, mais tout au plus une distraction vulgaire et fugitive : la jeune Allemagne a retrouvé son apôtre, et moi j'ai perdu mon époux.

Elle s'était laissée tomber sur le canapé en se couvrant le visage de ses mains. Madame Dalchid s'approcha pour la consoler et recommencer un réquisitoire contre Rudolphe. Elle devait avouer que sa conduite était sans exemple ! Négliger une femme qui l'adorait, pour une croyance ! c'était d'un égoïsme affreux.

— Après tout, s'écria-t-elle enfin, animée par ses propres paroles, c'est folie de regretter qui nous oublie ; on encourage ainsi l'ingratitude des hommes. Dans l'intérêt de votre dignité, ma belle, je vous engage à rendre indifférence pour indifférence, à vous détacher de Rudolphe, à n'y plus songer, à chercher enfin dans le monde quelque occupation pour votre cœur.

— De grâce, parlons d'autre chose, madame, interrompit Stankar, dont l'impatience, visible depuis quelques instants, devenait de la colère.

— Vous ne voulez pas que je la console? dit Dorothée surprise.

— Non, répliqua le forestier en se levant, j'aime mieux qu'elle souffre.

— Mais c'est affreux, ce que vous dites là, major!

— Soit!

— Lui refuser le seul moyen de guérison!

— Je vous en prie!...

— Non, je le répète? la conduite de M. Rudolphe est inexcusable et il mériterait...

— Par le ciel! ne pourrons-nous laisser ce sujet! interrompit Stankar en frappant contre le poêle sa pipe qui se brisa.

Dorothée recula effrayée.

— Ah! ne vous emportez pas, major, je me tais, je me tais, dit-elle d'une voix émue, dès que l'on ne peut plus accuser même les absents!...

Elle prit une tapisserie dans sa corbeille, approcha sa chaise du guéridon et se mit à travailler en silence.

Lina était demeurée à la même place, tenant son mouchoir sur ses yeux, comme si elle eût voulu échapper à la lumière; le forestier parcourait le parloir d'un pas brusque et inégal. Pendant quelque

temps, on n'entendit que le bruit de ce pas accompagné par le grondement monotone du poêle et les soupirs de la rafale qui glissait sur le vitrage. Enfin, deux coups fermes et rapides furent frappés à la porte d'entrée. Stankar s'arrêta, les femmes relevèrent la tête.

— M. de Leuthold, dit Lina, sans s'en apercevoir, en se parlant à elle-même.

La porte fut ouverte, et l'on entendit un bruit de pas éloigné.

— Peut-être est-ce Frédéric, reprit madame Dalchid à demi-voix ; il avait promis de venir.

Les pas s'étaient arrêtés. Le major et les deux femmes prêtèrent l'oreille avec un sentiment d'attente curieuse.

Mais Lina avait deviné juste, c'était bien le comte à qui Andréas venait d'ouvrir. Il fit trois pas dans le vestibule, s'arrêta pour remettre au domestique son manteau, et après s'être assuré qu'ils étaient seuls :

— Eh bien ? demanda-t-il à voix basse.

— Il y avait une lettre pour *elle*, répliqua Andréas sur le même ton.

— Dans le courrier de ce soir ?

— Oui.

— Donne.

Le domestique fouilla dans son sein et en tira une lettre à Lina, qui portait le timbre de Friberg.

— Encore de lui! murmura Raphaël en y jetant rapidement les yeux et la faisant disparaître.

Andréas tendit les deux mains pour recevoir le manteau; le comte y laissa tomber en même temps une pièce d'or et prit le chemin du parloir.

A la vue du comte, madame Dalchid fit un geste joyeux.

— Ah! ma cousine avait raison, s'écria-t-elle, elle avait reconnu le coup frappé par M. de Leuthold.

Lina rougit, mais Raphaël ne parut point prendre garde à l'indiscrétion de Dorothée et salua tout le monde avec une politesse aisée.

— Je dois des excuses pour me présenter aussi tard, dit il, mais j'ai vainement attendu Frédéric.

— Qui peut donc l'avoir retenu? demanda Lina.

— Je n'ai pu l'arracher au banquet donné par le baron de Remberg.

— Ah! le grand forestier! dit madame Dalchid; j'en ai beaucoup entendu parler; on le dit charmant.

— Un fat! murmura le major qui continuait à se promener de la porte à la fenêtre.

— Comment? reprit Dorothée; mais songez donc que vous parlez de votre supérieur.

— Un joueur, un libertin, ajouta Stankar.

— Mais, major...

— Un ignorant étourdi qui parcourt nos routes en calèche, ne s'arrêtant que pour accepter des fêtes ou pour donner à dîner! qui s'enivre avec ses amis, chante des romances, danse la hongroise, et appelle cela faire l'inspection des forêts du Hanovre!

— Pardon, dit vivement Lina, qui avait voulu interrompre son oncle, vous ignorez sans doute que le baron est ami de M. de Leuthold.

— Nullement, madame, reprit Raphaël en souriant, M. le major doit même savoir que c'est moi qui ai retenu M. de Remberg à ce banquet donné par le club des viveurs.

— Ah! qu'est-ce donc que ce club? demanda Dorothée en coupant un brin de laine avec ses dents pour avoir occasion de les montrer.

— Vous ne le connaissez pas? dit Stankar : c'est un cercle où les jeunes gens les mieux nés se réunis-

sent pour parler de femmes, de vins et de chevaux; une association élégante dans laquelle on met en commun ses ridicules et ses vices, et dont M. le comte est président.

Lina fit, pour arrêter son oncle, un geste de prière qui fut aperçu de Raphaël.

— Laissez, dit-il tranquillement; M. le major n'est point causeur, et quand il veut bien me parler, même à la troisième personne, c'est un honneur dont je suis toujours reconnaissant. Il est trop vrai qu'on m'a nommé président d'une réunion de fous...

— Furieux parfois, fit observer Stankar; M. de Leuthold doit le savoir mieux que personne, lui qui a dû répondre l'autre jour à la provocation du colonel Ervin.

Cette fois, le calme du comte parut ébranlé. Il croyait la querelle, à laquelle le major venait de faire allusion, complétement ignorée, et son regard se reporta avec inquiétude de l'oncle à la nièce.

Celle-ci remarqua ce mouvement de trouble.

— Se pourrait-il ?... Vous vous êtes battu ? reprit-elle vivement.

— Et M. de Leuthold a prouvé qu'il ne maniait pas

moins habilement l'épée que la parole, répondit le forestier.

— Mais la cause de ce duel ?

Raphaël baissa les yeux ; Stankar lui jeta un regard ironiquement triomphant.

— Je ne sais si je puis me permettre de répéter les bruits répandus, dit-il avec une hésitation jouée ; monsieur le comte pourrait m'accuser encore de prévention.

— Ah ! quelque rivalité d'amour ! je parie, s'écria madame Dalchid.

— Ce n'est pas moi qui l'ai dit, fit observer le major.

— Ainsi, j'ai deviné ! Et nomme-t-on l'objet du débat?

— On a parlé de la signora Lorzi.

— Quoi ! cette cantatrice italienne ?

— C'est impossible ! interrompit Lina, qui depuis le premier mot prononcé par le major, tenait les yeux attachés sur Raphaël ; n'est-ce pas, monsieur le comte, que c'est impossible ?

De Leuthold s'était déjà remis.

— Pourquoi donc, madame ? dit-il en souriant ; le major ne vient-il pas de vous l'assurer?

— Mais s'il a été trompé, reprit-elle plus vivement, qui vous empêche de rectifier une erreur honteuse?...

Raphaël la regarda fixement.

— Je préfère l'entretenir, dit-il sérieusement.

— Et dans quel but, monsieur ?

— En effet, ajouta Dorothée, je ne puis comprendre...

— Le colonel Ervin avait insulté une femme, reprit de Leuthold qui appuya avec intention... peu importe laquelle !... je ne pouvais, je ne devais pas le souffrir. Cette femme... le public a cru la reconnaître ; il a nommé la signora Lorzi, à qui cette supposition ne peut nuire ; dois-je, pour me défendre, reporter ailleurs les soupçons, mêler à cette querelle un nom pur et respecté ?

Lina et Dorothée firent un mouvement : Stankar, qui avait compris l'intention, s'arrêta stupéfait.

Ce fut au tour du comte de lui lancer un regard ironique.

— Alors, je conçois, dit madame Dalchid, qui faisait tous ses efforts pour jouer l'embarras... ce n'est pas la signora....

— Ai-je dit cela ? reprit Raphaël légèrement ; la signora est charmante, et je suis, vous le savez, adorateur de toute beauté. Pourquoi supposer un but sérieux aux actes de ma vie ? Vous devez me connaître assez

pour savoir que je suis un de ces sybarites qui n'aiment les roses que pour les effeuiller. N'est-ce pas ainsi que vous l'entendez, major ? Si j'ai exposé ma poitrine à une épée, ce ne peut être que par égoïsme, par caprice ! J'ai voulu, sans doute, goûter à l'émotion du danger ! J'aurai ambitionné la honteuse renommée que donne un duel heureux ?

— Ah ! que dites-vous ? interrompit Dorothée.

— Ce que tout le monde doit vous répéter, continua Raphaël, dont l'accent passait par une gradation insensible de l'indifférence à l'émotion ; il y a des destinées faites ainsi : la foule vous a donné un rôle, supposé un caractère, et elle ne veut pas croire que vous en puissiez sortir. Je tomberais, comme Carl Sand, en frappant un agent de tyrannie que tous répéteraient que je suis mort pour une courtisane. Cela est triste, mais qu'y faire ? Il faut subir sa célébrité et accepter malgré soi la gloire qui vous calomnie.

— Ah ! vous avez raison ! dit Lina émue, les hommes louent et condamnent ainsi ! Ils ne demandent de preuves que pour le bien.

Stankar croisa les bras avec une sourde rage ; il avait espéré nuire à de Leuthold et il venait de le servir.

Grâce à l'infernale adresse de cet homme, l'accusation s'était transformée en un nouveau moyen de séduction. Ce duel, soutenu pour une fille perdue, il avait réussi à en faire un témoignage d'amour pour Lina !

Le forestier demeura quelque temps immobile devant le poêle, délibérant sur ce qu'il devait faire. Depuis le départ de Rudolphe, rien ne lui avait échappé. Il s'était aperçu des progrès successifs du comte dans l'esprit de sa nièce ; il l'avait vu glisser d'abord derrière l'image du mari pleuré, devenir l'interlocuteur obligé de toutes les tristesses, communiquer d'abord le doute, puis l'aigreur à cette âme suppliante, et s'offrir enfin pour consolateur des peines dont il avait été le confident.

A la vérité, tout semblait favoriser son projet. L'inexplicable silence de Rudolphe depuis son départ ne justifiait que trop bien l'irritation de Lina. Le major avait su que le nouveau réformateur, reconduit d'abord sur le territoire de Hesse-Darmstadt, y avait été confié à de nouveaux gardiens qui l'avaient remis à la police de la Bavière, et qu'il était arrivé ainsi en Saxe, où on l'avait rendu à la liberté, aucune mesure n'ayant été prise dans ce dernier pays contre les ahsvériens. Là grâce aux soins de Jorg et des disciples avertis par lui

la réapparition de Jean le Précurseur avait été partout annoncée. L'étonnement et la joie qu'elle causa parmi les initiés de la nouvelle doctrine les attira en foule à Freiberg. Rudolphe y reprit ses prédications, et il sembla que son absence avait donné plus d'autorité à sa parole. On l'écoutait avec cette complaisance joyeuse et passionnée que nous montrons à ceux dont nous avons regretté la perte et que le hasard nous rend contre toute espérance. Pour les plus ignorants surtout, cette violation apparente des lois naturelles avait semblé une consécration de son apostolat ; elle constatait l'intervention divine et ajoutait aux attirements d'une doctrine séduisante toutes les fascinations du prodige. Ce n'était plus seulement l'homme inspiré par l'Évangile et la raison, mais le prophète relevé par Dieu du fond de sa tombe pour annoncer une régénération religieuse.

Échauffé malgré lui par le succès et emporté au courant de l'enthousiasme qu'il fait naître, Rudolphe avait-il réellement oublié Münden, comme son silence semblait l'annoncer ? Tel était le problème à résoudre pour le forestier. Comme Lina, il avait douté, mais sans jamais désespérer comme elle. Il repassait de

nouveau dans son esprit toutes les raisons qui pouvaient le faire craindre ou espérer, et il était plongé dans une sombre méditation lorsque Andréas entra en lui annonçant qu'un garde désirait le voir.

Le major parut d'abord hésiter ; mais, au nom de celui qui le demandait, il laissa échapper une exclamation de joie et quitta vivement le salon.

Resté seul avec madame Dalchid et sa cousine, le comte parut tout à coup se réveiller et annonça à la première que M. de Ramberg partait le soir même pour Vienne, et avait fait demander ses lettres. Dorothée, qui, comme toutes les femmes du monde, avait une correspondance fort étendue, monta aussitôt chez elle pour écrire quelques réponses dont elle voulait charger le grand forestier, et Raphaël se trouva seul avec Lina.

Elle ne s'aperçut du départ de sa cousine qu'au soupir de soulagement poussé par le comte. Elle regarda autour d'elle un peu troublée.

— Je puis donc enfin vous parler ! dit de Leuthold d'une voix basse mais animée.

— Qu'avez-vous à me dire, monsieur le comte ? demanda la jeune femme inquiète.

— Pouvez-vous l'ignorer, reprit-il en se rapprochant, et mes lettres ne vous ont-elles pas suffisamment instruite?...

Lina voulut se lever.

Il la retint d'un geste.

— De grâce, ne m'enviez pas ce moment désiré! s'écria-t-il; je l'attends en vain depuis si longtemps!... car le major est toujours là.

— Ah ! je dois l'en remercier, dit la jeune femme à demi-voix.

— Pourquoi? reprit Raphaël tendrement; que pouvez-vous craindre? Lorsque dans une heure d'épanchement j'ai laissé mon cœur s'ouvrir et que mon secret m'est échappé malgré moi, ne vous ai-je point dit que je n'espérais rien, que je ne demandais rien?... rien que votre amitié !

— Oui, répondit Lina, dont les yeux n'osaient se lever, mais, sans vous en apercevoir vous-même, vous avez bientôt demandé davantage? Je ne puis accepter plus longtemps, monsieur le comte, une amitié sans calme et sans sécurité. Ces lettres que vous m'écrivez, auxquelles j'ai eu la faiblesse de répondre, ces lettres, je ne veux plus les recevoir!

— Que dites-vous?

— Non, elles sont pour moi chaque jour un nouveau sujet de terreur. Lorsque les yeux de mon oncle s'arrêtent sur cette Bible que vous avez faite dépositaire d'une correspondance imprudente, je sens mon cœur trembler et défaillir.

— Mais qu'avez-vous à redouter?

— Tout, monsieur le comte! Ah! vous ne savez pas ce qu'il y a de troubles et de remords pour une femme dans ces actions qu'elle voudrait croire innocentes, et qu'elle sent coupables au mystère dont il faut les entourer; dans ces demi-fautes qui la rendent moins pure à ses propres yeux! Depuis que j'ai lu cet aveu, auquel je n'ose penser sans rougir, j'ai perdu le repos et le contentement de moi-même; il me semble que mon cœur est à jour, que chacun peut y lire. Je prête une intention à tous les regards qui s'arrêtent sur moi; je cherche un sens caché à toutes les paroles; votre nom prononcé me fait tressaillir! Monsieur le comte, songez que le monde ne croit jamais le mal à demi. Un hasard, une seule imprudence peuvent me perdre! Vos assiduités ont été déjà remarquées.

— Qui vous le fait penser?

— Je n'en veux pour preuve que ce duel auquel mon oncle a fait allusion tout à l'heure, et dont j'ai compris que j'étais la cause !... O mon Dieu ! le colonel Ervin aurait-il soupçonné ?...

— Rien, interrompit vivement Raphaël ; le colonel Ervin n'a eu d'autre tort que de parler de vous avec trop d'admiration, madame. et, bien que je n'aie point le droit d'être jaloux, je n'ai pu le supporter.

— Quelle que soit la cause de la querelle, mon nom y a été mêlé, reprit Lina avec effort, et désormais le seul moyen de prévenir les interprétations injurieuses est de nous voir plus rarement.

De Leuthold recula.

— Que dites-vous ? s'écria-t-il. C'est impossible, madame !... Vous ne m'ôterez pas mon seul bonheur ! Que vous importe que je sois là, que je vous dise mon amour ? Lina, je vous en conjure, écoutez-moi comme un fou, par bonté, par compassion, sans croire à mes paroles. Vous n'avez pas à les redouter puisqu'elles ne troublent point votre âme.

— Qu'en savez-vous ? balbutia-t-elle d'une voix étouffée et en cachant son visage sur ses genoux.

Raphaël joignit les mains.

— Quoi! vous aussi! reprit-il éperdu... Oh! s'il était vrai!... Oh! dites-moi que j'ai bien entendu, Lina!

— Eh bien, oui! reprit-elle avec un entraînement égaré, votre passion m'agite. Sans la partager, je me sens troublée; vos paroles me jettent dans je ne sais quelle douleur mêlée de doute, d'amertume; c'est comme une fièvre qui brûle mes veines! Il me semble par instant que mon âme, dominée par la vôtre, s'indigne de cet esclavage. Par pitié! ne prolongez pas ces convulsions de ma conscience. Monsieur le comte, c'est vous que j'implore contre vous-même; s'il est vrai que vous m'aimiez, soyez généreux, et aidez-moi à retrouver le repos!

Lina s'arrêta suffoquée par les larmes. De Leuthold, qui s'était agenouillé sur le tabouret placé à ses pieds, prit ses mains, qu'il pressa avec passion sur ses lèvres.

— Le repos! répéta-t-il de cet accent mélodieux et enivrant dont il possédait le don funeste; ah! vous l'auriez retrouvé depuis longtemps, Lina, si vous aviez voulu m'entendre. Ces agitations qui vous effrayent ne sont que les révoltes d'un cœur qui aspire au bonheur,

qui se sent le droit de le connaître et dont vous n'écoutez point les cris !

— Taisez-vous, taisez-vous, bégaya la jeune femme qui se débattait sous une sorte de fascination... Quand vous me parlez... mon esprit demeure étourdi... je ne trouve rien à vous répondre... et cependant... je ne veux pas vous croire !

Raphaël rapprocha de son cœur les mains de Lina.

— Ah ! vous ne savez pas combien je vous aime ! dit-il d'une voix ardente et basse. Quand je suis là, près de vous, quand je sens sur moi votre regard, quand votre haleine m'effleure, toute ma raison me quitte... Pourquoi vouloir m'échapper ! O mon Dieu ! que ne puis-je vous faire partager mon trouble ! Lina ! Lina ! pourquoi repousser le bonheur ?

Il l'avait attirée dans ses bras, et ses lèvres effleuraient les cheveux de la jeune femme. Celle-ci voulut se rejeter en arrière et se trouva livrée à ses baisers. Mais tout à coup elle poussa un cri, se dégagea par un effort violent et se releva éperdue ! Ses regards venaient de rencontrer le portrait de Rudolphe, suspendu au mur !

Elle le montra au comte avec un geste égaré.

De Leuthold serra les lèvres et devint pâle de colère.

— Il nous voit ! bégaya Lina avec épouvante.

— Et vous tremblez ? reprit le comte, dont le désappointement rendait l'accent amer ; mais savez-vous s'il aurait le droit de vous adresser des reproches ? s'il ne vous a point donné l'exemple le premier du changement ? si vous n'êtes pas enfin sacrifiée par lui ?

— Moi ! répéta-t-elle saisie.

Le comte se releva,

— Je me suis tu jusqu'à ce jour, dit-il sérieusement ; je craignais pour vous une de ces douleurs qui humilient. J'aurais voulu ne vous devoir qu'à l'amour ; mais, si le souvenir des liens qui vous attachent à Rudolphe est seul à vous retenir, ne vous en inquiétez point, madame, car lui-même les a brisés.

— Qui vous l'a dit ? s'écria Lina.

— J'ai vu ! répliqua le comte avec énergie.

Et, comme la jeune femme le regardait sans avoir l'air de comprendre :

— Oui, continua-t-il plus vivement, Müller n'a point oublié tout le monde en quittant Münden ; s'il n'a pas trouvé le temps de vous écrire, une autre femme a été plus heureuse.

— La preuve! monsieur le comte, la preuve !

— La voici.

Raphaël avait fouillé dans son portefeuille et il présenta le billet remis par Rudolphe au moment de son départ. Écrit au crayon et à demi effacé, il ne contenait que ces mots :

« On me force à partir, mais je t'attends... Un fatal secret a longtemps pesé sur nous ; des liens antérieurs... de cruels devoirs... tu sauras tout. Je ne te fais aujourd'hui qu'une prière, c'est de ne point douter de mon amour.

» Rejoins-moi sur la frontière de l'électorat, et rien dans l'avenir ne pourra nous séparer ! »

Lina relut deux fois ce billet : c'était l'écriture de Rudolphe, elle ne pouvait la méconnaître, et cependant elle doutait.

— A quelle femme cette lettre était-elle adressée ? demanda-t-elle enfin.

— Ne le savez-vous pas? répliqua Raphaël. Les journaux, qui vous ont appris les courses triomphantes de Jorg et de Rudolphe, ne vous ont-ils pas également parlé de la jeune fille qui les suivait ?

Lina porta la main à son front. Elle se rappelait,

en effet, avoir lu quelques insinuations railleuses au sujet d'une nouvelle Madeleine attachée aux pas du Précurseur. Ce fut pour elle comme une lumière subite et complète. Ainsi s'expliquaient les absences de Rudolphe, ses préoccupations avant son départ, et ce silence obstiné qu'il avait gardé depuis! Son oubli n'était même point justifié par le dévouement à une croyance, ce n'était qu'une trahison lâche et vulgaire!

Raphaël avait bien prévu l'effet d'une pareille révélation. La douleur de Lina ne s'exprima, au premier instant, que par des larmes; mais bientôt vinrent les reproches et les plaintes indignées. De Leuthold les exalta en s'y associant et en opposant à l'odieux oubli de Rudolphe tout ce que la passion peut avoir de plus soumis et de plus tendre. Tandis que sa parole vibrante étourdissait Lina, son esprit assistait, pour ainsi dire, à ces efforts en spectateur désintéressé; il les conseillait, les dirigeait et mesurait tranquillement les progrès de la fascination; car, après la compassion sympathique, étaient venues les consolations plus tendres, puis les protestations ardentes, les prières déjà tentées! Lina, brisée par tant d'émotions et ballottée entre le ressentiment et les révoltes de sa conscience, continuait à se

défendre comme ces soldats qui combattent par honneur, mais qui ont perdu l'espérance de la victoire. Elle ne se révoltait plus, elle ne commandait plus, elle priait avec larmes, et de Leuthold, qui la tenait palpitante entre ses bras, s'efforçait de rencontrer ses lèvres !...

Tout à coup la voix du major se fit entendre à la porte du parloir ! La jeune femme n'eut que le temps de repousser le comte, qui se retourna avec rage. Le forestier venait de paraître sur le seuil.

VIII

LES DEUX LETTRES

L'entrée du major avait été si prompte et le trouble de Lina était si visible, qu'il dut deviner une partie de ce qui venait de se passer ; mais il ne laissa rien paraître. Arrêté près de la porte, il regarda de Leuthold, qui détourna la tête, et Lina, dont les yeux se baissèrent

avec effroi ; puis, s'avançant vers cette dernière, à qui il présenta un papier, il lui dit avec émotion et simplicité :

— Une lettre de Rudolphe.

L'effet fut aussi prompt que puissant. De Leuthold fit un geste de saisissement et d'épouvante ; Lina se leva d'un élan.

— De Rudolphe ? répéta-t-elle.

Et sa main hésitait à s'avancer pour la prendre. Stankar la regarda fixement.

— Craignez-vous de la lire ? demanda-t-il avec une sorte d'anxiété.

Lina la saisit et déchira l'enveloppe. Le comte, un instant étourdi, se leva à son tour.

— C'est étrange ! dit-il vivement ; le courrier n'arrive point d'habitude à cette heure.

— Aussi n'est-ce point lui qui a apporté la lettre, répliqua Stankar.

— Comment ?

— Un de mes gardes forestiers est allé la chercher à Freiberg.

De Leuthold ne put retenir un geste de désappointement.

— J'étais certain qu'il y avait au fond de toute cette affaire quelque trahison, reprit Stankar, l'œil attaché sur le comte. Rudolphe a écrit plusieurs fois et n'a reçu aucune de nos lettres : son inquiétude n'était pas moindre que la nôtre. Du reste, il doit tout expliquer.

— Oui, dit Lina, qui parcourait le papier d'un œil avide, il s'étonne de notre silence comme nous nous étonnions du sien... Il ne peut, dit-il, le supporter plus longtemps... Il a fait solliciter l'autorisation de venir me reprendre à Münden.

— Et il l'a obtenue? demanda Raphaël.

— Un sauf-conduit lui a été accordé, dit Lina, qui continuait à lire ; il arrive dans quelques jours.

Les deux exclamations poussées par le major et par Raphaël se confondirent; mais l'une était de dépit, l'autre de joie.

— Ici dans quelques jours, répéta Stankar; je ne crains plus rien alors. Avec lui, Lina, reviendra votre bonheur et votre calme.

— Dieu le veuille! dit la jeune femme, chez qui la lettre de Müller avait réveillé l'espérance; ah! s'il pouvait se justifier!

Elle appuya les deux mains sur son cœur comme

pour en comprimer les battements, s'excusa par un geste silencieux et sortit.

— Oui, va relire ta lettre, dit Stankar en la suivant d'un regard souriant, elle t'aura bientôt persuadée !

Et, se tournant vers de Leuthold :

— J'écris à Rudolphe, dit-il ironiquement ; monsieur le comte n'aurait-il rien à faire dire à un ami si cher?

— Dites qu'il se hâte, monsieur le major, répondit Raphaël sur le même ton.

Tous deux se saluèrent, et le comte sortit. Mais à peine hors du seuil, le sourire qu'il avait sur les lèvres s'effaça et fit place à l'expression d'une impatiente rage. La victoire lui échappait encore! Tout allait s'expliquer à l'arrivée de Rudolphe, et l'autorité acquise sur Lina devait nécessairement faire place au mépris, à la haine! Ainsi tant d'efforts se trouveraient perdus, tant de soins resteraient inutiles ! Raphaël ne pouvait accepter un si humiliant mécompte. A tout prix, il fallait qu'il réussît ; son orgueil y était intéressé autant que sa passion. Enflammé par les obstacles, irrité de ses désappointements successifs, aigri contre le major et contre Lina elle-même, il résolut de tout hasarder et d'imiter ces généraux qui, voyant leur

défaite assurée, tentent un dernier coup d'audace. Pour cela, seulement, il fallait tromper la surveillance du major et l'éloigner des Sennhutten. Le grand forestier en avait fourni le moyen à Raphaël ; il ne comptait l'employer que plus tard ; mais le temps pressait ; Rudolphe revenait dans quelques jours, et Lina lui échappait à jamais si elle n'était déjà à lui !

La décision du comte fut aussitôt prise. Il était arrivé à l'antichambre, où Andréas accourut pour lui remettre son manteau ; il l'attira dans le coin le plus obscur, et, lui remettant un papier :

— Tout à l'heure, dit-il tout bas, cette dépêche au major, de la part du grand forestier.

Andréas ne put répondre que par un signe ; la voix de Wrangel venait de se faire entendre. Il arrivait par le jardin avec Stankar, qu'il avait rencontré en chemin. Sa parole était plus haute que d'habitude, son œil plus animé, et il était aisé de voir qu'il sortait d'un banquet où les toasts avaient été nombreux.

A la vue du comte, qui tenait son manteau, il s'écria :

— Vous ne partez point sitôt, Raphaël ! il est à peine neuf heures. Rentrez, j'ai mille choses à vous raconter.

— Demain ! répondit le comte, qui fit un pas vers la porte.

— Non, reprit le conseiller, je veux que nous sortions ensemble. — Voyons, major, aidez-moi donc à e retenir.

— Ma nièce est occupée, fit observer Stankar avec intention, et je crains que ma compagnie ne soit un attrait insuffisant pour monsieur le comte.

De Leuthold remit son manteau à Andréas.

— Dès que le major en fait une question personnelle, dit-il avec un peu de hauteur, je tiens à lui prouver que mon départ n'est pas une fuite...

— A la bonne heure ! s'écria Wrangel, qui passa un bras sous celui du comte et l'entraîna au salon ; j'ai, d'ailleurs, besoin de votre témoignage près du major ; il ne veut pas croire que l'on a parlé de lui au banquet et que le grand forestier a fait son éloge.

— C'est pourtant la vérité, répliqua de Leuthold ; il a déclaré que M. Stankar était le meilleur conservateur des forêts du royaume.

— La, vous voyez ! s'écria Frédéric, ce sont les propres paroles du baron de Remberg.

— Eh bien, le baron a menti, répliqua froidement le major.

— Comment ! reprit Wrangel étonné ; diable ! savez-vous que cela n'est point poli, major ; ce cher baron vante vos bons services, et vous l'accusez de mentir !

— Parce qu'il n'a pu les apprécier.

— C'est possible ; mais il est censé le pouvoir, en sa qualité de grand forestier, et il n'en faut pas davantage pour votre avancement ; car vous aurez de l'avancement, cher monsieur ; c'est convenu, je vous ai recommandé.

— Vous ?

— Pour la première direction vacante, continua Frédéric, qui s'éventait avec son chapeau. Je vous aurais même présenté au baron s'il n'avait quitté Münden en sortant de table. Mais, avant de partir, il a voulu nous faire ses adieux ; il a envoyé chercher une caisse de vins de France ; on a chanté, porté des toasts, et chacun, comme dit notre grand romancier Tieck, *s'est abreuvé de ce soleil liquide*.

— Et, pour votre part, je vois que vous ne vous êtes pas tenu à l'ombre, dit ironiquement Stankar.

— Quand j'ai quitté la table, fit observer Raphaël, le baron avait déjà la tête échauffée.

— Oh ! ce n'était rien, reprit Frédéric ; il fallait le voir après le vin de France ! il nous a fait la biographie de toutes les jolies femmes du royaume ; on eût cru entendre le Décaméron de l'Allemagne ! Aussi lui avons-nous conseillé de publier ces curieuses chroniques sous le titre de *Martyrologe du Mariage*. Il y avait une histoire pour chaque ville.

— Et la nôtre n'aura sans doute point été épargnée ? demanda le major avec une expression de curiosité qui ne pouvait voiler entièrement celle du mépris.

— Je vous en réponds ! dit Wrangel en riant : il nous a raconté une certaine histoire de présidente... Mais cela ne peut se dire qu'au dessert, entre jeunes gens.

— Et c'est tout ?

— Tout... Ah ! c'est-à-dire, vous me rappelez... il y en a une autre... Oui, c'est bien à Münden ou à Goslar... Du reste, vous pourrez probablement en deviner le héros et la victime ; car ce doit être un de vos confrères.

Le major dressa la tête.

— Voici ce que c'est, continua Frédéric que le vin rendait encore plus bavard que d'habitude. Figurez-vous, mon cher forestier, qu'il s'agit d'un jeune homme, le baron ne l'a pas nommé... d'un jeune homme amoureux pour le moment d'une femme charmante... qu'il n'a pas nommée davantage... et qui en est aimé.

— Mais je ne vois rien là de bien intéressant, fit observer de Leuthold, qui commençait à devenir inquiet.

— Attendez ! attendez ! interrompit Frédéric en élevant la voix et faisant beaucoup de mouvement, comme un homme ravi de ce qui lui reste à dire ; la femme charmante a un mari...

Stankar devint attentif.

— Je dis un mari, reprit Wrangel, parce que c'est l'éternel ennemi ; mais peut-être s'agit-il d'un père, d'un tuteur... le baron ne s'est pas expliqué ; en tout cas, il y a dans l'affaire un de ces tyrans légitimes auxquels la loi accorde le droit d'être insupportables impunément ; or, il faut l'éloigner...

Raphaël, dont l'inquiétude croissait, voulut s'approcher de Frédéric ; mais Stankar le tenait sous son regard, et rendait tout avertissement impossible.

— Par bonheur, ajouta Wrangel, le tyran en ques-

tion est employé dans l'administration des forêts. Je ne sais quel est son grade : le baron a voulu rester discret jusqu'au bout; mais toujours est-il qu'en sa qualité de grand forestier, il peut lui donner des ordres, et qu'il lui a fait expédier celui de se rendre aux exploitations du Hartz.

De Leuthold ne put réprimer un mouvement de dépit.

— C'est drôle, n'est-ce pas? reprit Frédéric, qui se méprit sur le geste; la hiérarchie administrative tournant au profit de la galanterie! Que dites-vous du moyen, major?

— Je le trouve digne de celui qui l'emploie et de celui qui le fournit, répliqua Stankar de plus en plus sérieux.

Raphaël sentit que tout son plan était renversé; et il faisait un pas vers la porte pour prévenir Andréas, quand celui-ci parut sur le seuil, la dépêche à la main. Le comte voulut l'arrêter d'un signe, mais le major se retourna en demandant ce que c'était.

— Pardon, balbutia le domestique, les yeux fixés sur Raphaël sans pouvoir deviner ce qui s'était passé; c'est une lettre... que l'on vient de me remettre... pour M. le major.

— De quelle part?

— De la part du grand forestier.

Le comte se mordit les lèvres avec rage; mais Stankar avait saisi vivement la dépêche, et fit signe à Andréas de sortir.

Frédéric fut frappé de son trouble.

— Du grand forestier? répéta-t-il involontairement. Comment! est-ce que... par hasard...?

Son regard alla interroger le comte, qui répondit par un signe imperceptible; Wrangel fit un haut-le-corps; tout s'expliquait pour lui! L'importun à éloigner était le major; l'amant, Raphaël, et la femme subjuguée, madame Dalchid.

Il se frappe le front pour se reprocher de n'avoir point tout deviné.

Cependant Stankar avait brisé l'enveloppe de la dépêche et en prenait connaissance. Arrivé à l'ordre de départ pour le Hartz, ses mains se crispèrent; Raphaël et Frédéric échangèrent un regard; celui du premier était un reproche, celui du second une excuse humiliée; mais il parut se raviser tout à coup, et rassura le comte par un geste.

Le major, qui avait achevé la dépêche, releva la

tête et regarda alternativement les deux jeunes gens. Raphaël avait repris sa tranquillité apparente, et Frédéric tâchait de se donner un air dégagé.

Stankar s'avança vers lui.

— Ne disiez-vous point tout à l'heure, monsieur de Wrangel, que vous désiriez connaître le mari, le père ou le tuteur auquel l'ordre du baron devait être adressé?

— Moi, répondit Frédéric résolûment, j'ai dit que *j'aurais désiré*... mais, malheureusement, la chose est impossible... l'ordre n'a pas été envoyé.

— Vous en êtes sûr?

— Parfaitement sûr, major, et c'est là le plus curieux de l'histoire; car cette lettre est venue m'empêcher de l'achever... Figurez-vous que le baron s'est mal expliqué, ou que son secrétaire l'a mal compris, et que la dépêche, au lieu d'être expédiée au mari en question, l'a été à un de ses confrères.

Stankar et de Leuthold firent un mouvement de surprise.

— Et c'est le grand forestier qui vous l'a dit? demanda le premier.

— Lui-même. C'est là le piquant. Concevez-vous

ce pauvre amant qui se figure trouver la place libre et qui va se rencontrer nez à nez avec son jaloux? Ah! ah! ah!

— C'est fort original, dit Raphaël, qui parut s'associer au rire de Wrangel.

— C'est-à-dire que c'est merveilleux, mon bon; voyez-vous une erreur d'adresse qui tourne au profit de la morale! Que l'on nie après cela l'action de la Providence!

De Leuthold le remercia par un regard qui semblait dire : « Je ne vous croyais pas tant de présence d'esprit, » tandis que celui de Frédéric semblait répondre : « C'est l'effet du vin de France. » La vérité était que le ton naturel du conseiller avait dérouté le major; il s'en aperçut et voulut appuyer en hasardant quelques plaisanteries sur la victime du quiproquo; Stankar l'arrêta court en lui montrant la dépêche.

— Quoi! c'est à vous, major? s'écria le jeune conseiller de l'air le plus étonné. Pardieu! voilà une histoire à ajouter aux *Mille et une Nuits!* Comment! au moment même où je vous raconte...? et c'est bien un ordre pour le Hartz?

— Un ordre précis.

— Décidément la Providence s'amuse, dit Raphaël.

— C'est à ne pas croire, reprit Wrangel. Montrez-moi donc l'ordre, major... j'ai besoin de voir... C'est, pardieu ! bien cela ! mais il faut réclamer près du baron.

— N'avez-vous pas dit qu'il venait de partir ?

— Ah ! diable ! c'est juste ; alors il faut lui écrire et attendre la réponse.

— Sa dépêche recommande de se hâter, et je dois quitter Münden ce soir même.

— Comment ! vous, major ? interrompit Dorothée qui venait d'entrer.

— Moi, répondit Stankar.

— Mais vous ne pouvez partir ainsi à l'improviste... sans préparatifs !...

— Il le faut, dit le forestier, qui paraissait avoir pris une subite résolution ; pour le moment, mon portefeuille et ma bourse me suffisent ; le reste me rejoindra dans le Hartz.

Madame Dalchid poussa une douzaine d'exclamations entremêlées de demandes et d'objections. Qu'allait faire le major loin de Münden ? Ne pouvait-il retarder son départ au moins jusqu'au lendemain ? Que deviendrait-elle seule aux Sennhutten, avec sa cousine ? Que

dirait cette dernière en apprenant un départ si inattendu?

Le major ne répondait rien à ce torrent de paroles, et continuait à mettre en ordre quelques papiers indispensables. Quant à Frédéric, il regardait Dorothée avec admiration. Persuadé qu'elle était prévenue de tout, il ne pouvait trop s'émerveiller de cette habileté à jouer la surprise. Une femme du grand monde était seule capable d'une telle adresse de mensonge, d'une telle liberté d'esprit. Pour atteindre aussi loin, il fallait une faculté naturelle, aidée par le séjour des capitales, où tout se perfectionne, et par une longue fréquentation des gens bien nés; aussi voulut-il seconder autant qu'il le pourrait l'admirable stratégie de sa cousine en mettant à presser le départ du major la même ardeur qu'elle semblait mettre à le retenir. Il avertit ce dernier que la voiture de Klausthal allait partir, que le moindre retard pouvait la faire manquer, et le décida enfin à prendre congé.

Lorsqu'il fut sorti, Dorothée posa sur le guéridon le flambeau qu'elle tenait encore à la main.

— Mais pourquoi ce voyage? s'écria-t-elle. Pouvez-vous m'expliquer, Frédéric?...

Il lui imposa silence en baissant la voix.

— Assez, cousine, assez, dit-il ; l'oncle est dehors ; la pièce est jouée.

— Quelle pièce ? demanda madame Dalchid surprise.

— Allons, le mystère est inutile avec moi ; vous voyez que je me montre de bonne composition.

— Comment ?

— J'ose espérer que vous apprécierez un jour ma discrétion et mon désintéressement.

— Mais qu'est-ce que cela signifie ?

Wrangel la regarda fixement.

— Ma cousine, dit-il d'un ton bas et accentué, *je sais tout !*

Madame Dalchid ouvrit de grands yeux.

— *Tout !* répéta Frédéric avec une énergie mystérieuse.

— Mais tout... quoi ? s'écria la jeune femme impatientée.

De Leuthold, qui avait reconduit le major, revint vivement en demandant ce qu'il y avait.

— Rien, répondit précipitamment Wrangel, qui craignait d'être encore accusé d'indiscrétion. Je demandais à ma cousine où était Lina.

— Je l'ai laissée dans la bibliothèque, répondit madame Dalchid ; mais...

— Je voudrais la saluer avant de repartir, interrompit Wrangel. Ne venez-vous point, Raphaël ?

— Excusez-moi, dit le comte, j'ai promis de passer ce soir au *Casino.*

Dorothée ordonna à Andréas d'éclairer M. de Leuthold et passa dans la bibliothèque avec son cousin.

Mais, au lieu de suivre le valet, Raphaël lui avait saisi le bras, et, le prenant à l'écart :

— La chambre de ta maîtresse n'est-elle pas au fond du corridor ? demanda-t-il rapidement et à voix basse.

Andréas répondit affirmativement.

— On peut y arriver par cette galerie abandonnée ?

— Oui.

— Et elle habite seule de ce côté ?

— Seule.

Il courut à la porte de la galerie et l'ouvrit.

— Que voulez-vous faire, monsieur le comte ? s'écria Andréas effrayé.

— Silence ! murmura Raphaël en lui tendant sa bourse ; tu n'as rien vu, rien entendu.

— Mais songez...

—Que demain seulement, au point du jour, je trouve ouverte la porte qui donne sur le jardin.

— De grâce, monsieur le comte...

— Tais-toi, on vient.

Il souffla la lumière que tenait Andréas et disparut dans la galerie.

Frédéric reparut, conduit par les deux cousines, auxquelles il racontait les détails du banquet donné au baron de Remberg ; elles le suivirent jusqu'à l'antichambre, puis rentrèrent au salon, où elles trouvèrent chacune les lumières qu'avait préparées Andréas.

Lina, brisée par les émotions de la soirée, s'assit près du guéridon de travail et y resta absorbée. Madame Dalchid, après avoir tourné autour du parloir en se mirant à chaque glace, s'arrêta enfin près du poêle et commença à mettre ses papillotes. On sait que de toutes les occupations des femmes il n'en est point de plus difficiles à terminer. Les prières finissent, la toilette de nuit a un terme ; mais on met les papillotes aussi longtemps que les yeux peuvent rester ouverts et la rêverie éveillée. Deux femmes qui mettent ensemble leurs papillotes ressemblent à deux soldats qui trinquent : le temps passe sans qu'elles s'en aperçoivent,

les cœurs s'ouvrent, les confidences s'échangent, et, quand l'horloge sonne, on est surpris et presque effrayé des heures écoulées.

Ce fut ce qui arriva pour Lina et Dorothée; minuit les trouva à la même place, roulant encore avec distraction leurs cheveux. Lina compta les coups.

— Ah! nous nous oublions, dit-elle avec une sorte d'effort : j'ai tort de vous retenir, Dorothée; mais je ne sais ce que j'éprouve ce soir... Ce départ subit de mon oncle m'a saisie!... Quand il a pris congé, ne lui avez-vous pas trouvé quelque chose d'étrange?

— Nullement, répondit madame Dalchid, je lui ai trouvé un air ordinaire... c'est-à-dire très-maussade.

Lina ne répondit rien; elle regardait autour d'elle en croisant les mains sur sa poitrine.

— Eh bien, à quoi donc pensez-vous, ma belle? demanda madame Dalchid.

— Je pense... que nous sommes seules ici, répliqua Lina en frissonnant.

— Il y a Andréas; que pouvez-vous craindre, d'ailleurs?

— Rien, dit la jeune femme avec effort; c'est une

folie ; mais cette chambre, au fond du corridor, est si écartée...

— Voulez-vous que j'y passe la nuit avec vous ?

— Non ; je devrais rougir de ma frayeur... Le sommeil calmera tout cela. Bonsoir, Dorothée.

Elle se leva, prit un flambeau, embrassa madame Dalchid et passa dans l'appartement qu'elle occupait.

Les deux cousines sorties, il y eut un long intervalle pendant lequel tout resta silencieux et immobile aux Sennhutten... Les lumières s'éteignirent les unes après les autres, et l'on n'entendit plus que les rumeurs du vent dans les pièces désertes, mêlées aux murmures de la Werna, qui roulait sous les fenêtres.

Ce fut alors seulement qu'Andréas descendit avec précaution jusqu'au salon et s'avança vers la porte donnant sur le jardin, que Raphaël lui avait ordonné de tenir ouverte ; mais, au moment où il allait l'atteindre, une clef introduite du dehors glissa dans la serrure, la porte roula doucement sur ses gonds, et Stankar parut, éclairé par une lanterne sourde !

Andréas n'eut que le temps de s'effacer contre la muraille et de gagner le vestibule. Le major se contenta de repousser la porte qu'il venait d'ouvrir ; mais il

ferma celle qui conduisait à l'appartement de Lina ; puis, s'approchant de la table, il y déposa sa lanterne, une paire de pistolets et s'assit en murmurant :

— Maintenant, que cet homme vienne s'il l'ose : je l'attendrai.

IX

L'AVEUGLE

L'agitation du major rendit d'abord sa veille vigilante ; mais le profond silence qui l'entourait finit par le calmer. Après avoir longtemps prêté l'oreille sans entendre d'autre bruit que celui du vent qui redoublait, son attention se lassa. D'après l'indiscrétion de Wrangel, il avait pensé que le comte attendait son absence pour s'introduire aux Sennhutten, et il ne s'était décidé à feindre de partir qu'afin de le surprendre, car sa résolution était arrêtée. Stankar avait acquis dans les camps l'habitude de cette justice prompte et terrible

faite par l'offensé lui-même, et, persuadé que chacun devait être le gardien de l'honneur et de la paix de son foyer, il eût frappé sans hésitation le séducteur de Lina. Une instinctive haine venait, d'ailleurs, en cette occasion, à l'appui de ses principes. De Leuthold n'était point pour lui un adversaire ordinaire, mais un être d'une espèce ennemie dont tout lui semblait odieux; aussi avait-il saisi avec une sorte de joie furieuse l'occasion de venger sur cet homme des indignations trop longtemps comprimées, et de délivrer sa nièce du serpent qui était venu porter le trouble dans son paradis terrestre.

Mais, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le calme de la nuit l'apaisa peu à peu ; à l'attente qui commençait à se lasser succéda la rêverie, puis les paupières se fermèrent insensiblement, et une respiration plus égale et plus bruyante ne permit bientôt plus de douter que le forestier ne fût endormi.

Cependant son sommeil fut court. Il se réveilla tout à coup en sursaut, et se redressa vivement; il avait cru entendre des cris. Etait-ce une illusion du sommeil ou une réalité ? Il prêta de nouveau l'oreille : tout était silencieux. Après avoir écouté à la porte qui donnait sur

le jardin et à celle du corridor qui conduisait chez Lina, il se décida à marcher afin de prévenir un nouvel assoupissement. Mais le bruit de ses pas, mal amorti par le plancher sans tapis, faisait retentir la maison endormie ; il s'arrêta plusieurs fois, craignant d'être entendu. Tout continuait à rester immobile et silencieux. Le major demeura là jusqu'au matin, sans que rien troublât sa veille, et, en descendant à l'heure accoutumée, Andréas le retrouva au salon. Il s'efforça d'affecter la surprise et voulut savoir comment monsieur le major, qui était parti la veille pour le Hartz, se retrouvait le matin aux Sennhutten ; mais celui-ci coupa court à ses questions en le renvoyant.

Andréas s'éloigna avec inquiétude. La galerie où Raphaël était caché, et qui conduisait à la chambre de Lina, n'avait d'autre issue que celle qui avait été refermée par Stankar : le comte devait donc s'y trouver encore et sans possibilité d'en sortir, car le major avait retiré la clef ! Andréas revint dix fois au salon sous divers prétextes ; le forestier était toujours là, se promenant les bras croisés. Enfin, à l'heure où sa nièce avait coutume de quitter son appartement, il s'approcha de la porte de la galerie, l'ouvrit et y entra. Andréas, palpi-

tant, le suivit du regard, s'attendant à quelque terrible rencontre ; mais la galerie était vide.

Stankar arriva à l'appartement de sa nièce et frappa. La jeune femme vint ouvrir elle-même ; le major fut frappé de sa pâleur et de son air égaré.

— Qu'avez-vous ? demanda-t-il saisi.

— Je souffre, répondit Lina d'un accent bref. Ne vous inquiétez pas... ce n'est rien... Ce soir... demain... je serai mieux.

En parlant ainsi, elle s'était assise, ses dents claquaient, un frisson agitait tous ses membres et ses lèvres desséchées laissaient échapper une respiration courte et brûlante. Stankar fit prévenir madame Dalchid, qui arriva aussitôt et força sa cousine à se remettre au lit.

Le médecin, averti, trouva la malade dans l'agitation d'une fièvre violente. La journée et la nuit furent inquiétantes. La comte s'était présenté comme d'habitude avec Frédéric, mais ils n'avaient pu être reçus ; ils revinrent le lendemain sans être plus heureux ; cependant la crise semblait toucher à sa fin. Lina était sortie de l'assoupissement agité qui inquiétait le médecin ; un abattement profond l'avait remplacé. Indifférente à

tout, la malade semblait ne rien voir, ne rien entendre, et madame Dalchid, effrayée et connaissant l'habileté de M. de Leuthold, proposa de le faire appeler; mais Lina sortit de sa langueur pour s'y opposer.

Son état changea peu les jours suivants : elle avait recouvré quelques forces; elle se levait, répondait aux questions qui lui étaient adressées, mais machinalement et pour ainsi dire sans comprendre.

Les choses en étaient là lorsqu'un matin une chaise de poste s'arrêta à la porte des Sennhutten. Le major, qui était toujours reveillé avant le jour, eut comme un pressentiment : il descendit rapidement, et rencontra dans le vestibule Rudolphe avec Jorg et Wilhelmine.

L'oncle et le neveu se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Lina! demanda celui-ci, dans la voix duquel tremblaient des larmes de joie.

— Plus bas, répondit Stankar, elle dort.

— Ah! je cours l'éveiller!

— Non, votre présence subite lui causerait une trop vive émotion; il faut d'abord la préparer.

— Est-elle donc souffrante?

— Depuis quelques jours ; mais elle va mieux et votre présence achèvera sa guérison.

Le major raconta alors au jeune pasteur la maladie de la jeune femme, en ayant soin de lui cacher ses soupçons. Rudolphe, dont la joie venait d'être cruellement refoulée, l'interrogea longuement et en détail ; il voulut parler également de madame Dalchid, qui avait été avertie, mais qui, ne pouvant paraître en peignoir devant les nouveaux venus, composait, à la hâte, une toilette du matin. En attendant qu'il pût la voir, Jorg, dont la présence était inutile, avertit qu'il repartait sans retard pour le Hanovre, où il devait solliciter l'abolition des mesures prises contre les *ashvériens*. Stankar alla, de son côté, donner les ordres nécessaires, et Rudolphe, qui ne pouvait tenir en place, passa au jardin avec Wilhelmine.

Un changement remarquable s'était opéré chez cette dernière depuis son adoption par Jorg. Non-seulement elle était revenue aux habitudes calmes et régulières un instant perdues, mais elle avait recouvré, pour ainsi dire, la virginité de ses jeunes années. Oublieuse d'un triste passé et réhabilitée à ses propres yeux par le repentir, elle était entrée dans sa nouvelle vie avec cette

joyeuse confiance qui, outre la force, donne le repos. C'était plus qu'une réforme, c'était une résurrection glorieuse et charmante. Dans cette saine nature, la corruption avait été comme ces humeurs putrides qui se forment pendant la maladie, mais par lesquelles un corps vigoureux rentre dans la santé plus fort et comme purifié. Devenue la fille de Jorg et la sœur de Rudolphe, elle était la consolation de celui-ci, la gaieté de tous deux. Elle assistait à leurs rudes épreuves sans en être atteinte ; elle les soutenait, les reposait, les aimait. Aussi, Jorg, qui la comparait à un de ces oiseaux en cage qui égayent la fenêtre du pauvre travailleur, l'avait-il surnommée le *Sansonnet*.

Elle prit le bras de Rudolphe et se mit à marcher avec lui dans le jardin, en s'efforçant de le rassurer par sa propre confiance ; elle se fit tout montrer, tout expliquer, et s'extasia sur tout. Les feuilles à teintes variées tremblaient aux arbres ; on voyait s'épanouir, de loin en loin, dans les massifs, les sombres fleurs d'automne, et le ciel plus âpre se colorait au loin de teintes ardoisées. Wilhelmine, après avoir fait contempler successivement à Rudolphe tout ce qui pouvait frapper leurs yeux, arriva avec lui sous l'une des fenêtres de

l'appartement de Lina. Elle était ouverte, et le rideau baissé s'agitait à la brise du matin. Rudolphe le regarda avec un attendrissement muet. La jeune fille, qui comprit son émotion, s'assit sur un banc rustique placé au bas de cette fenêtre.

— Reposons-nous ici, dit-elle avec une gaieté tendre, sous ces clématites qui grimpent vers le balcon... comme vos pensées, Rudolphe !

Et, voyant qu'une larme tremblait au bord des cils du jeune pasteur, elle posa une main sur les siennes, et lui dit à demi-voix :

—Allons, frère, encore un nuage!... Laissez donc briller le soleil dans votre cœur !... quand je vous affirme qu'elle sera bientôt guérie... il ne faut pour cela que votre présence.

— Je voudrais le croire, dit Rudolphe pensif ; mais si vous saviez... mille doutes me traversent le cœur comme autant de flèches !... Ne vous a-t-il pas semblé que le major était triste ?

— Il m'a seulement paru ému de votre retour.

Rudolphe se frappa le front avec la main.

— Ah ! tout ce qui s'est passé depuis trois mois a été si étrange ! ne recevoir aucune nouvelle de Lina !

— Vous savez que vos lettres ne lui sont point parvenues !

—Qui les a interceptées alors? La police du Hanovre n'avait donné aucun ordre : Jorg s'en est assuré, et la permission qui nous a été accordée de venir à Münden, le prouve. Il y a donc eu quelque trahison !...

— Ou quelque fatalité ; tout s'expliquera peut-être le plus naturellement du monde.

— Je le souhaite. Hélas ! je tâche en vain de repousser des inquiétudes... En admettant même que Lina n'ait eu aucune des lettres écrites par moi de Freiberg, elle a du moins reçu le billet remis pour elle au comte de Leuthold le jour de mon arrestation. Ces quelques lignes écrites à la hâte devaient suffire ; je lui apprenais mon départ forcé ; je lui donnais rendez-vous à la frontière ! elle n'a rien répondu, et n'est point venue !

— Mon Dieu ! allez-vous imiter les juges qui interrogent un prévenu ! interrompit Wilhelmine : en analysant ainsi toutes les actions, qui ne trouverait-on pas coupable? Savez-vous si Lina a bien compris votre billet? si elle a pu faire ce que vous demandiez? si elle n'a pas voulu attendre un ordre plus précis? Après avoir pleuré trois mois son absence, allez-vous l'accuser, présente,

et perdre en injustes soupçons les douces heures que Dieu vous donne ? Oh ! les hommes sont étranges de ne pouvoir accepter la vie simplement, telle que le sort l'a faite. Vous avez le fruit de la joie devant vous, et, au lieu de le cueillir, vous vous mettez à discuter mélancoliquement sur le temps qu'il a mis à se former et à mûrir.

Rudolphe prit la main de Wilhelmine et la baisa.

— Vous avez raison, sœur, dit-il en secouant sa tristesse, toujours raison ! Pendant ces trois mois qui ont pesé si lourdement sur mon cœur, c'est vous qui avez soulevé le poids qui l'écrasait. Vous me parliez de Lina, je vous racontais mon bonheur passé, et ce souvenir renouvelait mes forces; il me donnait l'espoir dans l'avenir !

— Eh bien, l'avenir est arrivé, reprit gaiement Wilhelmine. Regardez autour de vous ! Ne reconnaissez-vous pas cette allée de tilleuls, ce puits couvert de lierre, et, ici, le berceau de clématites dont vous me parliez toujours ! Rien n'y manque, mon frère, pas même la fenêtre d'où elle vous jetait ses bouquets flétris pour vous en demander de nouveaux. Ne regrettez donc plus rien, car le passé recommence pour vous !

Un gémissement étouffé interrompit la jeune fille ; Rudolphe se détourna.

— Avez-vous entendu ? demanda-t-il troublé.

— Oui, répliqua Wilhelmine ; on eût dit une plainte.

— C'était près de nous.

— Au-dessus de nos têtes.

Le jeune pasteur se leva vivement et regarda la fenêtre de Lina ; mais la fenêtre était vide et le rideau retombé continuait à frissonner au souffle du matin.

Il reprit le bras de Wilhelmine et regagna le salon.

Cependant ses sens n'avaient point été trompés. Lina, réveillée par sa voix, qu'elle avait cru reconnaître, s'était approchée de la fenêtre, d'où elle l'avait aperçu avec Wilhelmine sous le berceau de clématites. Penchée au balcon, elle venait d'entendre leur entretien, qui lui avait révélé la trahison du comte, et le cri étouffé auquel ils s'étaient interrompus avait été poussé par elle.

Rudolphe trouva au salon madame Dalchid, qui avait enfin réussi à compléter un négligé du matin. Elle lui proposa d'aller annoncer son arrivée à sa cousine, qui devait être réveillée, tandis que Stankar

conduirait Wilhelmine au logement qu'elle devait occuper avec Jorg.

Ce logement était un pavillon séparé du reste de l'habitation et bâti près de l'entrée du jardin.

Comme le major et la jeune fille y arrivaient, ils aperçurent un vieillard portant le costume des bateliers de la Werna assis sur le banc de pierre dressé près du seuil. Un jeune garçon d'environ douze ans, qui était debout à ses côtés, lui annonça l'approche du major. Le batelier se retourna, et Wilhelmine reconnut alors qu'il était aveugle.

— Eh ! c'est Barthel, dit Stankar en pressant le pas ; comment vous trouvez-vous ici, vieux père, sans que l'on m'ait averti ?

— J'arrive, répliqua l'aveugle, et je me reposais là au soleil avant de continuer jusqu'à la maison ; car, de Wuffen ici, la course est longue pour de vieilles jambes qui portent le poids de quatre-vingt-dix années.

— Asseyez-vous, père, reprit le major en aidant le vieillard à se replacer sur le banc ; je vais faire chercher des rafraîchissements.

— Dieu vous récompense ! répliqua le vieillard ; je n'ai besoin de rien.

— Laissez, laissez, reprit le forestier; je veux vous faire goûter un vin français qui date de votre jeunesse

— J'irai le chercher, dit Wilhelmine avec empressement.

— Non, interrompit Barthel, permettez à l'enfant d'y aller; aussi bien je préfère qu'il en soit ainsi. Va, Blasius, va où le major t'envoie.

Le jeune garçon obéit, et l'aveugle attendit que le bruit de ses pas ne se fît plus entendre. Se tournant alors vers Stankar :

— Il vaut mieux que ses jeunes oreilles n'écoutent pas ce que je dois vous dire, reprit-il en remuant la tête; l'enfant connaîtra le mal assez tôt.

— Avez-vous donc quelque confidence à me faire ? demanda le major, qui s'était approché.

— Une confidence, répéta le vieillard, et surtout un conseil à demander. Puis-je parler librement ?

— Parlez, père.

Le batelier parut se recueillir.

— C'est une méchante histoire, reprit-il après une pause, et le mieux eût été de n'en rien dire; sans ce

dépôt... Vous savez que j'ai un neveu, major; un honnête garçon qui habite plus bas, sur le Weser, et qui fait les grands voyages de rivière?...

— Je vous en ai entendu parler.

— Eh bien, c'est à lui qu'est arrivée... la chose, forestier... Il revenait de porter des denrées des îles, voyageant le jour et s'arrêtant la nuit près de la rive, comme c'était notre usage. Or, un matin que sa barque était amarrée devant une maison de campagne bâtie aux bords de la Werra, il vit tout à coup une des fenêtres s'ouvrir et un jeune homme se précipiter sur le balcon, comme s'il eût cherché un moyen de fuir. Derrière lui était une femme qui se tordait les mains de désespoir. Le jeune homme eut l'air d'hésiter un instant; mais il n'avait sans doute aucun autre moyen d'échapper, car il monta sur la balustrade de fer, atteignit les branches d'un peuplier qui se trouvait sous la fenêtre et s'en servit pour descendre.

Stankar fit un mouvement.

— Et il réussit? demanda-t-il.

— Oui, répliqua Barthel; mais, arrivé aux bords de la Werra, le fugitif aperçut la barque d'Albrecht et lui offrit un florin pour passer sur l'autre rive. Le

neveu fit ce qu'on lui demandait, reçut l'argent, puis continua sa route.

— Ainsi, il n'a pu avoir?... dit le forestier.

— Attendez, reprit le vieillard; comme il abordait à Münden, un de ses mariniers heurta du pied un portefeuille que le jeune homme avait laissé tomber en prenant passage sur la barque.

— Votre neveu l'a gardé?

— Comme il venait me voir, il me consulta. Le portefeuille était fermé à secret; il pouvait contenir des papiers précieux. Après avoir balancé, je consentis à le prendre, afin d'en chercher le propriétaire.

— Et vous l'avez trouvé?

— Non, forestier; mais je viens à mon tour vous demander conseil; peut-être me donnerez-vous le moyen de connaître celui à qui on doit faire la restitution.

— Alors vous avez le portefeuille?

— Le voici.

L'aveugle avait retiré de son sein un *memento* de chagrin à riche garniture d'argent ouvré, et dont le fermoir était orné de trois émeraudes. A son aspect, Wilhelmine ne put retenir un cri de surprise.

— Vous reconnaissez ce portefeuille? demanda le major surpris.

— Je ne sais, dit la jeune fille troublée; mais il me semble... N'y a-t-il pas sur le fermoir une tête de guivre?

— Oui.

— Dont l'œil est une améthyste?

— Précisément.

— Il doit suffire de le presser...

Le forestier appuya le doigt, le portefeuille s'ouvrit, et il s'en échappa un billet dont il lut l'adresse :

A Monsieur

Le comte de Leuthold.

— C'est lui, s'écria Wilhelmine, dont les joues s'empourprèrent d'une rougeur de honte.

Stankar était devenu pâle; il se rapprocha vivement du vieillard.

— Et la villa d'où il s'échappait... était près du fleuve? demanda-t-il d'une voix étouffée.

— Sur une des rives, comme les Sennhutten, répondit le vieillard.

— Vous avez dit que sous le balcon se trouvait... un arbre...

— Un peuplier.

— Et il y a de cela?...

— Précisément cinq jours.

Le major resta sans voix; tout était maintenant éclairci. En croyant garder Lina, lui-même l'avait livrée au comte.

Il porta les deux mains à son front avec un gémissement de douleur et de rage qui fit tressaillir le vieux Barthel.

— Qu'avez-vous, forestier? demanda-t-il effrayé; aurais-je eu tort de parler?

— Non, bégaya Stankar, qui laissa éclater sa colère; non, père, tu as bien fait; car, grâce à toi, j'ai la preuve!... Oh! mon instinct avait donc deviné juste!.. Cet homme... Merci, vieux Bartel, merci; je pourrai enfin faire justice.

Le batelier secoua la tête.

— C'est mon mauvais génie qui m'a conduit ici, dit-il tristement; n'oubliez pas, forestier, que souvent les preuves nous trompent, et qu'il n'y a de certain et de bon que la miséricorde pour les pécheurs.

— Oui, s'écria Stankar, mais pas pour les lâches qui se font un jeu de la trahison. On tue les chiens enragés, vieux père, et cependant ils valent mieux que certains hommes.

— Silence! interrompit l'aveugle, voici Blasius.

L'enfant venait, en effet, de paraître au détour de l'allée. A sa vue, le major se rappela ce qu'il avait promis, et, comprimant sa colère, il déboucha d'une main tremblante la bouteille que Blasius lui remit, et il versa à boire au vieillard.

— Où est votre verre? demanda celui-ci avant de porter le sien à ses lèvres.

— Excusez-moi, Bartel, dit Stankar, je ne puis boire maintenant.

— Et, moi, je ne bois pas sans mon hôte, répliqua l'aveugle, qui posa son verre sur le banc de bois.

Le forestier céda avec répugnance, remplit un second verre et l'approcha de celui du vieillard.

— A la paix et à la miséricorde! dit celui-ci avec intention. Boirez-vous, forestier?

— Je boirai à la miséricorde pour ceux qui se repentent, et à la paix pour les hommes de bonne volonté,

répondit Stankar ; mais, vous-même vieux père, buvez, et puisse ce vin vous réchauffer le cœur !

Le batelier secoua la tête.

— Il n'y a pour cela que le contentement, dit-il, et je m'en vais triste. Forestier ! forestier ! quoi que vous fassiez, rappelez-vous que tout le monde a besoin de pardon !

— Je m'en souviendrai, père, dit le major.

Barthel se leva lentement, chercha le bras de son guide, et, poussant un soupir, il prit congé de Stankar.

Celui-ci le regarda partir ; puis, serrant le portefeuille avec rage, il reprit brusquement le chemin de la maison.

— Où allez-vous, major? demanda Wilhelmine, qui le suivait.

— Rendre ce dépôt au comte de Leuthold, répondit le forestier

La jeune fille saisit une de ses mains.

— Vous allez le provoquer ? dit-elle d'un accent bas et précipité.

— Je vais venger Rudolphe, répliqua Stankar, qui continuait à marcher.

— Vous n'irez pas! s'écria Wilhelmine en se jetant devant lui.

Le forestier voulut la repousser.

— Vous n'irez pas, reprit la jeune fille résolument. Songez que la moindre indiscretion peut tout perdre.

— Je songe, s'écria le forestier avec violence, qu'il faut que cet homme meure!

— Et que gagnerez-vous à sa mort?

— Son silence.

— Il se taira.

— Qu'en savez-vous?

— Il partira, major, c'est le seul moyen de salut.

— Et s'il refuse?

— Non, je vous fournirai les moyens de l'y faire consentir. Il y a dans sa vie un secret dont il rougit, et que le hasard m'a fait connaître.

— A vous?

— A moi! Le comte de Leuthold, dont il porte le titre et le nom, n'était pas son père.

— Que dites-vous!

— Successivement privé de tous ses fils, le comte craignit de voir sa maison s'éteindre et ses biens passer à des parents qu'il détestait. Il substitua à son

dernier enfant, qui venait de mourir, un orphelin obscur; mais la loi n'a point légitimé cette substitution.

— Vous êtes sûre!

— Je puis vous faire connaître tous les détails.

— Ah! parlez!

— Plus bas! voici M. de Wrangel.

Le conseiller venait, en effet, de paraître au bout de l'allée. Il annonça au forestier que Rudolphe le demandait, et Stankar fut forcé de rentrer.

X

L'ENTREVUE

L'entrevue de Rudolphe et de Lina avait eu lieu en présence de madame Dalchid. A l'aspect de celle dont il était séparé depuis si longtemps, le jeune pasteur avait ouvert les bras avec un cri et Lina s'y était laissée tomber éperdue. Mais, une fois la première émotion

calmée, Müller éloigna doucement la jeune femme, qui restait le front caché contre sa poitrine, et pâlit à la vue du changement qui s'était opéré en elle. Cependant, il fut assez maître de sa douloureuse surprise pour la cacher. Il encouragea Lina et l'interrogea avec tendresse sur son mal ; mais elle ne put répondre qu'à travers des sanglots. La rentrée du major interrompit heureusement cette scène. Il était accompagné de Wrangel, qui venait d'apprendre l'arrivée de son cousin, et qui accourait pour le voir.

— Où est notre Luther, notre précurseur, notre prophète ? s'écria-t-il de la porte. Je veux être le premier à lui rendre hommage !

Rudolphe, encore tout troublé, se laissa embrasser presque sans répondre ; mais Frédéric lui prit un bras qu'il passa sous le sien.

— Le voilà donc, reprit-il, celui dont la parole remue l'Allemagne comme le vent remue les feuilles mortes, selon la belle expression de mon condisciple Krumacher... J'ai un grand homme de plus pour ami !

— Ce qui vous empêche de demander comment se porte Lina ? fit observer madame Dalchid.

— Ah ! vous avez raison ! dit Wrangel en lâchant le

bras de Rudolphe et s'approchant de sa cousine. Je suis un grand misérable ; mais ma cousine voudra bien m'excuser... en faveur du motif... A quoi bon, d'ailleurs, s'informer de sa santé... la voilà... elle vient d'arriver en chaise de poste. Je lui trouve déjà les yeux plus brillants.

— Parce qu'elle pleure, répliqua Dorothée.

— Cela va sans dire, reprit Wrangel ; il faut toujours que la femme arrose ses joies, comme dit cet excellent Auguste Lafontaine... que j'ai beaucoup connu dans mon enfance ; mais ces pleurs-là ne font pas de mal : *Pete, non dolet*...Je demande pardon à ces dames de leur parler latin.

— Comment donc! M. le comte n'est-il point avec vous? demanda madame Dalchid, qui, n'ayant rien à faire dans une scène d'épanchement, s'était jusqu'alors occupée de perfectionner sa coiffure devant un miroir.

— Ah ! c'est juste, j'aurais déjà dû vous en parler, dit avec intention Wrangel, fidèle à ses suppositions : vous l'attendiez ce matin peut-être?

— Nullement, répliqua Dorothée ; mais je pensais que l'arrivée de mon cousin...

— Le ferait venir?... Sans aucun doute, et il ne peut tarder à l'apprendre, car on en parle déjà partout.

— De mon arrivée?... dit Rudolphe étonné.

— Sur l'honneur, répondit Frédéric, on me l'a annoncée au Casino, où plusieurs professeurs se préparaient à vous rendre visite. Il y en a même un qui compte vous parler en latin. Il a un discours destiné à tous les personnages importants ou célèbres arrivant à Münden, et qu'il leur débite imperturbablement depuis vingt années. Tout le monde sait le commencement par cœur. *Quousque fama tua, illustrissime domine*... C'est un exorde par insinuation. Du reste, l'allocution n'aura jamais été mieux placée que pour mon cousin.

— De grâce! interrompit Rudolphe.

— Ah! vous ne m'empêcherez pas de dire mon opinion! s'écria Wrangel. J'ai suivi tous vos succès, et j'en suis fier comme s'ils m'étaient personnels... d'autant que nous avons beaucoup d'idées communes... Est-il vrai qu'on vous ait élevé un arc de triomphe à Inspruck?

— En effet...

— Et que l'on vous ait donné des sérénades à Neustadt et à Naubourg ?

— Il est vrai...

— Que les jeunes filles de Hoff vous aient offert des fleurs ?

— Oui ; mais...

— L'avenir est à vous, s'écria Wrangel avec enthousiasme ; j'ai toujours dit que vous réussiriez. Quand on a des idées généreuses... secondées par du génie... Oui, mon cher Rudolphe, oui, vous avez du génie, c'est moi qui vous le déclare, et je m'y connais... la plupart de mes amis en ont !... Ah ! si vous saviez combien je suis heureux de vous voir !... et ma cousine donc !... cela va hâter sa convalescence... car elle a été fort malade, assez malade pour n'avoir pu recevoir ni moi ni le comte, qui eût cependant pu lui donner de bons conseils.

— Le voici, interrompit madame Dalchid.

Lina posa les deux mains sur les bras de son fauteuil comme si elle eût voulu se lever pour fuir ; mais les forces lui manquèrent, et elle se laissa retomber.

Stankar, jusqu'alors immobile s'était retourné à l'annonce faite par madame Dalchid ; une convulsion de colère traversa ses traits, mais il s'écarta en

serrant ses mains l'une contre l'autre... Quant à Rudolphe, il s'était avancé au-devant du comte qu'il embrassa. Après le premier échange d'amitié, il l'amena par la main près de sa jeune femme.

— Voyez, dit-il, elle souffre, elle est languissante; vous pour qui la science a si peu de secrets, ne pouvez-vous donc me la guérir?

De Leuthold salua Lina, qui tremblait comme une feuille au vent.

— J'aurais voulu le tenter, dit-il d'une voix humblement respectueuse; mais madame avait un médecin.

— Voyez comme elle est pâle, dit le pasteur en s'approchant de la malade... et sa main, comme elle tremble... N'aurait-elle point la fièvre?

— On peut s'en assurer, répondit Raphaël, qui fit un mouvement pour prendre le bras de Lina.

Mais celle-ci recula.

— Je vous en prie, dit Raphaël en se penchant.

Et il ajouta tout bas :

— Voulez-vous donner des soupçons?

La jeune femme ferma les yeux et abandonna sa main. Rudolphe, qui la crut près de s'évanouir, courut à

madame Dalchid pour lui demander des sels ; Raphaël eut le temps de murmurer à son oreille :

— Il faut que vous m'accordiez un entretien !

Elle fit un mouvement d'horreur.

— Cette lettre vous expliquera mes motifs, ajouta de Leuthold, qui glissait entre ses doigs un billet.

Lina referma vivement la main.

— Je la mettrai dans votre Bible, acheva-t-il.

Et, se relevant avec un sourire vers Rudolphe, qui lui présentait un sachet :

— Ce n'est rien, dit-il tranquillement, une excitation nerveuse seulement...

— Ainsi vous ne voyez aucun danger ? demanda à demi-voix Müller, qui se tenait à l'écart.

— Il suffira d'un peu de repos, répondit Raphaël sur le même ton.

Le pasteur retourna à la malade, que Frédéric et madame Dalchid cherchaient à ranimer ; le comte se trouva seul près du major, qui était resté appuyé au poêle. Celui-ci s'approcha de son oreille.

— Et croyez-vous qu'elle puisse retrouver ce repos, monsieur le comte ? demanda-t-il d'un accent contenu.

— Pourquoi M. le major me fait-il cette question? répliqua Raphaël étonné.

— Et pourquoi M. de Leuthold n'y répond-il pas? reprit le forestier. La science n'a-t-elle pu lui révéler la cause d'un mal aussi persistant et aussi profond?

— Peut-être, monsieur ; mais je n'aurai garde de dire ma pensée.

— Qui vous en empêche?

— Le mépris avoué de M. le major pour la médecine.

— M. le comte se trompe, je ne méprise pas la médecine, mais certains médecins.

— Monsieur, est-ce une insulte?

— Qu'y a-t-il donc? demanda Rudolphe en entendant les voix s'élever.

— Une querelle! s'écria madame Dalchid, qui avait cru distinguer les derniers mots.

— Nullement, interrompit Raphaël légèrement; le major et moi, nous causions comme d'habitude, c'est-à-dire en nous disputant.

— Encore! répéta Frédéric; mais c'est donc une guerre sans trêve?

— Puisqu'il en est ainsi, j'emmène M. le comte, dit

Dorothée ; d'autant que j'ai à le consulter sur un projet.

— J'en suis, dit Frédéric ; mais vous savez que nous ne pouvons rien faire sans le major.

— Alors, qu'il vienne aussi.

— Et ma cousine restera avec Rudolphe ?

— Oui, reprit ce dernier, qui n'avait encore pu se trouver seul près de Lina ; c'est à moi de garder la malade ; suivez-les, mon oncle.

Stankar parut hésiter.

— Allons, allons, s'écria Frédéric en passant un bras sous celui du forestier; nous avons à vous demander des conseils et du papier ! Voyons, major, dix minutes de complaisance et de bonne humeur ; que diable ! vous n'en mourrez pas.

Et, sans écouter davantage les objections du vieux militaire, il l'entraîna sur les pas du comte et de Dorothée.

Rudolphe, qui les avait reconduits jusqu'à la porte, y resta un instant, puis se retourna vers Lina.

Demeurée seule avec lui, la jeune femme se sentit saisie d'une sorte de tremblement intérieur. Elle était restée à la même place, les mains posées sur ses genoux, le corps droit, l'œil fixé dans l'espace et sentant le sol

tourner sous ses pieds. Rudolphe laissa échapper un soupir.

— Quel abattement ! pensa-t-il ; pas un regard, pas un mot...

Il s'approcha lentement et vint se poser près du fauteuil de la malade ; mais elle ne parut point s'en apercevoir.

— Eh bien !... ils nous ont enfin laissés, Lina, dit il d'une voix triste et caressante.

Elle tressaillit comme si cette voix l'eût réveillée, se tourna vers Rudolphe et lui tendit la main.

Ce geste d'affection éclaircit les traits du jeune pasteur ; il couvrit cette main de baisers, approcha une chaise et s'assit à côté de Lina.

— Ah ! laisse-moi m'asseoir assez près pour me rassasier de te voir, dit-il avec une tendresse passionnée ; si tu savais combien j'ai désiré cette heure !

— Hélas ! pourquoi êtes-vous parti ? balbutia la malade, qui n'osait soutenir son regard.

— Oui, reprit-il d'un accent profond, je ne soupçonnais point ce qu'une pareille absence peut avoir de cruel. Elle ne vous ôte pas seulement la paix, elle vous rend incapable de la retrouver plus tard. Cette aptitude

à tout prendre en joie, ce sens du bonheur qui est le privilége de la jeunesse et de l'ignorance, vous le perdez. Ah! si tu savais, Lina, quels dégoûts m'ont navré au milieu de cette société rongée de vices à laquelle je me trouvais mêlé malgré moi, et que je devais m'efforcer de guérir!

—N'y avez-vous donc pas trouvé des triomphes, des plaisirs? demanda Lina timidement.

— Des plaisirs! répéta Rudolphe; tu as cru aux paroles de Dorothée, qui t'a vanté cette vie de passions frivoles; mais, si tu connaissais le monde où elle a vécu!...

— Je ne le désire plus! répliqua la jeune femme avec une sorte d'effroi.

— Tu fais bien, Lina, reprit Rudolphe, que remuaient encore ses souvenirs récents, car qu'y trouverais-tu? le mal adoré sans remords; le culte des sentiments sacrifié à celui du plaisir et de l'or; des jeunes gens au front desquels la couronne des illusions s'est fanée avant d'éclore; des vieillards niant Dieu les deux pieds dans la tombe, et se hâtant de donner à la débauche les quelques heures dérobées à la mort! Voilà ce qu'ils appellent une société! partout des hommes

avides, sans flammes dans le sein, railleurs des vertus dont ils n'ont pas le courage, rapetissant la vie à leur taille en vendant tout au poids de la jouissance grossière ! Ah ! cette civilisation qu'on nous vante, Lina, elle est semblable au cadavre qu'emporte la mer: parce qu'il surnage, parce qu'il a gardé la forme humaine et l'apparence du mouvement, on croit qu'il vit; mais la corruption seule le soutient au-dessus des flots, et, sous cette mort agitée, vous chercheriez en vain les battements du cœur.

— Est-ce vrai, mon Dieu !

— Les femmes, les femmes elles-mêmes, ces éternelles gardiennes de la pudeur et du dévouement, ont oublié leurs nobles instincts : elles ont accepté l'esclavage du pauvre et du faible sous le riche et le fort; elles ont consenti à rester une proie que la passion se dispute, un instrument de plaisir qu'elle achète. Les plus opulents et les plus hardis dans le vice sont devenus l'objet de leur préférence. Aussi partout le lien de la famille a-t-il été rompu, le foyer domestique ouvert à la séduction, le mariage profané !...

Un frisson parcourut tout le corps de Lina.

— Ah ! c'est là surtout, reprit le pasteur en se pen-

chant vers elle avec amour, c'est au milieu de ce chaos de désordre et de honte que ta pensée me venait comme une consolation ! En songeant à toi, je me disais que toute pureté, que tout amour n'étaient point perdus !... Alors, je me suis sauvé de cette fange humaine, j'en ai secoué les souvenirs sur notre seuil et je suis entré ici comme dans un lieu saint.

Lina se leva droite et pâle ; son courage était à bout... Elle étendit la main comme pour éloigner d'elle Rudolphe.

— Ne parlez pas ainsi..., murmura-t-elle brisée ; je ne mérite pas le bien que vous pensez de moi.

Il l'attira contre son épaule.

— Tais-toi, tais-toi, dit-il, avec une ineffable douceur, tu ne te connais pas toi-même, Lina. Ah ! malheur à moi si tu avais ressemblé à tant d'autres ! si je n'avais pu reposer mon amour dans une pleine confiance..., si j'avais été trompé !

Elle détourna la tête.

— Quoi ! balbutia-t-elle d'un accent entrecoupé, vous si bon, si miséricordieux, n'auriez-vous point pardonné ?

Rudolphe se leva brusquement.

— Non, s'écria-t-il avec un emportement involontaire... L'indulgence est facile quand on ne blesse pas l'intérêt vivant de notre cœur! mais il y a au fond de chaque homme un point qu'on ne peut frapper impunément, un trésor qu'aucune main ne doit toucher, et ce trésor, pour moi, c'est ton amour... Oh! si je le perdais!

Ce dernier mot, qui avait presque été prononcé comme un cri, exprimait tant d'ardeur et de vague effroi, que Lina ne put le supporter. Elle se couvrit le visage en chancelant. Rudolphe la soutint dans ses bras.

— Qu'as-tu donc? reprit-il alarmé; pourquoi ce trouble... mon Dieu! Mais que se passe-t-il en toi? Depuis mon arrivée, j'essaye de te retrouver joyeuse et tendre comme autrefois... Tes yeux m'évitent; tes mains tremblent dans les miennes. Tu souffres de quelque chagrin que tu ne veux pas m'avouer... Je t'en conjure, parle, quel est-il?

Lina fit un effort pour redevenir maîtresse d'elle-même.

— Ce n'est rien, Rudolphe, dit-elle; mais... ce que vous avez dit là... tout à l'heure... m'a émue... Je suis si faible!

— Ah ! tu as raison, reprit-il en l'attirant à lui, je devrais songer que tu souffres, éviter tout ce qui peut t'agiter. Mais je t'aime tant, vois-tu ; si tu savais... J'ai tant besoin de ton sourire, Lina ! Lina ! je donnerais mon âme pour ton bonheur !

Il l'avait assise sur ses genoux et la pressait dans ses bras avec une tendresse folle ; mais, loin de s'associer à son épanchement, la jeune femme continuait à trembler sur sa poitrine, et les baisers de Rudolphe rencontrèrent tout à coup une froide larme qui coulait sur ses joues.

Il se redressa comme frappé d'une blessure, et, repoussant Lina avec explosion :

— Vous me trompez, s'écria-t-il en se levant ; ce n'est point la maladie qui vous rend si pâle, qui vous arrache ces larmes. Vous me trompez ; il y a un secret que je veux connaître. Parlez, Lina.

— Rudolphe ! Rudolphe ! bégaya celle-ci, qui reculait éperdue.

— Parlez ! parlez ! répéta-t-il plus emporté ; il le faut, je le veux !

— Taisez-vous, on vient.

Plusieurs voix, dominées par celle de Jorg, reten-

tissaient en effet dans le vestibule. Le pasteur tressaillit, porta les deux mains à son front, comme s'il eût voulu reprendre possession de lui-même; puis, entendant que les voix approchaient, il montra à Lina sa chambre par un geste rapide, et elle s'y précipita.

XI

LA BIBLE

Jorg était radieux. Il s'avança vers Rudolphe les bras ouverts, et s'écria :

— Victoire, Jean ! La harpe de David a apaisé Saül ; on t'accorde la permission de prêcher à Münden.

— J'en étais sûr, reprit Frédéric; notre gouvernement n'a jamais voulu tenir la lumière sous le boisseau ; il suffisait de lui bien présenter les choses, et j'avais déjà expliqué la nouvelle doctrine au prince de Barkman.

— Aussi n'y avait-il rien compris, continua Jorg

gaiement. Il m'a d'abord traité de révolutionnaire et de païen.

— Vous avez cependant tout obtenu?

— Par hasard!

— Comment? demanda Rudolphe.

— Ah! tu ne connais pas le prince, reprit Kaufman en riant; figure-toi un magister de village, la robe de chambre boutonnée de travers, les lunettes sur le front et le nez barbouillé de tabac. Je veux d'abord parler raison; il me coupe la parole par une citation de Démosthène, qui prouvait, selon lui, les dangers de notre croyance; je rappelle qu'elle a été prêchée dans la Saxe et la Bohême sans exciter le moindre trouble, il me répond par trois vers d'Homère; j'invoque enfin le droit d'examen et la liberté de conscience, il me récite une strophe d'Anacréon! Ma foi, la patience m'échappe; je le somme de laisser là le passé pour s'occuper du présent; j'expose rapidement notre foi. Il avait beau entrecouper mon discours de maximes empruntées à Eschyle, à Sophocle ou à Euripide, je continuais bravement sous cette grêle de citations, comme un grenadier de Frédéric sous la mitraille, et je répétais que nous venions pour faire accomplir la loi

de Dieu sur la terre; enfin il se fâche, s'emporte et prononce contre moi les imprécations de Philoctète contre Ulysse :

« — Mortel haï, qu'oses-tu dire? Tu veux t'appuyer des dieux; tu les fais mentir à ton profit.

» Ma foi, il était inutile de continuer sérieusement; je n'ai point encore oublié mon Sophocle, je lui réponds comme Ulysse :

» — Non, je les fais parler vrai, et ceci doit être fait.

» Le prince paraît stupéfait, son visage s'épanouit; il reprend :

» — Je te dis non.

» Et, moi, je réponds, toujours d'après le Scholiaste :

» — Je le dis, il faut obéir.

» — Hélas! malheur à moi, reprend mon interlocuteur ravi; ainsi mon père n'a pas engendré en moi un homme libre, mais un esclave.

» — Non, il te fit semblable aux autres hommes avec qui tu dois prendre et renverser la ville de Troie.

» — Jamais, dussé-je éprouver tous les maux; jamais, tant que ce roc existera! Je me briserai plutôt la tête en tombant de rocher en rocher.

» Qu'on le saisisse, et qu'on lui ôte le pouvoir d'accomplir son projet.

» En prononçant ce dernier mot, j'avais pris la main du prince, je l'attirais vers la table et lui présentais une plume pour signer la permission que j'étais venu solliciter; tout son être rayonnait de bonheur et de gloire; il s'écria :

» — O mes mains, quel supplice pour vous!

» Et, se retournant de mon côté :

» — Vous avez suivi la version de Brunk dans la réponse d'Ulysse, dit-il; c'est la meilleure, incontestablement la meilleure. Ah! vous savez le grec! je ne croyais pas qu'il y eût parmi les ahsvériens des hommes aussi instruits. Dites-moi, cher maître, comment vous nommez-vous?

» — Jorg.

» — Cher monsieur Jorg, que pensez-vous de l'épithète donnée à Hercule dans sa seconde antistrophe : *Kalkaspîs?* croyez-vous qu'on doive la traduire, comme l'a fait Brunk, par *belliqueux?*

» Je réponds que le mot peut signifier *au bouclier d'airain*, et il s'écrie, en battant des mains, que c'est aussi son opinion; sur quoi, il commence une réfutation

d'Herman, qui prétend qu'Hercule n'est jamais représenté dans la mythologie avec un bouclier. Tout en l'écoutant, je lui dictais et il écrivait ; bref, quand le commentaire fut achevé, l'autorisation était également écrite. Je me suis hâté de prendre congé du prince, qui m'a reconduit jusqu'à la porte, toujours avec du grec, et ne m'a quitté qu'après m'avoir fait promettre que je reviendrais.

— C'est admirable, s'écria Wrangel en éclatant de rire ; qu'on nie encore, après cela, l'utilité des études classiques? Voilà une scène de Sophocle qui aura eu plus d'autorité que l'Évangile.

— Sur un fou ! dit Jorg sérieusement. Mais maintenant il faut parler à des hommes. Walter et Botten ont été prévenus ; ils réuniront au vieux temple tous ceux qu'ils savent dignes d'être initiés, et, dès ce soir, tu leur feras entendre ta parole.

— Ce soir? répéta Rudolphe. Quoi! le jour même de mon arrivée, sans préparation?...

— En avais-tu donc besoin à Kreiberg et partout où nous avons passé? Allons, remets-toi, Jean ; l'air des jardins d'Armide a-t-il déjà amolli ton courage? Viens avec moi, il faut que je te parle.

Et, prenant le bras du pasteur, il l'entraîna vers l'avenue la plus écartée du jardin.

— Ils vont préparer leur sermon, dit Wrangel; tant mieux. Pendant ce temps, nous pourrons achever nos dispositions pour le dîner et le concert. Je tiens essentiellement à ce que le retour du cher cousin soit dignement fêté. A-t-on envoyé les invitations ?

— Je ne sais, dit Stankar préoccupé; madame Dalchild s'était chargée...

— C'est juste; mais il faut avertir les musiciens! Vous veillerez à ce que la salle de verdure soit préparée, major. Beaucoup de rubans, de guirlandes, et une couronne au-dessus du fauteuil de Rudolphe. J'ai heureusement mon cabriolet à la grille; je serai de retour dans une heure..

Il acheva de boutonner ses gants, prit son chapeau et sortit précipitamment.

Le forestier le laissa partir, puis s'avanca vers le corridor qui conduisait à la chambre de Lina.

Celle-ci s'y était réfugiée en quittant Rudolphe, et s'était laissée tomber à genoux devant son lit avec des sanglots et des larmes; mais cette crise avait été courte. Trouvant du courage dans la grandeur même

de son désespoir, elle se releva en essuyant ses yeux et résolut d'imiter les condamnés qui, pour éviter les angoisses de l'attente, se donnent sur-le-champ la mort de leurs propres mains. Elle courut à son secrétaire, et, faisant un effort suprême, se mit à écrire rapidement quelques lignes à peine interrompues par des frémissements comprimés. Elle venait de laisser tomber sa plume et essuyait ses yeux gonflés de larmes pour relire son billet, lorsqu'une main s'avança brusquement et le saisit.

Elle se retourna avec un cri et se trouva en face du major.

— A qui cette lettre? demanda-t-il en serrant convulsivement le papier; est-ce encore au comte, madame, et lui assigne-t-elle un nouveau rendez-vous?

Lina ne put que joindre les mains, sa voix avait expiré sur ses lèvres.

— Pourquoi trembler? reprit Stankar avec une ironie farouche; ne connaissez-vous pas son habileté à déjouer la surveillance, et les arbres qui favorisent sa fuite ont-ils cessé d'ombrager votre balcon?

— Par grâce, par pitié!... balbutia la jeune femme suffoquée.

— Mais non, reprit le forestier, dont le regard s'était reporté vers le billet, cette lettre n'est point pour le comte !

— Rendez-la-moi ! s'écria Lina, qui étendit les mains pour la reprendre.

Le major l'écarta d'un geste et lut : « Rudolphe. »

— Ah ! pas devant moi ! interrompit-elle en se cachant le visage.

Stankar reprit.

« Rudolphe, je ne veux point vous faire chercher plus longtemps le secret que vous m'avez demandé ! ce supplice est trop horrible pour vous, pour moi-même... Rudolphe... je ne suis plus digne de votre amour ! »

Stankar s'arrêta, tous les muscles de son visage tremblaient, ses lèvres étaient pâles et ses moustaches hérissées.

Il relut d'une voix glacée :

« Je ne suis plus digne de votre amour !... »

Puis, regardant Lina, qui était tombée assise sur son lit et se tordait les mains en sanglotant :

— Ainsi, je ne m'étais pas trompé ! continua-t-il c'était vrai !... c'était vrai !

Lina se laissa glisser à ses genoux. Il recula de deux pas.

— Ce n'est point à moi qu'il faut demander grâce, madame, s'écria-t-il. c'est à Rudolphe... Mon Dieu... plus digne de son amour !... Et c'est toi, malheureuse, qui as écrit cet aveu !...

— Il le fallait, dit Lina d'un accent entrecoupé ; je ne pouvais le retenir plus longtemps... Je souffrais trop.

— Et lui, avez-vous songé à ce qu'il allait souffrir en lisant ces mots? reprit Stankar ; avez-vous pensé que cette lettre allait lui envoyer la honte, le désespoir, la mort?...

— Que dites-vous ?

— La mort! répéta le forestier avec une énergie terrible, car il n'y survivra pas, vous le savez.

— Non, interrompit Lina éperdue ; oh ! ne dites pas cela, mon Dieu, je veux qu'il vive ! Mais que faut il donc faire ? Accepter une tendresse à laquelle je n'ai plus de droits, tromper Rudolphe ?

— Vous l'avez pu pour le couvrir de honte, et vous ne l'oseriez pas pour le sauver du désespoir ! reprit le forestier d'un ton d'ironie méprisante. Ah ! dites que

vous n'avez pas le courage de l'expiation! parce que vous trouvez trop difficile de supporter en silence le poids de vos remords, vous voulez confesser votre faute sans vous demander s'il y a un homme que cet aveu déshonore! Ce n'est pas assez pour vous d'avoir été infâme, vous voulez être lâche!...

— Mon oncle!... cria Lina égarée.

— Mais cela ne sera pas, continua Stankar, dont la voix s'élevait; il s'agit de sauver Rudolphe, madame, et vous le sauverez! Cet amour, que vous ne méritez plus, vous le subirez!... Ce sera votre châtiment.

— Oh! c'est trop horrible, bégaya Lina.

— Pensez-vous donc que le coupable ait le choix du supplice? Vous obéirez, madame; vous vous montrerez calme, empressée, joyeuse!...

— Mon Dieu!

— Je promets bien de ne rien laisser paraître, moi qui sais tout!... Je trouverai bien la force de vous appeler encore tout haut d'un nom affectueux... moi qui vous méprise!

Lina tendit les bras avec un cri.

— Debout, madame, s'écria Stankar inflexible: es-

suyez vos yeux, étouffez vos soupirs, laissez au moins à Rudolphe le temps de vous haïr.

Lina écarta brusquement les cheveux qui voilaient son front...

— Ah!... oui... s'écria-t-elle, oui... vous avez raison... Il faut d'abord le guérir de son amour... Alors il acceptera plus facilement ma perte... il pourra être heureux sans moi... Oh! je me tairai... je paraitrai tranquille; mais, si lui-même allait tout découvrir...

— Un seul homme pourrait l'instruire; reprit Stankar d'une voix sombre, et il gardera le silence! Songez seulement à votre promesse. Tout à l'heure il faudra paraître au milieu de la fête improvisée pour le retour de Rudolphe; tâchez de sourire et de laisser, pour quelques heures, à celui qui vous aime, les illusions de son bonheur.

Lina porta son mouchoir à ses yeux pour en tarir les larmes, puis à ses lèvres pour apaiser ses soupirs. Le major venait d'ouvrir à sa pensée tout un horizon nouveau : là où il ne lui avait montré que la punition, elle avait aperçu le dévouement, rêve éternel de la femme. Le coup qui devait frappèr Rudolphe, elle pouvait l'adoucir en gardant pour elle toutes les douleurs; elle

pouvait dénouer, anneau par anneau, la chaîne qui liait leurs deux cœurs, amener insensiblement l'indifférence ; puis, une fois dépouillée de l'amour qu'elle ne pouvait plus accepter, se consacrer tout entière à l'être qui le lui aurait retiré ; se vouer à son bonheur sans attendre de reconnaissance, l'aimer seule à son tour, et subir toutes les humiliations réservées à ses tendresses patientes et dédaignées. Étrange espoir, impossible à réaliser peut-être, mais qui la relevait à ses propres yeux en lui donnant la perspective d'un rachat douloureux ; car qui peut dire l'ardeur d'un repentir de femme échauffé aux flammes du cœur ? Pour racheter la faute qu'elle pleure, rien ne lui paraît assez difficile. Aussi emportée dans ses remords que dans ses erreurs, elle multiplie les châtiments et élève au delà de toute mesure le prix du pardon. Tombée dans l'abîme, elle ne regarde plus la montagne où elle était autrefois assise dans sa sérénité, mais les étoiles elles-mêmes ; il ne suffit pas que l'expiation la relève, il faut qu'elle l'exalte, et la femme tombée n'a jamais demandé à redevenir une femme, mais une sainte.

Pendant que Lina retrouvait quelque espoir dans ces enthousiasmes de remords, le comte rêvait de son côté

aux moyens de ne point abandonner sa proie. Traqué de toutes parts et ne marchant plus qu'entre des abîmes, il éprouvait cette rage obstinée de l'homme accoutumé à vaincre et qui voit pour la première fois la victoire près de lui échapper. Le temps et les efforts dépensés l'acharnaient, d'ailleurs, à cette œuvre étrange; il n'y pouvait plus renoncer; c'était pour lui une de ces passions fatales dont vous jugez les périls et auxquelles vous ne cessez point pour cela d'obéir. Le rapide instant de bonheur dû à la surprise et à la violence avait allumé chez lui une ardeur aveugle, une sorte de soif insensée qui le précipitait vers le but de ses désirs à travers tous les obstacles.

Après avoir vainement attendu Lina au jardin, il rentra dans la maison, comptant y trouver Andréas et pouvoir le charger de la lettre qu'il voulait remettre à la jeune femme; mais Andréas était en course pour la fête. Les amis et les voisins invités commençaient déjà à arriver dans la salle de verdure préparée par les soins de madame Dalchid; Rudolphe, averti, venait de quitter Jorg pour les recevoir. De Leuthold revint au salon dans l'espoir d'y rencontrer Lina; mais elle n'était point encore descendue. Il se rappela alors l'aver-

tissement donné par lui à la jeune femme, chercha la Bible où il avait promis de déposer la lettre refusée et l'aperçut à sa place accoutumée. Son parti fut pris à l'instant : après s'être assuré qu'il était seul, il saisit le livre, ouvrit le fermoir de vermeil avec la double clef qu'il portait toujours, glissa la lettre au milieu du volume et le referma avec soin.

Au même moment, Frédéric entrait avec madame Dalchid et plusieurs invités.

L'organisation de cette fête subite avait donné à la femme de l'ancien banquier viennois une animation et une activité qui lui étaient des plus favorables. Elle retrouvait quelque chose de ses habitudes d'autrefois et comme une ombre de sa gloire éclipsée. Obligée de suppléer Lina, que sa maladie exemptait de pareils soins, elle faisait prendre rapidement toutes les dispositions pour les rafraîchissements, l'orchestre, les tables de jeu, et Wrangel, qui s'était déclaré son aide de camp, la secondait en courant, s'agitant pour répéter les mêmes ordres un peu plus haut.

Tout le monde avait insensiblement quitté le jardin, où le brouillard du soir commençait à se faire sentir ; Rudolphe lui-même venait d'y entrer avec Stankar et

Lina ; les parties s'étaient organisées dans la pièce voisine, et les trois musiciens qui formaient l'orchestre faisaient entendre un prélude de valse lorsque Jorg entra.

— Ah ! venez, monsieur Kauffman, s'écria Wrangel ; la fête est donnée au pape de votre Église, et vous en avez, par conséquent, votre part.

— Pardon, dit Jorg ; les ashvériens marchent, monsieur le conseiller, mais ils ne dansent pas.

— Pourquoi donc, mon cher apôtre ? reprit Frédéric en riant ; David a bien dansé devant l'arche d'alliance.

— L'avez-vous ici ? demanda brusquement Kaufman. Montrez-moi le symbole d'union entre le ciel et la terre, et, à l'exemple de David, j'exprimerai ma joie ; mais, pour le moment, je ne vois que trois musiciens gris, en attendant qu'ils soient ivres, qui vous mettent en mouvement ou vous arrêtent à volonté comme des marionnettes dont on tient les fils.

— Oh ! excellent ! s'écria Wrangel. Entendez-vous cela, chers amis, et vous, mesdames ? On nous compare à des marionnettes qui dansent pour le plaisir des bonnes d'enfants et des portières... Mais, en tout cas, la parade n'est pas complète, mon cher apôtre ; je

veux bien être *Hanswurst*, et vous serez, si vous voulez, le commissaire... Mais il faut, de plus, le diable; le diable est de rigueur; il nous manque le diable.

— Il y est, dit Jorg avec un sérieux que ne purent ébranler les éclats de rire de Frédéric; il y est, monsieur le conseiller, non pas à découvert comme dans le drame qui amusait votre enfance, mais caché, sournois, hypocrite et baissant la voix. Je pourrai même vous dire au besoin ce qu'il fait.

— Vrai! interrompit Wrangel, qui riait toujours; eh bien, pardieu! je serais flatté de savoir...

— Il travaille à séduire une femme, reprit Kaufman, dont l'œil s'était fixé sur Frédéric.

— Ah bah!

— Il est de votre taille : il porte un habit comme le vôtre, et tout à l'heure il a pris le livre qui est là.

— Cette Bible?

— Oui, le livre saint, qui sert à une correspondance coupable.

— Comment savez-vous?

— J'étais tout à l'heure dans le jardin, près de cette fenêtre, et le rideau entr'ouvert m'a permis de tout voir. C'était vous!

— Moi?

— Vous avez pris cette Bible, vous l'avez ouverte pour y cacher une lettre.

— Comment ?

— Silence! voici Rudolphe!

Mais cette précaution tardive était inutile, le pasteur avait tout entendu. Il demeura d'abord cloué à sa place en entendant les paroles de Jorg bourdonner à ses oreilles sans pouvoir s'en rendre compte ; mais bientôt la lumière se fit dans son esprit; de vagues soupçons y roulaient depuis le matin comme d'orageuses nuées; ce fut un éclair qui les enflamma. Cependant il hésitait encore, son esprit ne pouvait accepter cette explication horrible. Il regardait autour de lui, effaré et incertain, comme s'il eût cherché la preuve de ce qu'il devait croire. Dans ce moment, madame Dalchid, qui allait de groupe en groupe distribuer des compliments pour en recevoir, et qui essayait au passage, devant chaque miroir, ses regards et ses sourires, se trouva devant lui; il tressaillit, un doute traversa sa pensée : si c'était elle!

La femme de l'ex-banquier ne lui laissa pas le temps de discuter la vraisemblance de sa supposition.

— Eh bien, qu'avez-vous donc, cher cousin? dit-elle en appuyant une main sur le bras de Rudolphe avec une câlinerie caressante; vous restez là tout rêveur!... Songez vous par hasard au discours que vous devez adresser tout à l'heure à vos disciples?

— Ah! pardieu! je l'avais oublié, dit Frédéric en s'approchant; c'est ce soir qu'a lieu la réunion... Si nous y allions tous!

— Oui! oui! crièrent plusieurs voix.

— Il y aura foule, ce sera amusant, fit observer Dorothée.

— Et nous danserons en revenant, ajouta Wrangel.

— Mais sur quoi Rudolphe doit-il prêcher? demanda de Leuthold.

— C'est juste! Quel est votre sujet, mon cher précurseur? s'écria Frédéric.

Rudolphe le regarda.

— Mon sujet? répéta-t-il d'une voix tremblante d'émotion; vous voulez le connaître?... Ce sera la trahison de Judas.

Tout le monde parut surpris.

— Oui, reprit le pasteur, dont le regard se promenait autour de lui, j'appellerai la malédiction de Dieu

et des hommes, non-seulement sur le lâche qui vend son maître pour trente pièces d'argent, mais sur tous les Judas dont la perfidie triomphe: sur celui qui se glisse au foyer domestique comme le serpent dans le paradis terrestre, et qui fait cueillir à la femme séduite ce fruit défendu de l'honneur. Je le montrerai, le sourire sur les lèvres, la main tendue vers l'ami qu'il trompe, portant son infamie comme une couronne, et, pour prononcer sur lui l'anathème, je n'aurai qu'à répéter les paroles mêmes du livre saint...

Il courut à la Bible déposée sur le guéridon et voulut l'ouvrir ; mais le fermoir résista.

— Prenez garde ! vous allez tout briser ! s'écria Dorothée.

— La clef ! demanda Rudolphe précipitamment.

— Ma cousine doit l'avoir.

— Ainsi, c'est à elle ?

Il se retourna vers Lina.

— La clef, madame ? répéta-t-il hors de lui.

Mais Lina, avertie par un geste de Raphaël, avait tout compris et ne pouvait répondre.

— Vous refusez ? s'écria le pasteur.

Et, entrouvrant le livre avec violence, il fit sauter le fermoir de vermeil.

La lettre de Raphaël s'échappa des feuilles brusquement séparées et vint tomber à ses pieds.

Il y eut un mouvement général. Stankar et le comte pâlirent ; Kaufman fit un geste de stupéfaction ; Lina, qui s'était levée d'un élan, se laissa retomber sur le fauteuil.

Müller regarda un instant la lettre, comme il eût fait d'une vipère roulée à ses pieds ; puis, la relevant :

— Tu avais bien vu, Jorg ! dit-il avec un cri. C'était pour elle... Ah ! je saurai donc enfin la vérité !

Il brisa le cachet d'une main crispée : il déploya le papier et voulut lire ; mais le major l'arrêta.

— Vous ignorez qui a écrit cette lettre, dit-il, à qui elle est adressée ; vous n'avez pas le droit de la lire.

— Laissez, interrompit le pasteur.

Stankar avança brusquement la main et la lui arracha. Müller poussa un cri.

— Malheureux ! bégaya-t-il les deux bras levés.

— Oubliez-vous qu'on nous regarde ? dit le forestier tranquillement.

Rudolphe recula éperdu ; Stankar s'approcha du poêle et jeta la lettre dans les flammes.

Au même instant, l'horloge sonna huit heures, et Jorg posant la main sur l'épaule de Jean lui dit gravement :

— Les ahsvériens nous attendent à l'église du Wort.

XII

LE CIMETIÈRE DU WORT

L'église du Wort, située dans l'un des faubourgs de Münden, était la plus ancienne de la ville, et elle avait subi toutes les transformations des croyances populaires du pays. D'abord édifiée en l'honneur du fils de Dieu, comme l'indiquait son nom de Wort (*verbe*), elle avait vu toutes les cérémonies catholiques alors que Luther n'avait point encore brisé en Allemagne le joug de la papauté. Plus tard, quand la Réforme triompha, le culte évangélique avait été substitué à celui de Rome, et l'ancienne église était devenue un temple protestant ;

mais on avait fini par la trouver malsaine et incommode. A mesure que le besoin du confort envahissait la tiédeur luthérienne, les voûtes du Wort avaient paru plus sombres, ses dalles plus froides, ses murailles plus humides, et l'on s'était décidé à construire un nouveau temple pourvu de calorifères pour l'hiver, de ventilateurs pour l'été, bien parqueté de chêne, garni de bancs élastiques, permettant enfin de faire son salut à l'aise et sans s'en apercevoir.

La vieille église avait alors été abandonnée pour les réunions accidentelles. C'était là que l'on tirait les loteries au profit des pauvres, que l'on célébrait les distributions de prix des écoles populaires, que les professeurs de passage faisaient des cours de mnémotechnie, d'économie politique ou d'agriculture.

En l'accordant à Jorg pour les prédications ahsvériennes, on n'avait donc fait que suivre l'usage, et le mettre au rang de ces bohémiens de la science qui, ne pouvant trouver de patrie nulle part, transportent leur chaire de ville en ville comme une tente de Bédouin.

Cependant, dans cette circonstance, le lieu n'aurait pu être mieux choisi, et son austérité pittoresque, son isolement, devaient seconder l'éloquence de l'apôtre.

Malheureusement, ce dernier était loin d'avoir retrouvé le calme nécessaire pour la prédication annoncée.

Arrivé au Wort avec Kaufman avant les disciples qui devaient l'y rejoindre, il s'était arrêté dans le cimetière placé derrière l'église, sous prétexte de recueillir ses idées, et parcourait d'un pas précipité l'étroit sentier qui se dessinait à travers les herbes touffues. Mais sa pensée cherchait en vain à se fixer sur la réunion qui se préparait : un invincible entraînement la reportait sans cesse aux Sennhutten.

Jorg, à qui la précipitation fiévreuse de ses mouvements faisait soupçonner son trouble, s'approcha.

— Tout a été disposé pour la réunion de nos frères, dit-il ; l'entrée du temple est éclairée.

— En effet, répliqua le pasteur, qui jeta un regard distrait sur le porche du Wort ; mais l'heure n'est point encore sonnée...

Et, se rapprochant de Kaufman :

— Quand cet homme a déposé la lettre dans la Bible, ajouta-t-il plus bas, vous êtes sûr qu'il en avait la clef?

— Oui, répondit Jorg ; mais repousse maintenant ces pensées...

— Et vous avez bien reconnu Frédéric Wrangel ?

— Autant que l'on peut reconnaître de loin et sans voir le visage ; une ressemblance de costume a pu me tromper.

— Ce doit être lui... Il l'aimait autrefois.

— N'a-t-elle point repoussé sa recherche ?

— Oui... Mais cette lettre !...

— L'avait-elle autorisée ? es-tu même certain que ce fût pour elle ! Pourquoi te tourmenter d'avance, Jean ? Rappelle-toi le ministère que tu vas remplir ; songe que tu fais entendre ici ta parole pour la première fois.

— J'y songe, j'y songe, dit Rudolphe, chez qui les objections de Kaufman faisaient renaître un rayon d'espoir. Vous avez raison... elle pouvait ignorer... Mais alors, pourquoi cette tristesse... ce trouble ?

Jorg posa un bras sur son épaule.

— Tu le sauras plus tard, mon fils, répliqua-t-il affectueusement ; mais, ce soir, secoue ces noires inquiétudes ; souviens-toi que tu vas avoir à expliquer notre doctrine devant une foule nouvelle ; que ta voix doit ouvrir des cœurs hautains fermés par le doute, raffermir les timides, glorifier les forts ! tout à l'heure la

foule remplira ce temple : tu auras là tes disciples, tes amis, tes parents...

Le pâsteur se redressa.

— Mes parents !... répéta-t-il. Ah ! oui... elle aussi viendra... elle l'a promis... Oui... il faut qu'elle m'entende... ce sera une épreuve !... Je pourrai suivre sur son visage l'effet de mes paroles... Si elle se trouble encore.... plus de doute... elle m'aura trompé ; et alors... alors, je partirai.

— Que dis-tu ! s'écria Kaufman.

— Ce soir même, sur-le-champ, reprit Rudolphe avec désordre, nous fuirons ensemble, mon père ; car vous ne m'abandonnerez pas, vous !... Nous irons loin, bien loin ; le temps guérit toutes les blessures... je l'oublierai, j'en suis sûr ; je la haïrai... je...

Et, s'arrêtant tout à coup avec une explosion de larmes :

— Oh ! je mens, je mens, balbutia-t-il en appuyant son visage sur la poitrine de Jorg, je l'aimerai toujours !

Le vieillard l'écarta brusquement.

— Est-ce bien toi que j'entends, Rudolphe ! dit-il

d'un accent de douloureux reproche ; ton amour pour cette femme va-t-il donc à ce point de délire ?

— Eh bien, oui, reprit le pasteur éperdu ; c'est ma force, ma volonté, ma vie ! Tout me vient de lui et tout retourne à lui ! Dans ces derniers temps, si vous avez trouvé ma parole plus puissante, mon zèle plus ardent, c'est que je pensais à Lina ! Mes triomphes n'étaient plus pour Dieu, mais pour elle. Sûr d'être aimé, j'étais fort, et je suis redevenu faible depuis que je doute. Vous avez cru que j'avais l'énergie de l'apôtre, mon père ; je n'avais que celle de l'amant.

— Et tu oses l'avouer, malheureux ! répliqua Jorg avec une chaleur indignée ; tu ne rougis point de cette lâcheté de cœur ! tu refuses de sacrifier ton amour devant cette croix où ton maître a sacrifié sa vie ! Mais as-tu donc oublié que tu appartenais à notre croyance, que tu avais accepté sur ton honneur et sur ton salut la mission que tu trahis ? Ah ! c'est trop d'hésitation ! choisis enfin ta route ! ne détourne point la tête ; ne baisse pas les yeux ainsi, mais réponds : veux-tu trahir ton Dieu ?

— Ah ! mon père ! s'écria Rudolphe avec horreur.

— Si tu ne le veux pas, dit Jorg, redeviens homme ;

referme ton cœur sur ta souffrance et fais ton devoir.

Le pasteur releva la tête.

— Je le ferai, je le ferai, dit-il avec un effort douloureux ; votre main, Jorg, et conduisez-moi au temple ; la force dont je manque, Dieu me la donnera.

Kaufman profita de ce retour d'énergie pour entraîner Rudolphe au Wort, où une foule nombreuse était déjà rassemblée.

Une des facultés les plus étranges accordées à l'âme humaine est, sans contredit, celle de faire face à deux besoins contraires en se dédoublant. On dirait qu'il y a en nous plusieurs puissances qui, comme les deux biches de la fable, se font chasser successivement, afin que l'une repose pendant que l'autre combat. A la vue de ceux qui attendaient sa parole, le pasteur sentit sa préoccupation changer d'objet. L'image de Lina fit place à celle du nouveau règne annoncé ; toutes les activités intérieures employées à la recherche du fatal mystère semblèrent s'arrêter pour faire place à d'autres activités également ardentes qui entrèrent en mouvement. On eût dit une meute lassée qui se couchait pour reprendre haleine et laissait le champ libre à une seconde meute jusqu'alors inoccupée. Les dou-

loureuses pensées dont Rudolphe était poursuivi s'assoupirent sans s'éteindre. Ramené au souvenir de son apostolat, il retrouva cette inspiration caressante et enflammée qui rendait son éloquence irrésistible. Jamais sa voix n'avait été plus vibrante, ses élans plus emportés, sa prière plus fervente : les larmes qu'il tenait entassées dans son cœur avaient communiqué à sa parole une onction éplorée à laquelle rien ne pouvait résister. Les explosions d'enthousiasme, difficilement comprimées, l'interrompait à chaque instant et, loin de l'arrêter, donnaient un nouvel élan à ses expansions ; car, dans ce développement même de sa doctrine, c'était encore ses passions qu'il révélait. L'homme est ainsi créé, que tout ce qu'il exprime reproduit forcément ce qu'il y a en lui, comme la statue reproduit le moule d'où elle sort : sous la généralisation de l'idée, sous la formule de la science, se dessine la personnalité du savant ou du philosophe ; et, quoique nous fassions, nous ne pouvons jamais que nous raconter nous-mêmes.

Lina et Stankar le comprirent. La véhémence pathétique du pasteur avait pour eux une signification qu'elle ne pouvait avoir pour un autre ; ils en devi-

naient la source ; ils en sentaient l'amertume ; ils s'effrayaient de ces abjurations foudroyantes, de ces appels de cœur, de ces prières émouvantes au fond desquelles ils entendait bruire les larmes. Le forestier ne put supporter l'admiration par laquelle on accueillait cette éloquence du désespoir ; il lui sembla qu'on applaudissait un crucifié ! Profitant du voisinage d'une porte de dégagement, il se glissa le long du cloître et gagna le cimetière qui s'étendait derrière le Wort.

La nuit était orageuse ; le ciel, par instant lumineux, s'enveloppait tout à coup d'obscurités que ne tardait pas à remplacer le rayonnement des étoiles. Cette alternative d'ombre et de lumière donnait au champ mortuaire quelque chose d'étrange : les tertres, tantôt obscurs, tantôt éclairés, semblaient animés de je ne sais quel mouvement, et les ifs, au travers desquels brillaient des lueurs brisées, prenaient çà et là mille formes changeantes ; un vent faible et chaud glissait dans les feuilles avec une rumeur confuse.

Le forestier suivit lentement la route qui se trouvait devant lui. A droite et à gauche s'élevaient des niches de pierre rongées par le temps et dépouillées des saintes images qui les avaient autrefois consacrées ; une

grande croix entourée de degrés se dressait à l'extrémité du cimetière, et, plus loin, s'ouvrait une sortie donnant sur le faubourg.

Stankar venait de dépasser la dernière niche, à demi enfouie sous le lierre, lorsqu'une ombre s'en détacha tout à coup et parut vouloir se dérober dans les ténèbres; mais les étoiles éclairèrent subitement l'espace qu'elle allait franchir; elle s'arrêta surprise, et le major reconnut le comte de Leuthold.

Il est des hasards funestes contre lesquels toute prudence humaine demeure impuissante. Après son entretien avec Lina, le forestier avait résolu d'éviter le comte jusqu'au départ de sa nièce, qu'il voulait faire emmener par Rudolphe. Décidé à venger l'honneur de son sang, il voulait, pour cela, choisir son temps. Mais il se trouvait dans un de ces instants où notre colère, longtemps rugissante, n'attend qu'une occasion pour briser sa chaîne. La rencontre de Raphaël fut pour lui comme un défi jeté au milieu de sa douleur ; elle mit à bout tout ce qui lui restait de patience.

Il s'avança rapidement vers le comte, qui, se voyant reconnu, s'arrêta.

— Je ne vous cherchais pas, dit-il vivement; mais

puisqu'enfin je vous trouve seul, il faut que je vous parle.

— Je suis aux ordres de M. le major, répliqua de Leuthold d'un air contrarié.

— Que venez-vous faire ici? reprit impétueusement le forestier ; pourquoi vous glissez-vous dans l'ombre comme un assassin? Quelle est la trahison que vous préparez?

— M. le major n'attend point sans doute de réponse à une pareille question? dit Raphël froidement.

— En effet, reprit Stankar, elle serait inutile; je vous connais! Ce que vous avez fait doit m'expliquer suffisamment ce que vous pouvez, ce que vous devez faire! Mais il y a un arriéré de perfidie à régler entre nous, monsieur le comte, et, puisque je vous ai rencontré sur mon chemin, nous le réglerons ce soir même.

— Le major n'a qu'à parler, je l'écoute.

— Je ne rappellerai point ce qui s'est passé, reprit le forestier, qui se contenait à peine; vous êtes venu sous un toit qui, avant votre arrivée, n'abritait que des heureux; vous avez accepté l'amitié du mari pour mieux séduire la femme, et, quand le crime a été ac-

compli, vous avez persisté avec la rage de la méchanceté. Ce n'était point assez pour vous de la souffrance de vos victimes, il fallait la savourer, en sentir tous les frémissements, les tenir enfin mourantes sous votre main jusqu'à ce que vous fussiez ennuyé de leur agonie! Tout cela, vous l'avez fait librement, joyeusement, sans remords ! Vous en aviez le droit. Pour vos pareils, c'est la distraction ordinaire et naturelle ; aussi ne me plaindrai-je pas. Seulement, monsieur le comte, je vous demanderai d'abréger ce jeu infâme. Vous avez brisé assez de cœurs ici pour vous trouver satisfait; allez ailleurs ! cherchez quelque autre foyer paisible où vous puissiez porter la flamme ; ici, nous ne voulons plus laisser fouiller nos cendres ; c'est assez de supplice, sans qu'il faille supporter encore la présence du bourreau ! Partez sans plus attendre, je vous le demande ; et, si ce n'est point assez... je l'exige !

L'accent amer du forestier était insensiblement devenu menaçant ; de Leuthold, qui avait tout écouté avec un sourire froid, le regarda de toute sa hauteur.

— Dès que M. le major commande, dit-il d'un ton ironiquement mesuré, il voudra bien qu'on s'informe des dangers de la désobéissance.

— Ah ! ne prolongez pas à plaisir ce débat, monsieur le comte! s'écria Stankar, dont le sang-froid disparaissait ; si vous refusez...

Il s'arrêta.

— Eh bien? demanda Raphaël nonchalamment.

— Si vous refusez, c'est entre nous une lutte à mort, cria le forestier, qui n'était plus maître de sa colère.

Raphaël le mesura tranquillement.

— Il faudrait d'abord me la faire accepter, dit-il, et M. le major sait que je ne le puis.

— Qui vous en empêchera? reprit Stankar en tressaillant. Oseriez-vous nier mes droits à une réparation, et avez-vous oublié que la femme déshonorée par vous est ma nièce... ma fille ?

— C'est précisément ce titre qui rend tout combat impossible.

— Que dites-vous?

— Je dis, monsieur le major, que, pour un duel, les armes doivent être égales, et qu'ici elles ne peuvent l'être, car vous avez seul intérêt à ce combat.

— Comment ?

— Si je succombe, le secret de ce qui s'est passé meurt avec moi, et vous délivrez à jamais Lina de ma

présence ; si je l'emporte, ma victoire même m'empêche de reparaître à ses yeux taché de votre sang, et ainsi, quoi qu'il arrive, vous la séparez de moi.

— Mais ne comprenez-vous donc point qu'il faut que cela soit ?

— Pour vous peut-être, non pour moi.

Stankar, stupéfait, regarda le comte. Cette tranquille audace dépassait ce qu'il avait pu supposer ; il laissa retomber ses bras comme si elle eût désarmé sa colère elle-même.

— Et c'est à moi que tu oses parler ainsi ! dit-il ; tu oublies donc que tu es ma merci ? que j'ai droit d'exiger telle réparation qu'il me plaira ? que, si tu refuses, j'irai te provoquer publiquement ?

— Vous ne le ferez pas, dit Raphaël en souriant ; vous ne pouvez le faire : pour justifier votre insulte, il faudrait en déclarer la cause.

Le forestier tressaillit.

— Quant à une provocation sans motif, continua de Leuthold, mon refus d'y répondre ne peut faire soupçonner mon courage : le passé tout entier répondrait à un pareil soupçon. Vous voyez donc, monsieur le ma-

jor, que les menaces sont inutiles et que ce n'est pas moi qui suis à votre merci.

Ce calme audacieux porta jusqu'aux dernières limites la colère de Stankar ; exaspéré par cette espèce de défi, il saisit le bras du comte, et, approchant son visage du sien :

— Ainsi, tu ne veux ni partir ni me rendre raison? dit-il les dents serrées. A force d'insolence, tu espères lasser mon indignation... Prends garde, Raphaël de Leuthold!... Si tu es encore un homme, ne me force pas à une de ces insultes qui font rougir celui qui la fait! N'est-ce donc pas assez de te dire que je te méprise, que je te hais, que tu es un traître... un menteur... un lâche?... Quoi ! pas même un éclair de honte ou d'indignation dans tes yeux? N'y a-t-il plus en toi une seule trace d'honneur, un seul souvenir de fierté? Quoi!... plus rien?

— M. le major voit qu'il me reste au moins la patience ! dit Raphaël en se dégageant.

Le forestier porta les deux poings à son front.

— Oh! mon Dieu! s'écria-t-il, ne pas connaître d'injure qui puisse remuer cette âme de boue !

Et, comme si un souvenir lui revenait subitement :

— Ah! je me trompe! reprit-il vivement. Écoutez, monsieur le comte; peu vous importe que l'on vous accuse d'être un infâme, n'est-ce pas? Eh bien, je ne le dirai pas; mais je dirai que le nom porté par vous est un mensonge!

De Leuthold pâlit.

— Je dirai que vous ne le devez pas à la naissance, ajouta Stankar; mais que vous l'avez reçu comme une aumône.

— D'où savez-vous...? interrompit Raphaël vivement.

— Je dirai, acheva le major, que le noble comte de Leuthold a été ramassé dans la fange d'un hospice!...

— Ah!... une épée, monsieur! interrompit ce dernier avec un cri furieux.

— Enfin, dit le forestier, j'ai donc trouvé le joint de ton âme! Viens!

— C'est un combat à mort! répliqua précipitamment Raphaël, qui se dirigeait avec le forestier vers la sortie sortie donnant sur le faubourg.

— A mort! répéta celui-ci.

— Je vous laisse le choix des armes.

— Les premières trouvées.

— Ici près loge un de mes amis.

— Allons.

Ils venaient d'atteindre les marches du cimetière, quand un bruit de pas retentit dans la rue qui se trouvait plus bas; deux soldats passaient en se dirigeant vers leur caserne. Stankar courut à leur rencontre et revint avec eux.

— Nous n'aurons pas besoin d'aller plus loin, dit-il, voici des témoins et des armes.

Il avait dégainé le sabre d'un des cavaliers, Raphaël dégaina l'autre. Les deux soldats voulurent connaître d'abord le sujet de la querelle.

— Nul ne peut le savoir, répliqua Stankar, et toute réconciliation est impossible. Mettez-vous en défense, monsieur le comte.

Les fers se croisèrent et la lutte commenca.

L'obscurité permettait à peine aux deux adversaires de juger des coups qu'ils portaient ou qui leur étaient portés; le fugitif scintillement des armes pouvait seul diriger leurs regards. Ils continuèrent quelque temps avec des chances égales; mais la fougue du major allait lui devenir fatale lorsqu'un nouvel acteur parut tout à coup à l'entrée du sentier qui traversait le cimetière.

Attiré par le cliquetis du fer, il accourut vers les ombres qu'il voyait s'agiter près de la grande croix, et poussa tout à coup un grand cri.

Les deux combattants s'arrêtèrent et reconnurent Rudolphe.

XIII

HOMME ET PRÊTRE

Le pasteur s'élança vers eux les bras étendus.

— Bas les armes, frères! cria-t-il avec une autorité exaltée.

Et, reconnaissant tout à coup le comte et le forestier :

— Vous! reprit-il stupéfait; vous, l'épée à la main! Ah! c'est Dieu qui m'envoie.

Il saisit les deux fers, les leur arracha, et, les jetant au loin, retint dans ses mains leurs deux mains désarmées.

— Est-ce bien vrai? reprit-il en les entraînant à quelques pas; vous, major, et vous, Raphaël?... Mal-

heureux! mais vous ne voyez donc pas où vous êtes? Des tombes sous vos pieds et la croix au-dessus de vos têtes!

— Eh bien, allons ailleurs! interrompit Stankar, dont la colère n'avait fait que grandir.

— Vous trouverez Dieu partout! reprit le pasteur. Major, revenez à vous! Quelle est la cause de cette querelle? d'où peut venir une pareille fureur? Répondez, major, je veux le savoir.

Stankar baissa la tête avec embarras. Raphaël, au contraire, sourit.

— Pourquoi hésiter, monsieur? demanda-t-il les yeux fixés sur le forestier; vos insultes et vos menaces m'ont forcé à ce combat; prouvez que vous étiez dans votre droit; Rudolphe nous écoute; justifiez devant lui votre provocation.

Le major regarda de Leuthold; tant d'audace dépassait tout ce qu'il avait pu prévoir.

— Cet homme est un démon, balbutia-t-il.

Et, comme Rudolphe cherchait à l'entraîner:

— Laisse-moi, reprit-il en lui échappant; tous les anges du ciel me prieraient pour cet infâme, que je serais sourd. Il faut que l'un de nous meure.

— Ah ! je ne vous quitte pas, dit le pasteur en le suivant. Je m'attache à vos pas, major ; je vous suivrai partout, je me jetterai devant votre arme. Je vous garderai comme un assassin.

Stankar, blessé, tressaillit.

— Tu oublies à qui tu parles, Müller, dit-il.

— Je parle au nom de Dieu et comme son ministre, répliqua Rudolphe avec une noblesse souveraine ; ce titre l'emporte sur tous les autres, et c'est à vous d'écouter avec respect. Que celui qui a offensé l'autre s'élève jusqu'au repentir, et que celui qui a été offensé laisse tomber le pardon de son âme. Raphaël... major... pressez-vous tous deux sur ma poitrine... le cœur d'un prêtre est comme le ciel, ouvert à tous ! Que ces mains ennemies se tendent l'une vers l'autre.

Il avait pris la main du comte, qui se laissa attirer et appuya un bras sur l'épaule du pasteur : à cette vue, Stankar ne fut plus maître de lui.

— Judas ! s'écria-t-il, le baiser après la trahison.

Ce cri ne lui était point échappé, qu'il eût voulu le retenir ; mais il était trop tard ; Rudolphe avait tressailli et lâcha la main du comte.

— La trahison? répéta-t-il subitement illuminé.

Grand Dieu ! Jorg se serait-il trompé tout à l'heure...

Et, regardant Raphaël :

— C'est la même taille que Frédéric, continua-t-il, le même costume... Oh ! s'il se pouvait ! Major... je veux tout savoir, il le faut.

— Plus bas, interrompit Stankar : on vient...

Deux formes blanches se dessinaient, en effet, dans l'ombre et s'avançaient rapidement ; c'étaient Lina et madame Dalchid, qui avaient voulu rejoindre Rudolphe après la prédication, et qui, entendant des voix hautes et irritées, accouraient inquiètes. Au moment où elles atteignirent la ligne de lumière qui éclairait une partie du sentier, Müller les reconnut.

— Ah ! je saurai donc enfin la vérité ! s'écria-t-il.

Et, courant à leur rencontre, il saisit Lina par les mains et la traîna devant Raphaël et le forestier.

A la vue de ces visages pâles, de ces soldats, de ces armes encore nues, la jeune femme fut prise d'une sorte de vertige ; elle comprit que tout était découvert et tomba à genoux en demandant grâce. Müller recula, les cheveux dressés.

— Ainsi, dit-il, c'était pour lui ! cet homme... était son amant !

Lina ne répondit rien, mais tomba affaissée sur elle-même, les bras en avant et la tête flottante.

Le comte avait fait un pas en arrière, et Stankar se couvrait le visage de ses deux poings fermés. Il y eut une pause. Müller, égaré, regardait autour de lui comme s'il n'eût pu croire à la réalité de ce qu'il voyait et de ce qu'il sentait.

— C'est vrai, bégaya-t-il enfin, vrai... O mon cœur!... brise-toi...

Et, apercevant Lina courbée à ses pieds :

— Elle ose rester là ! reprit-il d'un accent plus élevé. Dites donc que tout cela est fanx, madame... Prouvez-moi qu'on a menti... défendez-vous, enfin!... Mais non, vous tremblez... vous êtes pâle!... Et tu n'as pas peur que je t'écrase sous mes pieds !

— Tuez-moi, tuez-moi, Rudolphe ! murmura Lina mourante.

— Laisse cette malheureuse, interrompit Stankar, qui s'était jeté devant la jeune femme ; ce n'est pas elle que tu dois punir !

Müller se redressa.

— Ah ! vous avez raison, s'écria-t-il. Je m'explique tout, maintenant. Dans ce duel, c'était mon honneur

que vous vouliez venger; mais me voilà ! à moi une arme !

Il se précipita sur le sabre relevé par un des soldats.

— Défends-toi ! cria-t-il en marchant droit vers le comte, qui était demeuré immobile.

Le forestier et madame Dalchid s'élançèrent au-devant de lui.

— Laissez ! cria Müller, dont la fureur et le désespoir étaient devenus du délire. Qu'il s'arme ! qu'il se défende !

— Je ne croiserai point le fer contre vous, Rudolphe, dit Raphaël d'un ton ferme.

— Tu refuses ? cria le pasteur l'œil égaré et les lèvres tremblantes. Misérable ! mais tu ne vois donc pas que, si tu refuses de te défendre, je te tuerai !... Raphaël, n'entends-tu pas des voix qui t'appellent du fond de ces tombes ? L'heure du châtiment est venue.

Il avait échappé au major et à Dorothée et s'était élancé vers de Leuthold. Celui-ci recula par un mouvement involontaire jusqu'aux degrés de la grande croix, contre lesquels il s'arrêta à demi renversé. Rudolphe, fou de colère, levait son arme pour le frapper, lorsque

Jorg apparut tout à coup derrière le calvaire de granit, et, étendant la main en avant :

— Rudolphe, dit-il d'une voix forte, c'est sur cette croix que le Christ a pardonné à ses bourreaux.

Le pasteur releva les yeux, aperçut la douce image du crucifié, dont le pâle visage, éclairé par la lune, se penchait vers lui, et recula en laissant tomber son arme.

Stankar le releva vivement.

— Partez, monsieur, dit-il tout bas à Raphaël ; nous nous reverrons.

— Je l'espère, dit de Leuthold, qui s'enveloppa dans son manteau et disparut avec les deux soldats.

Dorothée avait également emmené à l'écart Lina ; Müller s'était agenouillé sur les degrés de la croix et s'efforçait de répéter une prière.

Pendant quelques instants, on n'entendit que son accent entrecoupé et les gémissements de Lina ; mais tout à coup un chœur de voix éloignées s'éleva dans la nuit, faisant entendre une des hymnes de triomphe des ahsvériens. A travers l'obscurité silencieuse et les murmures de cette double douleur, les voix unies chantaient :

Voici que, sortant de ses voiles,
De l'avenir s'étend l'azur.
Frères, dans chaque cœur obscur,
Voici le lever des étoiles.

— Entends-tu ces chants, dit Kaufman en se penchant vers Rudolphe ; ce sont les disciples conquis par ta parole qui célèbrent l'avénement de la bonne nouvelle !

Et les voix plus distinctes reprirent :

Voicî l'échelle qu'en rêvant
Jacob vit briller dans les flammes;
Les degrés sont le dévouement ;
Les anges qui montent, nos âmes.

— Ils ont quitté le temple, dit le pasteur, qui avait remarqué que les chants s'approchaient.

— Oui, répondit Jorg ; ils te savent ici et viennent te demander encore des consolations et des encouragements.

— A moi ! répéta Rudolphe, des encouragements... des consolations?... Oh ! c'est une raillerie !

— Que dis-tu ?

— Je dis que vous aviez raison, mon père, quand

vous vouliez arracher mon âme à ce funeste amour! Mais je vengerai mes douleurs.

Kaufman l'entoura de ses bras.

— Tais-toi, Jean! s'écria-t-il; tais-toi, mon fils!... as-tu oublié que le prêtre ne peut ni frapper ni maudire?

— Faites alors qu'il ne puisse souffrir, interrompit Müller avec emportement; ai-je perdu le droit d'être homme? Quand on m'enlève tout, quand je sens ma tête qui se perd de désespoir et de rage, vous, qu'on n'a pas frappé, vous descendez de votre piédestal comme la statue du Commandeur, vous mettez votre main de marbre sur mon cœur, et vous me dites : « Tais-toi! » Ah! dites donc aussi à mon sang de ne pas brûler mes veines, à mon cœur de ne pas se briser!... Si vous me défendez la plainte, commencez donc par m'ôter la douleur.

— Plus bas, malheureux! dit Jorg, qui entendait déjà le bruit des pas de la foule; songes-tu que l'on pourrait t'entendre? Ne montre pas à nos frères ta faiblesse; reviens à toi, pense que ceux que tu as appelés à la lumière sont là... ils approchent... écoute...

Le chœur venait, en effet, de s'élever de nouveau.

Voici que vers l'arche, au retour,
La colombe des découvertes
A rapporté les branches vertes,
Et la colombe, c'est l'amour !

Ces voix fermes et graves s'élevant au milieu des ténèbres pénétrèrent au fond du désespoir de Müller ; il releva la tête et prêta l'oreille. Kaufman profita de ce mouvement.

— Écoute ces hymnes qui t'enseignent l'espoir, dit-il à demi-voix. Rudolphe, détourne les yeux de la terre ; rappelle-toi ce que tu es...

— Oui, reprit le pasteur avec un effort suprême, et en se pressant contre la croix, je suis prêtre !... je suis prêtre !... O mon Dieu ! rendez-moi un instant de calme, de raison. Mais ma tête n'est que trouble et douleur... que pourrais-je leur dire ?

— Recueille-toi ; écoute ce que Dieu dit dans ton cœur, et répète-le tout haut sans crainte. As-tu oublié combien de fois tes inspirations t'ont soutenu ? Du courage, Rudolphe ! et surtout prends garde que la lueur des étoiles ne laisse voir tes larmes.

Les ahsvériens étaient entrés dans le sentier bordé

par les niches de pierre; ils approchaient lentement, et, après une pause, ils avaient repris :

Marchons vers la terre promise;
Marchons, car c'est en nous que Dieu
A mis la colonne de feu
Et la baguette de Moïse.

Müller, toujours à genoux, était demeuré immobile; il s'efforçait en vain de redevenir maître de son esprit égaré; tous les souvenirs tourbillonnaient en lui comme les images d'un rêve.

La foule des disciples s'était arrêtée à quelques pas et avait fait silence. Il y eut un long moment d'attente. Enfin, Jean le Précurseur se leva chancelant. Son visage pâle se dessinait dans l'obscurité comme celui d'un fantôme. Il passa plusieurs fois la main sur son front comme s'il eût voulu rappeler sa mémoire éperdue : enfin ses lèvres, obéissant aux préoccupations de sa douleur, murmurèrent les versets de la femme coupable.

« Les scribes et les pharisiens lui dirent :

» — Maître, cette femme a été surprise commettant l'adultère. Or, Moïse nous a commandé dans sa loi de

lapider celles qui ont commis ce crime. Mais, toi, qu'en dis-tu ?

» Alors, Jésus, s'étant penché, écrivait avec son doigt sur la terre.

» Et, comme ils continuaient à l'interroger, il leur dit :

» — Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre.

» Alors, étant condamnés par leur propre conscience, ils sortirent un à un.

» Et Jésus, ne voyant plus personne que la femme, lui dit :

» — Puisqu'ils ne t'ont pas condamnée, je ne te condamne pas non plus. »

Ici, le prêtre s'arrêta... Cette citation, qui n'avait été qu'une sorte de monologue de ses propres agitations, sembla les accroître ; il promena autour de lui des regards éperdus.

— Le Christ ne l'a point condamnée, murmura-t-il sans voir ceux qui l'écoutaient. La femme était coupable, et elle se leva pardonnée...

Mais, à ce mot, ses regards rencontrèrent le visage

éploré de Lina, qui s'était redressée dans l'ombre ; il jeta un cri.

— Pardonner, répéta-t-il, quand elle a lâchement trompé celui qui avait mis en elle toute sa confiance, celui qui en avait fait sa joie !... qui l'aimait plus que Dieu !... Non !... non ! jamais !

— Rudolphe, que dis-tu ? interrompit Jorg épouvanté.

— Point de miséricorde ! cria Müller, et qu'elle soit maudite !... maudite !...

Il ne put en dire davantage ; les forces lui manquèrent ; il chancela tout à coup, et, glissant le long des degrés, demeura évanoui au pied de la croix.

XIV

CONCLUSION

La nuit venait de finir ; le soleil étincelait sur l'allée de tilleuls et à travers les clématites dépouillées de leurs fleurs ; mais tout était encore silencieux aux Sennhutten.

Cependant nul ne s'était endormi : des lumières avaient brillé jusqu'au jour dans toutes les chambres. Rudolphe, enfermé, avait refusé de voir le major et Kaufman lui-même ; mais il avait écrit plusieurs lettres portées à leur adresse par Andréas.

Wilhelmine venait de descendre au salon et se tenait appuyée à la fenêtre, les yeux gonflés de larmes. Instruite d'une partie de ce qui s'était passé, elle avait deviné le reste ; mais, impuissante à rien empêcher, elle attendait, le cœur plein d'angoisses, comme le specta-

teur épouvanté, qui, du haut de la falaise, regarde le naufrage qu'il ne peut prévenir.

Elle était là depuis longtemps déjà, quand le bruit d'une porte la fit retourner ; elle se trouva en face de Lina.

Le changement opéré dans cette seule nuit était aussi terrible qu'effrayant. Les yeux creusés de la jeune femme marquaient comme deux taches sombres son visage livide, et une légère teinte argentée avait blanchi ses cheveux à demi épars. Elle s'était d'abord arrêtée sur le seuil ; mais, voyant que Wilhelmine était seule, elle courut à elle et arrêta le cri de surprise qui allait lui échapper.

— Taisez-vous, dit elle d'un accent bas et haletant. Mon oncle vient de sortir?

La jeune fille répondit affirmativement.

— Et Rudolphe est toujours enfermé ?

— Toujours.

Elle s'approcha de la porte qui conduisait à la chambre du pasteur.

— Eh bien, j'attendrai, reprit-elle ; fallût-il rester là un jour entier, j'attendrai !

Wilhelmine voulut parler.

— Il le faut ! reprit Lina ; je ne veux point qu'il parte !... car il veut partir ! Voyez, il m'a écrit... Regardez, là, ces mots qui m'ont fait froid jusqu'au cœur !

Elle tendait à Wilhelmine une lettre froissée et mouillée de larmes, en lui montrant les dernières lignes, que la jeune fille lut à demi-voix.

« . . . . . Adieu, Lina ! aujourd'hui même, je quitte Münden pour toujours ; puisse celui que vous m'avez préféré se montrer digne de votre amour ! »

— Mon amour !... répéta-t-elle en pleurant ; ainsi, il ne croit pas même à mes remords ! Ah ! ce supplice me manquait ! mais il ne peut partir ; ce n'est point à lui de quitter son pays, ses amis... Je veux lui parler.

— Prenez garde, objecta Wilhelmine inquiète.

— Et que puis-je craindre ? interrompit Lina ; sa colère ? Je l'accepte d'avance ; je m'y soumets. Je ne viens pas pour me défendre, mais pour le forcer à rester. Il faut que je lui parle, vous dis-je !

Et, voyant que la jeune fille allait tenter de nouvelles objections :

— Écoute, ajouta-t-elle en prenant ses mains et les pressant convulsivement contre sa poitrine, quand les

autres m'abandonnaient, tu as essayé de me consoler, toi; tu as pleuré avec moi; tu m'aimes un peu.

— Ah! pouvez-vous en douter! s'écria la jeune fille, qui l'entoura de ses bras.

— Oui, reprit vivement Lina. Eh bien, alors, tu ne m'empêcheras pas de parler à Rudolphe... Tu veilleras à ce qu'on ne puisse nous interrompre... Ne me refuse pas cela, toi; c'est la première prière que je t'adresse... et ce sera la dernière!

— Parlez-lui donc, dit Wilhelmine vaincue par cette supplication.

— Ah! merci, merci! reprit Lina en la baisant au front; tu comprends ceux qui souffrent!

Et, s'arrêtant subitement, elle s'écria :

— On a marché dans la galerie... C'est lui... le voici! Dieu! qu'il est pâle!... Va-t'en, Wilhelmine, va-t'en!

Elle poussait la jeune fille, et, quand elle l'eut fait sortir, elle referma doucement la porte.

Müller venait d'entrer par un autre côté; mais il marchait la tête basse et n'aperçut point Lina, immobile contre le mur. La douleur avait exercé sur ses traits moins de ravages que sur ceux de cette dernière. Sau

la pâleur et un tremblement des lèvres, il paraissait presque tranquille ; mais, lorsqu'en se détournant, il reconnut Lina, tout son visage se décomposa, et il s'appuya brusquement au dossier d'un fauteuil qui se trouvait près de lui.

La jeune femme tomba à genoux. Le pasteur se tut quelques instants, affermit sa voix et dit :

— Que voulez-vous?

— Je vous attendais ! répondit Lina.

Il lui fit signe de se relever, et, comme elle ne paraissait point comprendre :

— Relevez-vous, dit-il avec impatience ; relevez-vous, madame, je le veux !

Lina obéit précipitamment.

— Oui, monsieur, balbutia-t-elle, me voilà debout, puisque vous l'exigez ; mais, du moins, écoutez moi, Rudolphe !

Il recula d'un pas et ses yeux étincelèrent.

— Rudolphe ! répéta-t-il avec une surprise indignée, ne m'appelez plus de ce nom, madame ! c'était celui que vous donniez à un homme heureux, aimé !... Cet homme n'existe plus ! nous ne sommes maintenant l'un pour l'autre que des étrangers.

— Eh bien, soit! reprit Lina avec une résignation éplorée ; mais, si je n'ai plus le droit de m'adresser à l'époux, s'il me repousse, j'en appelle au prêtre!... il écoute le condamné près de monter sur l'échafaud, il ne peut refuser de m'entendre! Ce n'est plus la femme qui prie, monsieur, c'est la coupable.

Le pasteur fit un effort et répliqua :

— Qu'avez-vous à me dire?

Lina jeta un regard craintif en se rapprochant imperceptiblement.

— Vous m'avez écrit, reprit-elle d'un ton plaintif, une lettre bien cruelle. Ah! je ne vous en fais point un reproche... j'ai tout mérité!... mais je venais... j'espérais... Oh! ne me regardez pas ainsi, monsieur... votre regard glace les paroles sur mes lèvres.

— Que voulez-vous enfin, madame?

Lina fondit en larmes.

— Je veux que vous ne restiez pas enseveli dans ce froid désespoir, s'écria-t-elle. Suis-je même tombée au-dessous de votre colère? Me méprisez-vous assez pour n'avoir rien à me dire? Rudolphe, oh! maudissez-moi, foulez-moi sous vos pieds, pourvu que je me sente souffrir pour vous et que j'entende votre voix!

Müller sourit amèrement.

— Je comprends, dit-il : vous espérez, sans doute, que mon indignation pourra s'épuiser dans de vaines malédictions, et qu'après avoir répandu toutes les amertumes de mon cœur, j'accepterai ma honte avec résignation.

— Ah ! ne le croyez pas !

— Pourquoi vouloir alors réveiller la douleur et la colère que je m'efforce de contenir? Vous venez les braver ! Savez-vous, madame, qu'il y a des instants où ma tête se perd, où je vous hais ?

— Monsieur ! bégaya Lina effrayée.

— Mais vous avez donc oublié que j'ai mis dans mon amour tout ce qui fait vivre, continua Rudolphe impétueusement ; qu'en le perdant, je n'ai même plus le courage nécessaire à la mission que j'avais entreprise? Non, pour tenir ces grands drapeaux autour desquels la foule se rassemble, il faut un cœur vivant, une volonté ferme, et, moi, je n'ai plus de volonté ; moi, mon cœur est mort !

— Ainsi, j'ai tué votre génie en même temps que votre bonheur ! dit Lina brisée.

— Et cependant vous osez venir interroger mon dé-

sespoir! reprit Müller; vous espérez vous justifier!

Le jeune femme l'interrompit d'un geste.

— Non, dit-elle, oh! non, monsieur; et la preuve, c'est qu'après avoir reçu votre lettre, je suis venue pour vous dire que ce n'était point à vous de partir, mais à moi qui suis seule coupable, et pour qui l'exil sera moins une peine qu'un soulagement.

— Se peut-il!

Elle le regarda douloureusement.

— Pensez-vous donc, reprit-elle, que je puisse rester ici, au milieu des souvenirs du passé? ici, où tout me rappelle une époque où je vous ai dû tant de bonheur!

Rudolphe la regarda. Ce mot de *bonheur*, prononcé par Lina, lui causa comme une secousse intérieure, et, malgré lui, des larmes montèrent à ses paupières.

— Est-il vrai? reprit-il; du bonheur par moi? Et cependant vous m'avez trompé, moi si confiant... moi qui vous aimais tant... moi qui, maintenant encore...

Il s'arrêta. Lina avait pu à peine retenir un cri, et, les mains jointes, elle murmura:

— Achevez, Rudolphe!... que vouliez-vous dire?...

— Rien, répliqua le pasteur devenu maître de son

émotion ; rien, madame ! Je consens à tout : partez ; moi, je resterai.

Il baissa la tête. Il y eut un silence. Enfin il reprit :

— Est-ce là tout ce que vous aviez à me demander ?

— Oui, dit Lina accablée. Puissiez-vous regarder comme un rêve pénible les deux années qui viennent de s'écouler ! Retranchez-les de votre existence, monsieur; oubliez que j'ai vécu. Seulement, avant que je parte pour ne plus vous revoir... ne tournerez-vous point vers moi un regard de compassion?... Ah ! dites-moi du moins que, absente, vous cesserez de me maudire...

Elle s'était approchée, elle touchait presque Müller, qui entendait sa respiration oppressée ; il ne se détourna pas ; il ne laissa pas un seul muscle de son visage se détendre ; mais il dit à voix basse :

— Je ne vous maudirai pas.

— Et, à l'heure de la mort, ajouta Lina suffoquée, me pardonnerez-vous ?

— A cette heure de séparation... qui est aussi une mort, répliqua Rudolphe avec la même impassibilité douloureuse, je vous pardonne !

Lina ne le remercia point ; mais elle saisit la main qu'il avait laissée retomber et la couvrit de baisers ; il céda d'abord ; puis, faisant un effort pour la retirer :

— Assez !... murmura-t-il d'un accent étouffé ; je ne puis vous écouter plus longtemps... L'heure est venue.

— Quelle heure, Rudolphe, et que voulez-vous dire ?

— Adieu, madame...

Il montrait à la jeune femme la porte de son appartement ; elle hésita une minute ; mais, voyant le front de Müller s'assombrir, elle céda et sortit.

Resté seul, le pasteur étendit les bras vers la porte par laquelle il l'avait vue disparaître, et, répétant le mot d'adieu, il se laissa tomber sur un fauteuil, la tête appuyée sur ses genoux.

Une voix qui prononçait son nom l'arracha à cet abattement. Il se redressa et aperçut Raphaël de Leuthold, qu'Andréas venait de faire entrer.

A la vue du comte, les traits de Müller se ranimèrent ; il se leva vivement et fit signe à Andréas de sortir.

— Enfin, vous voilà, monsieur, dit-il en revenant vivement vers Raphaël.

— Votre lettre ne m'a été remise qu'à l'instant, répliqua celui-ci ; je me suis aussitôt rendu à votre invitation.

Rudolphe alla fermer deux portes donnant sur l'appartement de Lina et sur le jardin. De Leuthold le regarda.

— On eût pu venir nous troubler, fit observer le pasteur; maintenant, je parlerai sans crainte.

— Je prévois vos reproches, Müller, reprit Raphaël sérieusement; mais, avant tout, je dois déclarer...

— Pas un mot, interrompit Rudolphe; il y a des plaintes qui rapetissent!... je n'en fais pas; des explications qui déshonorent... je n'en veux point.

Raphaël fit un geste de surprise.

— Cette résignation vous étonne, reprit le pasteur; je le conçois. Au premier instant, hier, tout a disparu pour moi dans un nuage de colère; je n'avais qu'un besoin, qu'une pensée, me venger! Cette nuit encore, je l'ai passée dans des tortures que je ne vous souhaiterais pas, monsieur, à vous qui m'avez fait tant de mal. Mais enfin la réflexion m'a mis en possession de moi-même, j'ai compris que ma souffrance ne devait pas être la mesure de la faute... j'ai pensé que le coup dont vous seriez frappé atteindrait Lina... et j'aime encore mieux son bonheur que tout le reste. Je ne vous ai donc pas fait venir, monsieur de Leuthold, pour une provocation, mais pour une demande.

— Je ne vous comprends pas, dit Raphaël.

Müller lui montra un siége, et tous deux s'assirent.

Il y avait dans le calme de ces débats quelque chose

de solennel et presque de terrible ; c'était comme la morne tranquillité qui précède l'ouragan. Rudolphe reprit :

— Si vous aviez rencontré dans le monde Lina maîtresse de sa main, monsieur, lui auriez-vous donné votre nom?

— Pourquoi cette question? bégaya Raphaël embarrassé.

— Répondez sans crainte, reprit Müller. Vous l'auriez fait sans aucun doute , puisque vous l'aimez, puisqu'elle vous aime... vous le feriez encore si elle était libre.

— Libre! répéta le comte.

— Mais, dans ce cas, monsieur, continua le pasteur gravement, songez bien à la tâche qui vous serait imposée! Elle n'aurait plus que vous au monde pour lui faire l'avenir et la consoler du passé; son bonheur pourrait seul vous absoudre devant Dieu... et devant moi ! SI vous lui donniez la paix et la joie, oui, moi-même, je sens que je vous pardonnerais !

— Que dites-vous! s'écria de Leuthold; vous pourriez...?

— C'est moi qui vous interroge, monsieur, fit observer Rudolphe; veuillez me répondre. Il faut que

vous puissiez devenir le protecteur légitime de la femme que vous avez perdue.

— Et, pour cela, vous voulez mourir ! s'écria le comte en se levant.

— Ne craignez rien, dit Rudolphe, ce sera sans bruit, sans éclat; on ne vous accusera point de cette mort...

— Et vous avez cru que j'accepterais une pareille condition ?

— J'ai cru... que tu n'avais pas le choix, Raphaël, dit Müller en se levant à son tour. Il faut que l'un de nous deux meure, tu le sais ! Si c'est toi, qui réparera le crime ? que devient Lina, que tu as déshonorée... Lina, qui t'aime ? Elle et moi, nous n'en resterons pas moins séparés pour toujours ! Si c'est moi, au contraire, tout est bien. Lina peut encore être heureuse... Et ne dites pas que cette pensée vous épouvante, monsieur de Leuthold ; je ne vous croirais pas ! Vous avez, sans hésitation, brisé ma joie, flétri mon honneur et vous, seriez pris d'une pitié généreuse, quand il s'agit de ma vie ?... Ah ! vous raillez, monsieur ! promettez ce que je vous demande.

— Jamais ! s'écria Raphaël ; je ne puis consentir à un pareil sacrifice...

Müller le regarda en face.

— Tu mens ! s'écria-t-il avec éclat ; tu ne veux point faire de promesse parce que tu as peur d'un lien qui t'enlèverait ta coupable liberté. Il te faut cette femme pour maîtresse, non pour épouse, et tu veux pouvoir la rejeter quand le dégoût viendra ! Ah ! je vois clair dans ton âme !

— Nous ne pouvons nous entendre, dit le comte, qui reprit son chapeau pour sortir.

— Non ! s'écria Rudolphe ; car, lorsque j'accepte l'injure en silence, lorsque je consens à mourir pour qu'elle soit heureuse... à mourir sans être vengé !... tu recules, toi, devant la réparation de ton crime ! Infâme ! Ah ! puisque ta vie ne peut être utile à celle que tu as perdue, je reprends mes droits ; tu me rendras raison, Raphaël !

— Soit, dit celui-ci avec impatience, je serai à vos ordres.

— Sur-le-champ ! reprit Müller, dans le jardin, sous cette fenêtre.

De Leuthold tressaillit.

— Y songez-vous, dit-il, ici ? C'est impossible ! choisissez un lieu de rendez-vous, et, dans une heure...

Rudolphe prit la main du comte, l'attira à lui, et, le regardant en face :

— Une heure ! dit-il d'un ton saccadé ; mais, toi, si habile à étudier les approches du dernier instant, tu ne vois donc pas que je ne puis attendre ?

— En effet, dit Raphaël, qui fut effrayé de l'altération de ses traits... vous semblez vous soutenir à peine...

— Tu n'as donc pas compris tout à l'heure, reprit le pasteur, dont une sueur froide inondait le visage, que, quand je te proposais ce sacrifice qui te permettait de réparer ta faute... il était déjà accompli !

— Comment ?

— Lina ne pouvait être libre que par ma mort...

— Et vous vous êtes empoisonné ? cria de Leuthold.

Müller fit un geste d'affirmation sinistre ; Raphaël voulut s'élancer au dehors pour appeler du secours ; mais il fut arrêté par un cri horrible poussé derrière lui.

Restée dans la galerie, Lina avait tout entendu, et secouait la porte refermée, en appelant Rudolphe d'une voix égarée.

Celui-ci entraîna le comte vers l'entrée qui donnait sur le jardin.

— Derrière l'orangerie, dit-il rapidement; dans un instant, je vous rejoins avec mes armes.

De Leuthold voulut répondre; mais il ne lui en laissa pas le temps, et, le poussant vers le jardin, il voulut courir lui-même vers le corridor qui conduisait à son appartement.

Dans ce moment, la porte de la galerie céda, et Lina se précipita sur son passage.

Les cheveux de la jeune femme, déroulés par suite des efforts qu'elle venait de faire, tombaient épars sur ses épaules; ses mains étaient sanglantes, ses yeux hagards. Elle courut à Rudolphe, les bras en avant, ne pouvant faire entendre que des cris inarticulés, et se jeta sur sa poitrine. Ébranlé par le choc, celui-ci tomba sur le canapé qui se trouvait derrière lui. Lina se laissa glisser à ses pieds et embrassa ses genoux.

— C'est faux... n'est-ce pas? bégaya-t-elle; j'ai mal entendu?...

— Laissez-moi, murmura Rudolphe, qui fit un effort pour se relever.

Mais elle le retint dans ses bras, contre son cœur, sous ses étreintes.

— Non, non, repirt-elle folle de douleur; tu ne sortiras pas... je m'attache à tes pas... Dis que tout ce

que j'ai entendu était un rêve... Tu ne peux pas croire que je vivrai sans toi... Sans toi, Rudolphe?... Mais je t'aime toujours.

Ce cri avait été poussé avec un tel élan, qu'il alla frapper au cœur du mourant.

— Vous! dit-il, après m'avoir oublié...

— Non, interrompit Lina éperdue. Quand cet homme est venu vers moi avec des paroles inconnues et enivrantes, il m'a troublée, il a profité de ce trouble pour me forcer à l'écouter... puis il a employé la surprise, la violence!...

— Que dis-tu ?

— J'ai été associée à sa faute sans l'avoir voulu; on m'a crue complice quand je n'étais que victime!

— Se peut-il, Lina?

— Mais ne le savais-tu pas?... Mon oncle a dû tout éclaircir... Cet homme lui-même n'osera nier...

— Ah! je te crois! je te crois! cria Müller, qui s'était penché vers la jeune femme et qui l'avait enveloppée dans ses bras.

Elle se dégagea avec un cri de folle joie.

— Mais alors tu ne mourras pas! dit-elle en le regardant.

Rudolphe appuya la tête de la jeune femme sur sa poitrine.

— Presse-toi sur mon cœur, Lina, dit-il d'un accent qui devenait plus confus.

— Tu vivras pour me pardonner, répéta-t-elle.

— Je te pardonne !

— Pour m'aimer encore.

— Je t'aime !

Elle se redressa d'un bond, prit la tête de Müller à deux mains, le regarda fixement, poussa un cri et s'élança vers la porte d'entrée en appelant au secours.

Wilhelmine accourut.

— Il se meurt ! un médecin, balbutia Lina.

— Le comte était là, répondit Wilhelmine.

— Qu'il vienne ! cria Lina égarée.

— Il est mort, dit Stankar, qui parut sur le seuil, des pistolets à la main.

Les deux femmes reculèrent.

— Mais j'ai frappé trop tard, reprit le forestier : en mourant, il m'a tout appris... Rudolphe ! qu'avez-vous fait, malheureux ?

— Ce que j'ai cru nécessaire, répondit Müller, dont les yeux se couvraient déjà d'un voile. Point de repro-

ches, major : tout devait finir ainsi. Pour accomplir la mission de pasteur d'hommes, il faut n'aimer personne à part, afin que notre cœur reste à tous... Je n'étais point né pour ces grands isolements ; on a voulu faire de Werther un Moïse, et le buisson de feu l'a dévoré... La foi m'avait donné un sceptre d'or pour conduire les hommes ; l'amour me l'a ravi pour y substituer un sceptre de roseau ! ne vous étonnez donc pas, amis, s'il s'est brisé entre mes mains et si ses débris m'ont percé le cœur !...

Ici, son accent faiblit ; il étendit les mains pour attirer Lina plus près de lui, murmura encore, pendant quelques instants, des paroles d'amour, de consolation ; puis sa voix toujours plus faible finit par s'éteindre.

La jeune femme se redressa folle d'épouvante.

Un sourire épanouissait encore les lèvres de Rudolphe, mais ses yeux étaient fermés pour toujours.

FIN

TABLE

Imprimerie de BEAU, à Saint-Germain-en-Laye.

Paris. — Imprimerie Dumoulin, 3, rue Auber

